This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

33. i. 14

COLLECTION

DES

POÈTES DE CHAMPAGNE

ANTÉRIEURS AU XVIe SIÈCLE

COLLECTION DES POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU XVIe SIÈCLE.

Cette collection se compose de 24 volumes in-8°, tirés à 300 exemplaires.

1er et 2e vol. — ŒUVRES DE GUILLAUME COQUILLART. — Reims, 1847.

3e ŒUVRES DE GUILLAUME DE MACHAULT. - Reims, 1849.

4e et 5e. ŒUVRES INÉDITES D'EUSTACHE DESCHAMPS. — Reims, 1849.

6e LE ROMAN D'AUBERY LE BOURGOING. — Reims, 1850.

7e LE ROMAN DU CHEVALIER DE LA CHARRETTE, par *Chrestien*, de Troyes, et *Godefroy*, de Lagny. Reims, 1850.

8e LES ŒUVRES DE PHILIPPE DE VITRY, évêque de Meaux. — Reims, 1850.

9e LES CHANSONNIERS DE CHAMPAGNE AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES. — Reims, 1850.

10e LE ROMAN DE GIRARD DE VIANE, par *Bertrand*, de Bar-sur-Aube. — Reims, 1850.

11e LES CHANSONS DE THIBAULT IV, COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE. — Reims, 1851.

12e LE TORNOIEMENT DE L'ANTECHRIST, par *Huon*, de Méry. — Reims, 1851.

13e LES POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU SIÈCLE DE FRANÇOIS Ier. — Reims, 1851.

14e et 15e. RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU LANGAGE ET DU PATOIS DE CHAMPAGNE. — Reims, 1851.

16e LES ŒUVRES D'AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE. — Reims, 1856.

17e LE ROMAN DE FOULQUE DE CANDIE, par *Herbert Leduc*, de Dammartin. — Reims, 1860.

18e LE ROMAN DES QUATRE FILS AYMON, PRINCES DES ARDENNES. — Reims, 1861.

19e LES ŒUVRES DE BLONDEL DE NÉELE. — Reims, 1862.

20e LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 1er vol. — 1re partie. — Chants religieux. — Reims, 1863.

21e LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 2e vol. — 2e partie. — Chants populaires. — Reims, 1863.

22e LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 3e vol. — 3e partie. — Chants historiques, 1150-1550. — Reims, 1863.

23e LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 4e vol. — 3e partie. — Chants historiques, 1550-1750. — Reims, 1864.

24e et dernier vol. de la collection, LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE, 5e vol. — 3e partie. — Chants historiques, 1750-1829. — Reims, 1864.

ROMANCERO

DE

CHAMPAGNE

TOME V.

TROISIÈME PARTIE

CHANTS HISTORIQUES

1750-1829

France n'est souvent
Qu'une plume au vent ;
Parfois elle varie :
Bien fol est, qui s'y fie.

ALBUM DU CHATEAU DE COURVAL (Aisne).

REIMS

1864

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-3 DEC. 1942
OF OXFORD

PRÉFACE

Le *Romancero de Champagne* nous a conduits au milieu du XVIIIe siècle ; il a suivi pas à pas nos chroniques : qu'il marche donc encore avec elles.—Un artiste en plein air, bien connu sous le premier empire, terminait ses représentations en disant : « Messieurs et Mesdames, êtes-vous contents des tours qui viennent d'avoir l'honneur de s'exécuter devant vous? Nous les tenons de M. de Voltaire, notre maître à tous! »—Plus heureux que les rois, le plus spirituel des escamoteurs, François Arouet, a vu sa vie s'écouler au milieu des triomphes, et de nos jours, son règne n'a pas pris fin. Impunément il put insulter l'héroïne de la Champagne, la bergère de Domremy ; sans danger il put encenser la prostituée du Bassigny et lui écrire : « M. de la Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

> Quoi! deux baisers sur la fin de ma vie!
> Quel passeport vous daignez m'envoyer!
> Deux! c'en est trop, adorable Egérie.
> Je serais mort de plaisir au premier. »

Et la France d'applaudir : cette France, qui rougit de voir son roi dans les bras de Jeanne Vaubernier ; cette France, qui, par malheur, sourit toujours à qui l'amuse, qui prend si volontiers le bruit des grelots pour des raisons, couronne M. de Voltaire, lui décerne les honneurs de l'apothéose, qu'il accepte, comme fait toujours un philosophe. Sous la bannière de l'*Encyclopédie* portée par Momus, elle s'avance gaîment vers l'abîme des révolutions. Le scepticisme est de bon ton, l'impiété passe pour force d'esprit, et bientôt un

duc et pair s'entend dire par son barbier : « Voyez-vous, Monseigneur, quoique je n'aye pas d'éducation, je n'ai pas plus de religion que vous. »

Un dernier appel est fait par la Providence au bon sens de la nation. A ce Louis XV, si longtemps salué par la Chanson du surnom de *Bien-Aimé*, surnom glorieux qu'il n'avait pas su garder, succède un prince honnête, chrétien de cœur, ami des pauvres. Quand le jeune monarque, aidé de quelques ministres dignes de lui, tente de réformer les abus, enfants inévitables des jours passés, pour préparer dans l'avenir des jours meilleurs ; quand Louis, le Père du peuple, entreprend avec bonne foi d'élever sur les ruines du Moyen-Age une société nouvelle, de substituer à des règles sans application possible, des institutions conformes aux mœurs du temps, à la sage police de l'Etat, à l'équité, la Chanson sourit en disant tout haut :

Enfin, j'ons vu les édits
Du roi Louis seize.
En les lisant à Paris,
J'ons cru mourir d'aise.
Nos malheurs sont à leur fin.
Çà ! chantons, le verre en main :
Vive Louis seize, au gai !
Vive Louis seize (1) !

Et tout bas elle ajoute :

Vivent les beaux esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris,
Grands économistes!
Par leurs soins, au temps d'Adam
Nous reviendrons ; c'est leur plan !
Momus les assiste, au gai !
Momus les assiste (2).

(1) Cette chanson fut populaire en Champagne et dans les provinces voisines.—V. les *Chansons populaires* de Delloye et Dumersan.

(2) *La Turgotine*.—Chanson composée contre Turgot et ses amis par le chevalier de Lisle.—V. la collection de Dumersan et Delloye.

Chanson cruelle, où l'on confond les charlatans qui trompent le peuple, et les hommes qui veulent le servir ; où l'on met de niveau réformes et révolutions, philanthropie sincère et philosophie impudente ; chanson digne des sybilles, car elle prédit l'impuissance de la monarchie en présence d'une noblesse qui se croit sage parce qu'elle n'a plus ni religion, ni mœurs ; d'un clergé qui, pour se retremper, a besoin de jours d'épreuve ; d'un peuple qui comprend ses droits sans avoir la conscience de ses devoirs. Heureuses les nations qui ont plus de bon sens que d'esprit ! Pourquoi les Français ont-ils plus d'esprit que de bon sens ?

Les lois de la vieille industrie nationale sont attaquées ; la jurande, qui protégeait les petits et les faibles, au préjudice, il est vrai, des hommes riches d'argent ou d'intelligence, est supprimée ; les apprentis passent maîtres à leur bon plaisir, et en attendant que la féodalité des capitaux succède à celle du blason, à Reims, un perruquier affranchi trace d'une main triomphante au-dessous de son enseigne cette inscription libérale : — « Icy on fait la queue à l'idée des personnes. »

Les finances étaient malades : la nation demande à leur tâter le pouls ; rien n'est plus juste. La monarchie ne s'y oppose pas, mais alors commence la lutte des priviléges devenus sans motif contre les prétentions sans mesure du tiers-état. La bourgeoisie, qui, depuis Louis XIII, porte les épaulettes, la toque du magistrat, la robe du professeur, voit poindre le jour de son avènement. Sa victoire l'enivre : elle veut être *tout*, et, pour y parvenir, elle menace tout, et renversera tout. Aveugle à son tour, elle ne voit pas derrière elle, dans les faubourgs de Paris, Jacques Bonhomme, l'œil ouvert, l'oreille tendue : il a compris que, du moment où la noblesse s'écroule, il n'y a plus d'aristocratie possible : dans une société sans échelons, le souverain, ce sera lui. Les jeunes princes s'exercent à mille espièglerie, qui seront bientôt des violences, et nos historiens pourront mettre en tête de leurs chroniques : — *Parisienses Gesta Dei per nebulones.*

A l'assemblée des notables succède l'assemblée constituante. Pamphlets, discours et chansons engagent la mêlée, en attendant pis. Chacun songe à ses droits, ne songe qu'à ses droits. Momus ne prend rien au sérieux, et s'écrie :

Dans l'auguste assemblée il est sûr que tout cloche.
—La raison?—Chacun l'aperçoit :
Le côté droit est toujours gauche,
Le côté gauche n'est jamais droit (1).

Dès que la constitution, dont l'enfantement a coûté tant de peines, est promulguée, la Chanson s'en empare et la met en vaudevilles (2), et, sous cette forme, il s'en vend des milliers d'exemplaires, à la grande honte du bon sens, au plus grand honneur du gai savoir. Aussi, quand est venu le moment solennel où chacun va prêter serment à l'aînée de nos douze chartes, la Chanson pense au bon billet fait par la belle Ninon à M. de la Châtre; elle sait ce que la philosophie a fait de la religion, de l'honneur, du culte du devoir, et dit en riant :

Nous le disons publiquement,
Et sans craindre que l'on en glose,
Il vaut mieux prêter un serment
Que de prêter toute autre chose (3).

Cependant, qu'était devenue la Champagne?—La Champagne?—Il n'y en avait plus. Son existence, avait dit la Réforme, est incompatible avec la dignité nationale, avec le bonheur du peuple, avec sa liberté; puis des ciseaux avaient découpé, dans notre vieux sol, sept bons départements; un coup de plume avait supprimé notre vieille famille, rayé nos armoiries conquises au prix du sang de nos pères. Tout périt en un jour, us et coutumes, souvenirs et traditions.

Marchez, bœufs de Champagne! le joug est posé. Votre laine, moutons de la Brie! vos écus, vos enfants, vieilles cités! vos monastères, les trésors de vos églises, les revenus de vos universités! il les faut à la Révolution de Paris. —Qu'avez-vous à dire? Elle vous octroye les Droits de l'homme et même ceux de la femme, dont vous ne vous doutiez pas. Vous vous imaginiez avoir des libertés traditionnelles : préjugé! Vous vous figuriez savoir ce que c'était que

(1) *Actes des apôtres*, t. II.

(2) Paris, 1792.

(3) Marchand, *Constitution en vaudevilles*, Paris, 1792, p. 57.

le patriotisme : préjugé! Dorénavant, Messieurs de Paris veilleront sur votre bonheur : ils penseront et agiront pour vous; ils décideront du gouvernement qui vous conviendra le mieux; ils choisiront votre drapeau, disposeront de vos sympathies. Mais réjouissez-vous, petites Gens, la Révolution est généreuse : elle vous laisse vos vins; seulement, vous le comprenez, ils doivent perdre leur nom : il y va de l'avenir de la France; cela ne vaut pas la peine de faire un décret.—M.-J. Chénier, dans son drame lyrique du *Camp de Grandpré*, récite, aux applaudissements des Parisiens, ces quatre vers, curieux monument de l'intelligence révolutionnaire :

Nous apportons du vin... ci-devant champenois :
Les Vandales voulaient en boire;
Nous en boirons ensemble à votre gloire,
A la santé du peuple, à la chute des rois (1).

Des vins de la vieille Champagne, de la Champagne aux fleurs-de-lis, les Vandales en vainqueurs n'ont jamais bu. Quant aux vins ci-devant champenois... hélas ! Mais ne prenons pas l'avance sur la Chanson de l'Histoire.

Faut-il lever les épaules ? faut-il rire, en répétant avec une chanson du temps :

Un philosophe de province,
Dont le mérite n'est pas mince,
Me disait, avec un grand sens :
— Sommes-nous plus fous que méchants ?
Un rimeur de la capitale,
Dont la sagesse est sans égale,
Me disait d'un ton aigre-doux :
— Sommes-nous plus méchants que fous (2) ?

Fol ou méchant, qu'avait fait de sa constitution le peuple français, c'est-à-dire le peuple de Paris ? Après la prise de Versailles par les Parisiens, après la fuite de Varennes, après la victoire des gens de Paris au 10 Août, après la ronde de la lanterne et le chœur des Marseillais, la Chanson ne rit

(1) *Le Camp de Grandpré*, opéra lyrique. M.-J. Chénier. — Paris, Janvier 1793.

(2) *La République en vaudevilles*. Paris, 1793, p. 155.

plus. Française et courageuse, elle plaide pour la grandeur tombée, pour la vertu dans les fers, pour le triomphe de la foi présente, pour l'avenir de notre honneur.

Ne nous moquons pas de la loi,
Qui rend Louis inviolable ;
N'allons pas, par ce qu'il fut roi,
Chercher à le trouver coupable :
Soyons humains, soyons français,
Songeons à notre propre gloire,
Et du plus affreux des forfaits
Gardons de souiller notre histoire (1).

Mais la Révolution de répondre :

Ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne !
Ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates, on les pendra !

Et de fait, il en fut comme le voulaient MM. de Paris : un arrêt honteux, comme le traité de Troyes, comme les édits de la Ligue, honteux comme tous les abus de la force illégale, condamne à mort Louis, le Père du peuple. Vainement la France en larmes répète la complainte que vous savez tous :

O mon peuple ! que vous ai-je donc fait ?
J'aimais la vertu, la justice ;
Votre bonheur fut mon unique objet,
Et vous me traînez au supplice.
Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne.
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent et vous pardonne (2).

Bah ! réplique la Carmagnole :

Mangeons à la gamelle,
Vive le son, vive le son,
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron !

(1) Marchand, *la République en vaudevilles*. Paris, Janvier 1793, p. 143.

(2) *Almanach des honnêtes gens*, 1793.

Alors vive la république à tout prix, même à celui de la terreur ! A la couronne des lis succède le bonnet rouge; à la monarchie constitutionnelle, la tyrannie des Jacobins, le despotisme de la commune de Paris, et la Chanson de dire tout bas :

Sous le nom de la liberté,
Il est plus d'un esclave;
Sous le nom de la liberté,
Plaignons celui qui brave
Le moindre comité,
Sous le nom de la liberté (1).

Puis, un beau jour, à ces hommes qui ne croyaient à rien et commençaient même à douter de leurs œuvres, Momus conseille d'élever des temples à la Raison : ainsi fut fait. La Raison eut ses autels; en son honneur on fit des processions mêlées d'hymnes analogues à la circonstance. La Folie les menait et, convenons-en, cela fit tort à la nouvelle déesse. — Bientôt le peuple français, par un décret présenté, discuté, voté comme s'il s'agissait de primes données à la pêche de la morue, déclara qu'il reconnaissait l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. Pour le Créateur de l'univers, l'honneur n'était pas mince. Le roi de Prusse était distancé : point il n'en pouvait dire autant. Quant à vos pères, Bonnes Gens, on voulait bien constater qu'ils avaient des âmes et qu'elles étaient immortelles. Voilà de quoi fermer la bouche aux esprits mal faits, à ces gens qui pensent que les révolutions ne servent à rien.

Pour arriver à de si brillants résultats, il fallut, il est vrai, faire quelques dépenses : frais de justice devant le tribunal révolutionnaire, frais de saisie sur les mécontents, frais pour entretien des prisons, construction de bateaux à soupape et d'échafauds, honoraires de bourreaux et autres gens employés à nettoyer les cachots. Misères que tout cela ! quand on songe aux conquêtes de la Révolution : l'existence de Dieu régulièrement décrétée, l'immortalité de l'âme octroyée sans retour à l'espèce humaine !

Aussi, faire le tableau du bonheur public à cette époque de notre histoire serait peine perdue : sur ce point, chacun

(1) *La République en vaudevilles*, Paris, 1793, p. 111.

sait à quoi s'en tenir. Il y avait bien, par-ci, par-là, quelques gens difficiles à satisfaire, blasés sur leur félicité ; quelle ne fut pas l'audace de ces intrigants ! Un matin, les apôtres de la Raison, les créateurs de l'Etre suprême, les coryphées de la liberté furent arrêtés, incarcérés et condamnés à mort. Puis le génie de la république s'en alla rejoindre son frère aîné le génie de la monarchie constitutionnelle, et tous deux, en attendant leurs cadets, purent chanter pour se consoler :

Elle m'aima, cette belle Aspasie ;
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie ;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Cette belle Aspasie que vous connaissez tous, avait aimé la monarchie, la Réforme, la Révolution, Louis XVI, les encyclopédistes, les Girondins, les Jacobins ; elle allait en aimer bien d'autres. Cette fois, elle se prend d'une belle passion pour les panaches. Directeurs, généraux, magistrats, députés se mettent à porter aigrettes et plumets. La jeunesse ne jure plus que sur sa *parole d'honneur* panachée. De cette ère mémorable date sans doute la coiffure monumentale du tambour-major, tant il est vrai qu'en France, terre des gens graves, les puissantes idées laissent toujours derrière elles de sérieuses empreintes. La *Chanson des Marseillais* a fait place au *Réveil du peuple*, et la foule mobile de chanter les refrains de la Réaction, comme elle avait répété ceux de la Révolution. Aux hommes sans-culottes avaient succédé les femmes sans jupon, et partout en France, on récita la jolie chanson de Despréaux :

Grace à la mode,
On va sans façon.
Oh ! que c'est commode !
On va sans façon
Et sans jupon, etc.

Depuis longtemps Aspasie n'avait plus ni principes religieux, ni foi politique ; quand elle eut quitté corset et cotillon, elle eut un faible pour les enfants chéris de la Victoire. Un jour, en plein midi, tout l'échafaudage de la Révolution fut démoli par un petit caporal et quelques grenadiers. Après la guillotine, le sabre ; après l'anarchie, le despotisme. Juste châtiment d'une nation assez folle pour avoir préféré M. de Voltaire à Bossuet, le culte de la nature au christianisme, Danton à Louis XVI, la république à la monarchie constitutionnelle, le règne de la terreur à celui de la loi, ses passions à ses devoirs.

Arrêtons-nous ici : ne demandez pas aux amis de Pompée l'histoire de César, aux compagnons de Cromwel celle de Charles Ier. N'interrogez pas la ballade insolente des vainqueurs, la légende des vaincus frémissante de colère. L'audacieux qui croit écrire la chronique de son temps, raconter les faits, *quorum pars parva fuit*, malgré ses efforts, trop souvent ne rime qu'épopée de cour ou sirventes de mauvouloir. Un jour, quand le temps aura conduit au tombeau toutes nos factions et jeté le linceul sur le dernier d'entre nous; quand affection, haine, regrets, espérances, sollicitations et menaces garderont le silence de la mort; quand, sur nos champs de bataille, les gazons auront cent fois fleuri; quand sur les ruines de nos monuments de circonstance aura poussé la mousse veloutée, qu'alors, mais seulement alors, l'Histoire, debout, le pied sur le marbre glacé de nos dalles funèbres, regarde avec calme en arrière notre siècle emporté dans l'éternité des âges; qu'elle rende son arrêt solennel ; qu'elle condamne, absolve, livre au mépris, à l'estime des hommes qui l'aura mérité.

En attendant, vive la Chanson! Elle a du moins le mérite de la franchise ; elle ne cherche pas à cacher sa cocarde : écho mobile, impressionnable, de nos antipathies, de nos affections, elle va fournir des traits à nos luttes civiles. Un jour, l'Histoire consultera ses refrains, comme, maintenant, elle interroge les armes brisées, recueillies dans les ruines d'Alise, dans les champs de Bouvines. Un trouvère de mon temps, dont le nom a dû parvenir jusqu'à vous; un chansonnier du Vermandois, de cette province aux comtes jadis fameux parmi les traîtres ; un poète, dont le génie et l'imagination ont exercé sur ses contemporains une influence, qu'il ne m'appartient pas de qualifier, pouvait, après la tempête, aider la France à gagner le port. C'était le rôle d'un homme de cœur: Il n'en voulut pas. — Il préféra le doute à la foi, le plaisir à la vertu, la division à la concorde. Entre tous les partis, il entretint antipathie, haine et méfiance. Puis, un jour, ses refrains conduisirent le pouvoir à la terreur la plus folle, le peuple à la colère la moins sage, la France à la guerre civile. Triste légende que celle-là! puisse-t-elle apprendre aux fils de nos fils à se défier de la Chanson, en leur montrant quelle fut, dans un siècle plein de prétentions aux lumières, la toute-puissance d'un ménestrel.

Dans son œuvre, partie inévitable du Romancero de notre histoire, on rencontre une fois le nom de la Cham-

pagne, ce nom supprimé par la Révolution; une fois le nom de Reims, la ville du sacre.—Nous aurions pu vous redire ces chansons qui daignaient se souvenir de nous; mais tous, vous les savez. Cherchez dans vos souvenirs, vous y lirez ce couplet (1) :

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : —Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !

Oui, quelle guerre ! et qui l'avait provoquée? qui livrait la France à toutes les misères de l'invasion? notre province au pillage, au viol, à l'incendie, à l'humiliation la plus complète qu'elle ait jamais subie? Qui ? si ce n'est lui; lui, qui, pauvre gentilhomme, élevé dans les écoles fondées par nos rois, soldat heureux, général, consul, empereur, enivré de ses triomphes, depuis quinze ans foulait sous ses pieds les diadèmes de l'Europe, la nationalité des peuples, la liberté de la France !

Alors la Champagne, cette vieille terre que la Révolution avait mise en lambeaux, dépouillée de sa bannière et de son nom, se souvint de ses traditions pour y rester fidèle. Aux armes ! fils d'Hector, aux armes (2) ! cria-t-on de toutes parts. Et les bonnes gens de Champagne coururent aux armes; comme leurs pères, ils se mirent en front de bandière, et marchèrent contre l'étranger ; comme leurs pères, ils sont morts en braves sous le drapeau de la France, quelle qu'ait été sa couleur, et leur trépas héroïque n'a rien appris aux hommes de la Révolution ; ils n'ont rien compris au patriotisme de ces gens qui frémiraient à l'idée de verser une goutte de sang pour imposer à la France une idée, un caprice, et qui donnent leur vie pour tous. Salut à la mémoire

(1) *Les Souvenirs du peuple*. M. J.-P. DE BÉRANGER.
(2) V. à la date de 1814.

des enfants de l'épée! honneur aux fils des preux! Que sur la tombe des Champenois morts en défendant le sol national on grave notre vieux cri de guerre : « Passent avant les meilleurs! »

Après la mort des braves, la défaite; après la défaite, la honte. Dans ces plaines où, depuis Attila, jamais l'étranger n'avait eu la permission d'asseoir ses tentes, on entendit, ou peu s'en faut, ces vers insolents :

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque!
Vole au signal des trompettes du Nord!
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle,
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois (1)!

Oui! nos craies se brisèrent sous les pieds des chevaux tartares. Oui! sur nos sillons désolés, dormirent tranquillement les hommes du Nord triomphants, et, cette fois, nos raisins si souvent menacés, si souvent défendus avec bonheur et vaillance, furent cueillis par l'étranger. Oui, pauvre Champagne!

A qui faut-il vous en prendre, Bonnes Gens? Interrogez le trouvère du libéralisme. Sa muse impartiale n'a cessé d'associer le nom des Bourbons à celui de nos ennemis, le lis blanc à l'aigle noir (2). Aussi nos enfants souriront-ils quand ils liront dans la chanson du sacre de Charles le Simple ces vers célèbres :

Français, que Reims a réunis,
Criez tous : Montjoye et Saint-Denys!
On a refait la Sainte Ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,

(1) *Le Chant du Cosaque.* M. J.-P. DE BÉRANGER.

(2) Les libéraux de mon temps prétendaient que, quand Louis XVIII lisait la célèbre satire d'Horace commençant par : *Hoc erat in votis*, il ne manquait jamais de lire :

O *Rus*, quando ego *vos* aspiciam!

Ils avaient bien de l'esprit, les libéraux de mon temps!

Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire Sa Majesté.
Le peuple crie : — Oiseaux, plus que nous soyez sages :
Gardez bien, gardez bien votre liberté !

Rassurez-vous, pourront-ils dire à l'ombre du poète, les moineaux francs de la cathédrale de Reims ont été parfaitement sages ; ils n'ont pas même commis une émeute : aussi jouissent-ils de toutes leurs libertés. Quant à nos pères, ils ont suivi vos conseils : ils ont remplacé le drapeau blanc par le drapeau tricolore ; ils ont chassé les *Barbons* de tous les âges, de toutes les branches ; ils ont fait succéder révolutions aux révolutions ; aussi leur est-il resté la permission de chanter ce joli couplet, si cher aux hôtes emplumés des îles Canaries :

Quand j'étais dans ma chambrette,
Ma chambrette était là-haut ;
Et, lorsque j'étais seulette,
Je sifflais mon p'tit oiseau.
Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez, mon petit,
Mi, mi, fa, ré, sol,
Comme un rossignol.

Donc, vive la Chanson ! A ceux qui s'imaginent pouvoir fonder une royauté sans les royalistes, une république sans respecter la liberté, la liberté sans la soumission à la loi, la foi du serment sans la religion ; — à ces gens qui se croient libéraux parce qu'ils vont au théâtre siffler les gentilshommes ridiculisés à plaisir, des esprits forts parce qu'ils secouent la loi de Dieu, des philosophes parce qu'ils courent après les fillettes, des hommes d'avenir parce qu'ils n'entendent rien au passé ; — à ceux qui prennent la majorité d'un jour pour un décret éternel, une fantaisie pour un engagement à perpétuité, des lauriers pour des institutions, le changement pour le progrès, du vieux pour du neuf, la commune de Paris pour la France, la province pour une servante, l'argent pour l'honneur, la souveraineté du peuple pour le droit de violer les lois, des vaudevilles pour des raisons, des vessies pour des lanternes et les Champenois pour des moutons, qu'à tous dise la Chanson :

Que dites-vous de Cadet Rousselle ?
— Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

La Chanson est l'oiseau qui dit tout, qu'elle vous raconte ses victoires sur le bon sens, qu'elle écrive pour vous la légende des caprices que se permit la belle Aspasie. Cette fois, nous ne la suivrons pas. Arrêtons-nous aux jours où l'héritier de nos rois, visitant la vieille Austrasie, parcourait notre province au milieu des acclamations populaires : là pouvait commencer pour la France une ère de bonheur et de liberté dont aucun de nous n'aurait vu la fin. Pourquoi n'en fut-il pas ainsi ? Le silence des peuples est la leçon des rois : que le silence de votre *Romancero* soit la leçon de tous ! Devant les arcs de verdure élevés sur la route de Charles X, ce prince bon et spirituel comme Henri IV, au bruit des cris de : Vive le roi ! prononcés pour la dernière fois dans nos antiques cités, séparons-nous. Mieux vaut vider la coupe des adieux au milieu des fleurs, qu'assis sur des ruines.

Adieu donc, Bonnes Gens ! Ensemble nous avons passé la veillée sous le toit de chaume ; ensemble nous avons, avec la jeunesse, dansé sous le vieux chêne; ensemble nous avons descendu le fleuve de notre histoire; ensemble nous avons prié le Dieu créateur du monde, le Dieu mort pour nous. Ce que nous vous avions promis, nous vous l'avons donné : votre *Romancero*, le voilà. Du monument que nous voulions élever à notre vieille littérature, c'est la dernière pierre ; de notre affection pour notre patrie, c'est le filial, c'est peut-être le dernier hommage. A tous ceux qui nous ont aidé dans nos recherches, à tous ceux qui voulurent bien faire bel accueil à notre entreprise, à tous les compagnons de notre long voyage, encore une fois salut et merci ! Puissent-ils, en feuilletant nos volumes, leur adresser d'une voix amicale le vieux cri que vous savez : « Passent avant les meilleurs ! » Puisse, un jour, la Champagne affranchie les présenter, fière et souriante, à qui lui dira : — « Dis-moi ce que tu chantes, je te dirai qui tu es. » — Bonnes Gens de Champagne, adieu !

PROSPER TARBÉ,
Correspondant de l'Institut.

Reims, ce 1er Mars 1864.

CHANTS HISTORIQUES

LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE

TROISIÈME PARTIE.

CHANTS HISTORIQUES

1750-1829

LA COMPLAINTE DES RATS DE CAVE

A TROYES.

(1742-1750.)

La maltôte a mal au pié :
Le public est en larmes ;
Chantons, pour la consolé,
La cause de ses larmes.
Saboulez cy, saboulez là,
Saboulez la maltôte.

Chantons le triste accident
De onze rats de cave :
Race qui fut de tout tems
Plus matoise que brave. — Saboulez, etc.

Dans le jour, comme les chats,
Ils ruminent malice ;
La nuit, ils sont en pourchas :
C'est leur exercice. — Saboulez, etc.

Leur colonel, César Aufroit,
Règle leur contenance :
C'est un homme, dit-on, fort droit,
Pétri de l'ordonnance. — Saboulez, etc.

Il sent la contravention
De dix lieues à la ronde :
Qu'elle soit réelle ou non,
C'est égal à son monde. — Saboulez, etc.

Compter leurs faits journaliers,
C'est la chose impossible ;
Contons leurs exploits guerriers :
C'est la chose risible. — Saboulez, etc.

Bientôt, las de s'escrimer
A la guerre de plume,
Ces Achilles, pour s'armer,
Font retentir l'enclume. — Saboulez, etc.

Le sabre est joint au canif,
Le glaive à l'écritoire,
Le pistolet au portatif,
La dague à la gratoire. — Saboulez, etc.

Armés ainsi jusqu'aux dents,
Avec fière grimace,
Ils font d'abord les fendants
Envers la populace. — Saboulez, etc.

Gare à vous, garçons perruquiers !

Votre perte est certaine :
Ils vont sur vous les premiers
Essayer la dégaine. — Saboulez, etc.

Déjà le choc est engagé :
Un tourbillon de poudre
Annonce au peuple amassé
Où va tomber la foudre. — Saboulez, etc.

Le portatif, le pistolet,
S'escriment à outrance :
La houpe, le fer à toupet
Sont bientôt sans défense. — Saboulez, etc.

Telle fut de ces fierabras
La première victoire :
Ils rentrent dans leurs nids à rats,
Pleins de poudre et de gloire.—Saboulez, etc.

Celui qui, dans ce tracas,
Courut le plus de risque,
Est un vêtu de taffetas
Dans le tems le plus frisque.—Saboulez, etc.

Tandis que son bel habit
On dégraisse, on dépoudre,
Le muscadin garde le lit,
En maudissant la poudre. — Saboulez, etc.

Avec un succès différent,
Ils ont donné l'aubade
A des marmots qu'un pédant
Glace d'un air maussade. — Saboulez, etc.

Ces marmots, enrégimentés
Douzaines par douzaines,

Les ont tournés et retournés
Comme vieilles mitaines. — Saboulez, etc.

Tel on voit le Prussien,
D'abord vainqueur de Brawne,
Perdre cœur et le terrain
A l'approche de Dawne. — Saboulez, etc.

Muse, qui chantes les combats
Et les faits héroïques,
Viens célébrer un fracas
Digne de tes chroniques. — Saboulez, etc.

Contre l'air et les moulins
Se battoit Don Quichotte :
Mieux que lui, nos spadassins
Méritent la calotte. — Saboulez, etc.

Que leur avoient fait les pots,
Les bidets, les chandelles,
Les seaux, les brocs, les sabots
Et autres bagatelles ? — Saboulez, etc.

Chez Savin (1), à tout cela,
Et d'estoc et de taille,
Ils vont, sans dire holà,
Livrer âpre bataille. — Saboulez, etc.

Mais, ô prodige nouveau !
Tout cela se tortille ;
Le pot, le sabot, le seau
Subitement frétille. — Saboulez, etc.

Un seau saisit au collet

(1) Maître chandelier.

Philippe Pommauville ;
Un gros, lourd et vieux bidet
Va coëffer Courtainville. — Saboulez, etc.

Une lardoire à Loret
Embroche la visière ;
Un sabot à Marniquet
Fait mordre la poussière. — Saboulez, etc.

Nos rats, ainsi déconfits,
Regagnent leur tanière,
Résolus, en étourdis,
A rentrer en carrière. — Saboulez, etc.

Ils entrent en hostilité
Contre la tannerie ;
Autant vaudroit que c'eût été
Contre l'écorcherie. — Saboulez, etc.

Les mottes de ce quartier
Sont de rudes armures :
Le plomb, le fer et l'acier
Font de moindres blessures.—Saboulez, etc.

Nos rats ont senti leurs coups,
Sans devenir plus sages :
Enfin ont payé ces foux
Principal, arrérages. — Saboulez, etc.

Voici comme il en alla :
Un officier peu pauvre
Par cette ville passa,
S'en allant en Hanôvre. — Saboulez, etc.

C'est au Signe-de-la-Croix
Que descend le bagage :

Lui-même, harassé, bien las,
Y suit son équipage. — Saboulez, etc.

Dans ce lieu, nos spadassins,
Assemblés en frérie,
S'entretenoient de desseins
D'amour et de tuerie. — Saboulez, etc.

Troublés à l'apparition
Du brave militaire,
Ils le prennent sur le ton
De corsaire à corsaire. — Saboulez, etc.

Ils insultent les mulets,
Les mulets leur répondent ;
Ils insultent les valets,
Les valets les confondent. — Saboulez, etc.

C'est en vain que Girardin (1)
Et madame sa femme,
Alarmés de ce tocsin,
Veulent mettre le calme. — Saboulez, etc.

Sans respect pour l'homme du roi,
On l'attaque, on l'insulte ;
On le met en désarroi :
Cela dans la minute. — Saboulez, etc.

Onze lames sont au vent
Contre un homme sans armes :
C'est un bon expédient
Pour vaincre sans alarmes. — Saboulez, etc.

L'officier, vaincu, mais outré

(1) Aubergiste du *Signe-de-la-Croix*.

De cette félonie,
Se plaint : nos rats sont décrétés,
Onze de compagnie. — Saboulez, etc.

Ils ont à Monsieur Jourdain
L'obligation entière
Du décret, du coup de main,
D' l'avis au ministère.—Saboulez, etc.

Jamais le grand Rodillard
Célébré par Voiture
Ne fit, soit art ou hasard,
Si brillante capture. — Saboulez, etc.

Mais qui pourroit crayonner
L'allégresse publique,
Quand on vit emprisonner
La trop joyeuse clique ? — Saboulez, etc.

Jamais édification
Ne fut aussi complette,
Au vû d'une procession
De captifs qu'on rachette.— Saboulez, etc.

L'arrêt se fit en plein midi,
En moult belle ordonnance :
Rats avoient un air hardi
Et brave contenance. — Saboulez, etc.

Mais, à l'aspect de Mauchin,
Ils changèrent de game :
Entre autres, le muscadin
Versa plus d'une larme. — Saboulez, etc.

Les Juifs étoient moins penauds,
Lorsque, dans Babylone,

Avec femmes et marmots,
Ils n'avoient que lard jaune.—Saboulez, etc.

Les tristes consolations
De leurs douces amies
Sont d'impuissans aiguillons
Pour leurs âmes flétries. — Saboulez, etc.

Ils pleurent sur le passé,
Le présent les désole ;
De l'avenir l'obscurité
Les glace et les affole. — Saboulez, etc.

Laissons-les à leurs remords ;
Profitez-en, Jeunesse,
Pour maîtriser les transports
D'une insolente yvresse :
A vous permis, à ce prix-là,
De fronder la maltôte. (1)

(1) Troyes, in-4°, sans date. — Archives de la ville. — L'impopularité des employés de la régie n'est pas chose nouvelle. — Après dix révolutions exécutées en faveur du peuple français; après onze constitutions composées toujours en faveur du même peuple français ; après avoir fait à tout prix, il est vrai, les conquêtes de 89 ; après avoir ouvert aux nations de l'univers, et de beaucoup d'autres lieux, la carrière du progrès et de la liberté, les grands hommes de ce temps ont enfin trouvé le secret de se passer d'impôts.—Plaignons les théories arriérées de nos pères, mais ne les jugeons pas trop sévèrement. La modestie sied bien au succès et au mérite.

LA COMPLAINTE
DE NOTRE-DAME DE NEUVIZY.
(1752.)

Que chacun en ce saint lieu
Avec piété s'empresse.
Souvent la Mère de Dieu
Y fait briller sa tendresse.
Ah! que la Mère de Dieu
Mérite à bon droit qu'on l'aime!
Ah! que la Mère de Dieu
Est secourable en ce lieu!

Neuvizy, vois ton bonheur.
N'est-il pas digne d'envie?
Et toi, Villers-le-Tourneur,
Le ciel aussi te convie.—Ah! que, etc.

Belle en son commencement,
Notre édifiante histoire,
Chaque jour, en avançant,
Acquiert encor de la gloire.—Ah! que.

D'Avril le trentième jour,
L'innocence au ciel chérie,
Par ce sentier de détour,
Sur un chêne vit Marie.—Ah! que, etc.

Enfants privilégiés,
Heureux fut votre partage,

D'avoir été discernés
Pour en découvrir l'image.—Ah! que, etc.

Mais, dignes de cet honneur,
Aussitôt la face à terre,
Vous répétez tous en chœur
Que du Sauveur c'est la Mère.—Ah! que.

Puis, avec l'empressement
Bien pardonnable à leur âge,
Les enfants avidement
Allaient détacher l'image.—Ah! que, etc.

Mais l'un d'eux, les arrêtant,
Leur dit : —Laissons cette image;
Courons plutôt vitement
La révéler au village.—Ah! que, etc.

Le récit de ces enfants,
Assez difficile à croire,
Trouva les cœurs mécréants,
Fut traité de fausse histoire.—Ah! que.

Enfin, plusieurs habitants,
Entraînés par leur instance,
Suivirent ces jeunes enfants,
Pour démentir leur croyance.—Ah! que.

Aussi, qu'ils furent étonnés
De voir la céleste image,
Que des lierres enlacés
Recouvrent de leur feuillage.—Ah! que.

Comme celle des enfants,
Leur dévotion attendrie
Se répand en vœux touchants,

Redit le nom de Marie.—Ah! que, etc.

Le bruit s'étant répandu
Dans tous les prochains villages,
De partout on est venu
Pour lui rendre ses hommages.—Ah! que.

Mais invoque-t-on en vain
La compatissante Mère?
Refuserait-elle rien
A la fervente prière?—Ah! que, etc.

Qui pourrait lui résister?
Et toi-même, esprit immonde,
Te flattes-tu d'échapper
A cette reine du monde?—Ah! que, etc.

Quoiqu'étranger à la foi,
Le Moscovite la prie;
Elle ne voit point sa loi,
Elle entend qui la supplie.—Ah! que, etc.

Mais vous qui, dans vos loisirs,
Près de la croix solitaire,
Vous formez aux saints désirs,
Pourriez-vous ne pas lui plaire?—Ah!

Chacun, et comme à son gré,
De la Reine charitable,
Sans être du tout tardé,
Reçoit accueil favorable.—Ah! que, etc.

Mère de mon Rédempteur,
Qui connaissez ma misère,
Encor que pauvre pécheur,
Servez-moi de tendre mère!—Ah! que (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozot.—Le 30 Avril 1752, huit enfants du village de Neuvizy (arrondissement de Rethel) se rendaient au catéchisme à Villers-le-Tour-

LE CANTIQUE DES BONNES GENS.

(1755.)

Vous, que l'orgueil d'Adam condamne à la
[bassesse,
Vous, qui nez sans ayeux, et vivant sans molesse,
Portants seuls dans l'Etat le fardeau de la loi,
Servez par vos travaux la patrie et le roi ;

D'utiles citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage ;
Peuples de la campagne, je brave ce mépris ;
D'autres flattent les grands, c'est pour vous que
[j'écris.

A l'aspect de ces grands, dont l'éclat im-
[portune,
Je vous entends crier, désirer leur fortune,
Accuser la misère, envier leur splendeur;
Mais enfin connoissez votre propre grandeur.

Le conquérant détruit, vous conservez le
[monde;

neur, chef-lieu de leur paroisse.—Près d'une fontaine située dans le bois séparant les deux villages, ils aperçurent sur un chêne une image de la Sainte-Vierge encadrée de feuilles de lierre.— Arrivés à Villers-le-Tourneur, ils racontèrent à leur curé ce qu'ils avaient vu. Après une enquête régulière, l'image fut déposée dans l'église de Neuvizy, où, depuis cette époque, elle est l'objet de la vénération d'un grand nombre de pèlerins. La Vierge de Neuvizy est honorée sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Il ravage la terre, vous la rendez féconde;
La triste humanité ne doit qu'à vos secours
Le vin, le bled, le lin, qui soutiennent nos jours.

Laissons donc ces bâtons, ces mortiers, ces [couronnes,
Monumens des grandeurs, semez autour des [trônes;
La bêche et la charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens.

La vanité du tems foule aux pieds la nature;
Les noms de fils, d'époux, passent pour une [injure;
Peuples, ces noms pour vous n'ont rien que [de sacré :
Vous n'avez pas l'orgueil d'être dénaturé.

Fatiguez de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leur grandeur su- [prême,
D'un œil indifférent verront des malheureux;
Le pauvre est né sensible, et s'attendrit sur eux.

Les biens, les dignités et les superbes [tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables;
Pour vous, les passions ne brûlent votre cœur;
Le travail entretient la robuste vigueur.

Hélas! sans la santé, que m'importe un [royaume?
On veille dans les cours, vous dormez sous le [chaume;
Vous conservez des sens; chez vous, le doux [plaisir

S'aiguise par la peine, et vit par le désir.

Les sourire d'une épouse, un fils qui vous [caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur du [matin
Vous font bénir le Ciel, charment votre destin.

Plus on est élevé, plus la mort est terrible,
Et du trône au cercueil le passage est horrible ;
Mais qui vit sans remords, doit mourir sans [tourment.
Vous ne regrettez rien dans cet affreux mo- [ment (1).

(1) Collection de M. P. Dubois. — *Cantiques spirituels pour le diocèse de Troyes*, 1755. — Ce cantique n'est-il pas le dernier avertissement de la religion aux hommes qu'une aveugle philosophie, un effréné libertinage entraînaient déjà vers l'abîme des révolutions ?

LES ÉCREIGNES CHAMPENOISES.

REGI ET PATRIÆ.

(1757.)

Dans notre Écreigne champenoise,
A c' mois d' Janvier q' j'avons eu de tourment!
Je croïons q' pour nous chercher noise,
On nous avoit j'té un sort méchamment.
Au lieu d' chants,
Ou de contes plaisants,
On n' parloit que d'horreurs; [peur!
Chacun s' disoit : —Hélas! que j'ons grand

Quand, à la fin de la journée,
On s'en r'venoit regagner le hameau,
C'étoit toujours l'âme effraïée
Des cris de la corneille ou du corbeau.
Nos tendrons
Ne rêvoient pus d' garçons,
Ni les garçons d' bonheur; [peur!
Chacun s' disoit : —Hélas! que j'ons grand

Le soir, si j' nous mettions à table,
D'sus la nappe le sel se renversoit,
Ou bien, c' qu'est un signe effroyable,
La fourchette avec le couteau s' croisoit.
Pus d' gaïeté,
Sans boire à la santé,
Buvant d' mauvaise humeur, [peur!
Chacun s' disoit : —Hélas! que j'ons grand

La veil' des Rois, nuit effroïable,
Il faisoit noir quasi com' dans un four :
Quand j' vîme un feu épouvantable
Tomber du ciel luisant d'un mauvais jour :
Voïants c'la,
J' nous récriîmes : — V'là
Qu'y a queuq' grand malheur !
Hélas ! enfans, hélas ! ça fait grand peur !

Tandis q' j'étions tous ben en peine
D' sçavoir c' que vouloit dir' c't' affreux sabat,
V'là t'i pas qu'à la fin d' la s'maine,
Not curé nous r'disit l'assassinat.
Un seul cri
De nos cœurs attendris
Exprima la douleur :
N'avions-je t'i pas raison d'avoir tant peur ?

Aveu q'eu courage en prière
J'avons prié l' bon Dieu pour not bon roi !
On auroit fait eune rivière
D' nos larmes, tant j'étions en désarroy :
Que d' sanglots !
Comme j'étions dévots !
Je l'étions d' tout not cœur.
C'est qu' c'est là l' cas d' prier avec ardeur.

L' lend'main matin, j' fûme à la ville ;
J'y trouvîme tout l' monde en grand effroi :
Stapendant on d'vint pus tranquille,
Quand on apprit que j'aurions not bon roi.
Aussitôt
Je ne fîmes qu'un saut
Pour l' dire à nos enfans ;
Et puis v'là q' j'étions tantet pus content.

Qu'il vive, ce bon, ce cher maître;
Qu'il vive, qu'il règne longtems sur nous;
Q' l'enfer engloutisse le traître;
Qu'on ne parle jamais d' semblables coups.
Champenois,
Par nos cœurs et nos voix,
A jamais réunis,
Ne chantons que la gloire de Louis (1).

(1) P.-J. Grosley. — Il s'agit du régicide tenté par Damiens sur la personne de Louis XV, le 4 Janvier 1757. — L'émotion fut grande en Champagne. On avait oublié les attentats du XVIe siècle. On ne prévoyait pas encore ceux de 1792.

L'INAUGURATION
DE LA STATUE DE LOUIS XV A REIMS.
(1765.)

Quel tintamarre et quel tumulte!
Quels cris perçans ! quels chants joyeux !
A qui rend-on un nouveau culte ?
Qui veut-on mettre au rang des dieux ?
L'étranger, toute la campagne
S'unit avec nos habitants,
Rlir, rlan,
Et chante, en buvant le champagne,
Rlan, tan, plan, tambour battant.

Quel spectacle s'offre à ma vue !
Dans la place on dresse un autel ;
Au-dessus l'on met la statue
De quelque adorable mortel.
Tout le peuple qui l'environne
L'admire et paraît si content,
Rlir, rlan,
Que l'on dirait qu'il le couronne,
Rlan, tan, plan, tambour battant.

Mais je reconnais notre maître,
Celui que son peuple a nommé,
Le voyant si digne de l'être,
Avec raison le Bien-Aimé ;
Quel plus flatteur panégyrique
Pour un roi juste et bienfaisant,

Rlir, rlan,
Que celui de la voix publique,
Rlan, tan, plan, tambour battant.

Ce monument de notre zèle
Instruira la postérité
Qu'un peuple soumis et fidèle
Sous lui vivait en liberté;
Que la douceur de son empire
Nous rendait joyeux et content,
Rlir, rlan,
Que l'on pouvait chanter et rire,
Rlan, tan, plan, tambour battant.

Vois près du loup en assurance,
Comme ce tendre agneau s'endort,
Et ce marchand dans l'abondance,
Qui se repose sur son or.
De notre bonheur c'est l'image :
Ainsi, sous un roi bienfaisant,
Rlir, rlan,
On vit sans craindre aucun dommage,
Rlan, tan, plan, tambour battant.

Vois comme la douceur affable
Par le crin mène ce lion,
Qui te paraît doux et traitable
Comme le serait un mouton :
C'est ce qui prouve qu'un roi-père
Est bien plus puissant qu'un tyran,
Rlir, rlan,
Qui règnerait d'un ton sévère,
Rlan, tan, plan, tambour battant (1).

(1) V. la *Vie et les œuvres de J.-B. Pigalle*. Reims, 1859.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

(1768.)

La Bourbonnaise,
Arrivant à Paris,
A gagné des louis.
La Bourbonnaise
A gagné des louis
Chez un marquis.

Pour apanage,
Elle avait la beauté ;
Elle avait la beauté
Pour apanage ;
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Etant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur.
Quoique servante,
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur, la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présents
De temps en temps.

De bonnes rentes
Il lui fit un contrat;
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes.
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

De paysanne,
Elle est dame à présent;
Elle est dame à présent,
Mais grosse dame;
Porte des falbalas
Du haut en bas.

En équipage,
Elle roule grand train;
Elle roule grand train
En équipage,
Et préfère Paris
A son pays (1).

Elle est allée
Se faire voir à la cour;
Se faire voir à la cour
Elle est allée.
On dit qu'elle a, ma foi !
Plu même au roi.

Elle est gentille :
Ne désespérez pas ;
Quand on a des appas,

(1) Variante : *au Bassigny*.

Qu'on est gentille,
On trouve tôt ou tard
Pareil hasard (1).

(1) Cette chanson parut en 1768, au moment où Jeanne Vaubernier, comtesse du Barry, parut à la cour. Elle naquit en Champagne, dans le Bassiguy, sur le territoire de Vaucouleurs, non loin de Domremy, patrie de Jeanne Darc. Cette chanson doit son titre, d'abord, à un pont-neuf plus ancien, connu sous le nom de *Bourbonnaise*, ensuite à ce que Vaucouleurs n'est pas loin de Bourbonne-les-Bains, et que les noms de *Bourbonne* et de *Bourbon* sont presque identiques. — Le hasard qui fit naître la vierge de Domremy et la trop fameuse comtesse du Barry dans les mêmes contrées inspira ce quatrain :

France, quel est ton destin
D'être soumise à la femelle !
Ton salut vint de la pucelle :
Tu périras par la catin.

Bonnes Gens, souvenons-nous de tout, de nos hontes pour les racheter, de nos gloires pour qu'elles servent d'exemple à nos fils, aux fils de nos fils !

LA PETITE VÉROLE EN CHAMPAGNE.

(1770.)

J'aimais une jeune bergère,
Belle à ravir ;
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir ;
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir !

Enfin j'obtins par ma constance
Un tendre aveu ;
Ciel ! ce moment, toujours j'y pense,
Combla mes vœux !
Mais cette douce jouissance
Dura bien peu !

Après six mois de mariage,
Instants trop courts !
Elle allait me donner un gage
De notre amour.
La Parque cruelle et sauvage
Trancha ses jours.

Un mal affreux pour une belle,
Un jour, la prend :
—Dieu ! m'écriai-je, sauvez celle
Que j'aime tant !
Qu'elle vive laide et fidèle,
Je suis content.

Le mal, qui pousse son ravage
Jusques au bout,
Changea les traits de son visage
Et non mon goût.
Ah! la beauté n'est qu'un nuage ;
Le cœur est tout!

Cette jeune et tendre bergère,
Près de mourir,
Me dit : —Ferme-moi la paupière,
Prends ce soupir ;
Garde de ma flamme sincère
Le souvenir!

Oui, chaque jour, Dieu, je t'atteste,
Il m'en souvient
De ce moment cher et funeste
D'un doux lien!
C'est le seul trésor qui me reste,
C'est tout mon bien (1).

(1) Cette chanson, composée lors des ravages que fit la petite vérole en Champagne, sous Louis XV, a été recueillie à Andelot (Haute-Marne), où on la chantait dès 1770.—Collection du Dr A. Lemoine, d'Essoye.

A MARIE-ANTOINETTE, DAUPHINE,

LORS DE SON PASSAGE A REIMS,

LE 12 MAI 1770.

Vous que la France voit unie (1)
Au sang illustre des Bourbons,
Princesse, en qui le ciel a versé tous ses dons
Pour le bonheur de la patrie,
Des bras de l'auguste Marie
Hâtez-vous de voler entre ceux d'un époux.
Un choix si mérité, que l'hymen ratifie,
Fait la gloire du trône, et n'était dû qu'à vous.

Ce Dieu d'une même couronne
Va ceindre votre tête et celle de Louis :
Puissent vos noms, vos cœurs, par l'Amour réunis
Sous les auspices de Latone,
Assurer pour jamais à l'empire des lys
Le noble éclat qui l'environne !

Ces adieux, ces honneurs, ces transports et ces cris
Dont retentit votre passage,
De vingt peuples divers confondent le langage :
On vous regrette à Vienne, on vous aime à Paris.

(1) HAVÉ. — Bibl. de la ville de Reims. — Marie-Antoinette, en se rendant à Versailles pour épouser le petit-fils de Louis XV, passa par Reims : elle y reçut le plus gracieux accueil.

Tout Français est heureux d'admirer votre [image :
Il reconnaît en vous ces sublimes vertus
Dont Leczinska fut le modèle (1);
Votre présence nous rappelle
Cette reine, hélas! qui n'est plus,
Et qui, selon nos vœux, devait être immortelle.

Faibles interprètes du cœur,
Nous les formons pour vous, adorable princesse;
Ces concerts, ces chants d'allégresse
Sont les symboles du bonheur
Que nous promet votre tendresse.
Mais, que dis-je?... Déjà votre époux vous at-
Et sur l'autel de l'Hyménée, [tend,
Vous allez consacrer, en un même moment,
Votre amour, nos désirs et notre destinée.

(1) Marie Leczinska, quand elle allait en Lorraine visiter son vieux père, aimait à s'arrêter dans nos murs: l'affection que nos pères portaient à la famille de nos rois, leur avait conquis ses sympathies.

CHANSON

DES HABITANTS DE CORMONTREUIL.

(12 Mai 1770.)

Nous autres bons villageois,
J'ons bonne doutance,
Dès q'jons oüi des bourgeois
La rejoüissance :
J'ons dit : — Ya fête cheux eux,
J'voulons prendr' part à leurs jeux.
J' som v'nus à la ville, au gai,
J' som v'nus à la ville.

Morguié ! ben nous en a pris :
J'ons vus not' dauphine,
Et puis les grâces et les ris
Courir sur sa mine :
J'en ons le cœur tout saisi,
Not' dauphin s'ra ben lotti !
La bonne aventure, au gai !
La bonne aventure !

J'ons ben r'gardé ses biaux yeux :
Ils j'toient feux et flammes.
Comm' deux soleils radieux,
Ils brûlaient nos âmes ;
J' nous som' dit d'un ton joyeux :
— Surment, c'est un don des cieux :
La bonne aventure, au gai !
La bonne aventure !

LA
CHANSON DES ARQUEBUSIERS DE PROVINS.
(1773.)

Nous sommes de Provins les galans chevaliers
Qui, pour notre devise, arborons les lauriers :
On y voit en tout temps rose et bouton fleurir.
Mesdames, accourez : pressez-vous d'en cueillir.
Ne craignez point l'épine : on l'arrache avec soin :
De son égratignure Amour seul est témoin.
Sa piqûre légère est prompte à se guérir,
Et, si quelqu'une en meurt, ce n'est que de [plaisir.

On connoît la vertu de notre huile rosat :
Elle affermit les reins pour un certain combat.
Les conserves partout se sont fait renommer.
Sucez-en les bâtons : ne vous laissez chômer.
Si l'on nous promettoit, au lieu d'or et d'argent,
Le doux prix qu'une belle accorde à son amant,
Dieux ! avec quelle ardeur, poussés par cet [espoir,
Nous nous efforcerions de faire un coup de noir.

A viser de si loin pourquoi m'assujétir ?
Pour tirer un panton, je voudrois le tenir.
Alors, sûr de mon coup, sans mettre de côté,
J'enfoncerois la broche avec dextérité.
Les uns visent trop haut, d'autres visent trop [bas ;

Tous approchent du but, mais ne l'atteignent [pas.
Voulez-vous réussir à cet aimable jeu ?
Tirez toujours, amis, tirez droit au milieu.

Tout chevalier, qui veut affronter le hasard,
Doit savoir à propos lever son étendard ;
Puis, la flamberge au vent, renfonçant son [chapeau,
Tomber sur l'ennemi, enlever son drapeau.
Quand vous mettrez en joue, irez-vous, en benêt,
Trembler de la ceinture ou foiblir du jarret ?
Il faut qu'un chevalier, pour tirer au parfait,
Ni plus ni moins qu'un pieu, soit ferme au [chevalet.

Belles de Montereau, nous sommes gens de [cœur.
Vous pouvez en nos mains confier votre cœur.
Qu'il vienne un parti bleu, qu'il vienne un parti [vert,
Nous mettrons contre eux tous votre honneur à [couvert.
Vous portez la *poupée* (1), et tous nos bons en- [fans,
Avec elle, à l'envi, voudroient passer leur temps.
Il est un certain jeu, bien facile et bien doux :
Si vous y consentez, nous jouerons avec vous (2).

(1) Devise de La Ferté-sous-Jouarre.

(2) Collection de M. Bourquelot. — Cette chanson fut faite à l'occasion du prix à gagner offert par les arquebusiers de Montereau à leurs confrères de Champagne et de Brie.— Les corporations d'arquebusiers et d'arbalétriers fondées dans le Moyen-Age rappelaient l'alliance des communes et de la monarchie luttant contre l'étranger.

A LA REINE,

LA VEILLE DU SACRE DE LOUIS XVI.

(Juin 1775.)

L'héritier des Bourbons, notre roi, votre [époux,
Reçoit demain sa brillante couronne :
Son rang et ses vertus, tout enfin la lui donne;
Mais votre cœur n'en sera point jaloux :
Votre empire est plus sûr et vos traits sont plus [doux.
Les Jeux, les Ris s'empressent sur vos traces ;
Vous avez le sceptre des Grâces.
Louis, avec le sien, peut porter la terreur,
Vaincre tout l'univers et ravager la terre :
Le vôtre, sans éclat, sans feux et sans tonnerre,
Saura toujours commander au vainqueur (1).

(1) Bibl. de la ville de Reims.—Ch.-M.-L.-Em. CARBON DE FLINS DES OLIVIERS, alors âgé de 18 ans, mort en 1816 — C'est de lui que Voltaire disait :

Carbon de Flins des Oliviers
A plus de noms que de lauriers.

Il avait composé pour le sacre de Louis XVI d'autres poésies que nous ne pouvons donner ici.

LA CHANSON DES BONNES GENS

DE CHAMPAGNE

AU SACRE DE LOUIS XVI.

(Juin 1775.)

Sir', quand toute la France
Vient vous prouver son amour,
Nous, dans ste circonstance,
Nous vous fêtons à not' tour.
J' nons point d' dorur's, d'équipage,
Mais j'ons de bons sentimens;
Grand roi, recevez l'hommage,
L'hommage des bonnes gens.

Un roi, comme le nôtre,
Vaut bien que je l' fêtions :
J' n'en ons point chanté d'autre,
Vous êt's des rois qu' nous aimons.
Nos cœurs dictent not' langage,
Nos r'frains, et nos cœurs sont francs.—Grand.

Nos cœurs, avec confiance,
En ce beau moment, pour vous,
Avec le reste d' la France,
Forment les vœux les plus doux.
Le ciel ach'v'ra son ouvrage;
Nous vous fêterons longtemps.—Grand roi (1).

(1) On avait fermé avec des tapisseries le chemin que devait suivre le roi en allant de l'archevêché à la cathédrale. — Louis XVI les fit enlever en disant : — « Pas de tapisseries entre moi et mon peuple : je ne veux rien qui nous empêche de nous voir. »

LA COMPLAINTE DU BRACONNIER.
(1777.)

Arrêtez vos égaremens,
Fainéans, troupe vagabonde,
Qui molestez impunément,
Et qui chagrinez tout le monde :
Le roi connoît, en ce jour,
Toutes vos filouteries ;
Croyez-moi, c'est le plus court,
Changez vos mœurs et votre vie.

Quoique depuis longtemps nos rois,
Par déclaration royale,
Ont tenté déjà plusieurs fois
D'anéantir votre cabale,
La pitié donne les mains
A l'horreur du brigandage,
Et ces monstres inhumains
Continuent partout leur braconnage.

Il en fut de ces séducteurs,
Qui, pour cacher leur perfidie,
Sans qu'ils fussent des déserteurs,
Ont demandé une amnistie ;
Sous ce prétexte spécieux,
Depuis lors dans le royaume,
L'on voit quantité de gueux
Trancher partout de l'honnête homme.

L'on va poursuivre avec raison
Les crapuleuses femmes et filles,
La perte des jolis garçons,
La ruine de tant de familles ;
L'on ne verra plus traîner
Cette odieuse canaille

Qui s'est partout érigée,
Ou par pitié, ou par audace.

Tous ces braconniers, ramassés
Dans la campagne et dans les villes,
Seront aussitôt emprisonnés,
Pour expier leurs crimes.
Cet ordre va procurer
La tranquillité féconde :
L'on ne va plus redouter
Cette cohorte vagabonde.

Ne craignez plus d'être insulté
Par les brigands et la canaille ;
Depuis peu il est arrêté
D'amasser tous les biens qui vaille.
Sçachez, vous, qui m'écoutez,
Qui chérissez le travail,
Qu'à l'honnête probité,
Le roi use de représailles.

Dans votre édit puissant, Bourbon,
Ne comprenez point, je vous prie,
Les braves marchands de chansons,
Qui gagnent honnêtement leur vie.
Leur métier est de chanter
Les honneurs de la patrie,
En gagnant de vos sujets
L'amitié et la sympathie (1).

(1) Troyes. — Collection de M. A. Socard. — Cette complainte fut imprimée à Troyes, en 1777, à la suite du récit en prose d'un combat soutenu, le 3 Novembre, par quinze braconniers, rebelles et assassins, contre la brigade de la maréchaussée de Nogent-sur-Seine, soutenue par vingt-cinq dragons du régiment du Dauphin, au lieudit Fricambault, à cinq lieues de Nogent-sur-Seine. — Elle fait allusion aux nouvelles ordonnances royales rendues contre les malfaiteurs et vagabonds.

LA CHANSON

DES ARQUEBUSIERS DE MEAUX,

Lors du prix provincial de l'arquebuse royale de France, rendu dans cette ville le 6 Septembre 1778 et jours suivants.

(1778.)

Jour fortuné, qui nous rassemble,
Sois témoin ici de nos vœux !
Le plaisir de les faire ensemble
Va nous rendre encor plus joyeux.
Notre âme satisfaite,
A l'ouverture de ce prix,
Veut que d'un commun accord on répète :
— Vive Louis ! vive Louis !

Meaux, en te voyant la première
Te soumettre aux lois de Henri,
Et, de ton serment encor fière,
Le garder à ton roi chéri,
Notre âme satisfaite,
Pour combler nos jeux et nos ris,
Veut que, le verre en main, on répète :
— Vive Louis ! vive Louis !

Chantons, amis, à perdre haleine,
Ce refrain, gage de l'amour,
Et buvons tous, à tasse pleine,

Pour mieux célébrer ce beau jour.
C'est Bacchus qui l'ordonne,
Et, si Mars est de son avis,
C'est qu'en offrant les lauriers, il entonne :
— Vive Louis ! vive Louis (1) !

(1) Collect. de MM. Leroy et Leuillier. — En 1778, les arquebusiers de Meaux offrirent le prix de l'arquebuse à tous les chevaliers de Brie, de Champagne, de Picardie et de l'Ile-de-France. Cette fête nationale et militaire ne fut plus célébrée dans nos contrées avec un aussi grand éclat. Presque toutes les corporations convoquées furent exactes au rendez-vous. Le 6 Septembre encore, nos pères se réunirent, cette fois sous la même bannière, celle de la concorde, et ces représentants des confréries guerrières du Moyen-Age, de ces corporations qui, pendant quatre siècles, défendirent notre indépendance nationale, répétèrent sur tous les tons : Vive le roi ! vive la France ! Un vol. in-8° contient le récit de ce brillant tournoi. Nous en avons extrait la chanson ci-après et tous les couplets placés à la suite sous le titre de *Dictons de Champagne et de Brie*.

LES CHANTS DU PRIX DE L'ARQUEBUSE

MEAUX (1778).

AU ROI.

Daigne, Louis, recueillir notre hommage :
C'est un encens consacré dans ce jour,
Et de nos cœurs d'accord avec l'amour
Daigne applaudir au sincère langage.

De tes sujets moins le roi que le père,
Ton seul désir est de les rendre heureux,
Et la bonté que tu répands sur eux
Veille toujours près de la loi sévère.

L'amour te suit et partout t'environne,
Et, s'il pouvoit, te rendroit immortel;
Mais tes vertus, nos vœux comptés au ciel
Nous assurent l'appui de ta couronne.

A MADAME ELISABETH.

Princesse, à ton aurore,
Que d'attraits, que d'appas !
Nous les voyons éclore,
Chaque jour, sous tes pas.
La douceur, la clémence,
La bonté, la candeur
Ont pris, dès ta naissance,
Le germe dans ton cœur.

Tant de vertus ensemble

Sont un présent des dieux,
Et, quand on les rassemble,
Quel éclat radieux !
Chez les Bourbons il brille,
Sans se voir affaiblir :
C'est qu'un bien de famille
N'en doit jamais sortir.

A S. A. Mgr LE DUC DE BOURBON,
Gouverneur de Champagne.

Prince charmant, quand tu commandes,
C'est à Mars qu'il faut obéir.
A la moindre de tes demandes,
Nous volerions pour te servir.
On sert toujours bien quand on aime,
Et les Bourbons, dans tous les temps,
Rli, rlan,
Nous ont vus les suivre de même,
Rlan, tan, plan,
Tambours battants (1).

(1) Collect. de M. E. Gatsy.

LES DICTONS DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (1).

(1778.)

AMIENS (Picardie). — Dicton : *la Franchise.*— Devise : *Va de bon cœur.*

Ignorez-vous notre devise?
La voilà, c'est : Va de bon cœur.
Notre dicton, c'est : la Franchise,
Et tous les deux nous font honneur.
Partout où nous mène la gloire,
Comme soldat et comme amant,
Rli, rlan,
Nous volons tous à la victoire,
Rlan, tan, plan,
Tambour battant (2).

(1) Le prix de l'arquebuse donné par la ville de Meaux, en 1778, attira presque toutes les compagnies d'arquebusiers de la province et des contrées voisines. Chacune s'y rendit avec sa bannière, son emblème et ses armoiries. Chacune avait son dicton : bon ou mauvais, elle le portait bravement et le chanta de son mieux. Nous avons cru devoir réimprimer ces couplets publiés à Meaux, en 1778, derniers enfants de la vieille gaîté française, derniers cris d'une institution patriotique dont les jours étaient comptés. Dix ans plus tard, elle périssait dans le naufrage de la monarchie nationale.

(2) AMIENS.—Les arquebusiers d'Amiens étaient exempts de la milice. On disait aussi : « les Mangeurs de noix d'Amiens, » par allusion au moyen employé par les Espagnols pour prendre cette ville.

AVENAY (Champagne).—Dicton : *les bons Raisins.*

Les bons raisins font le bon vin :
Amis, il en faut boire ;
Il nous montrera le chemin
Qui conduit à la gloire.
Le dieu Mars, Bacchus et l'Amour,
Tous trois d'intelligence,
Nous promettent, dans ce beau jour,
Des prix pour récompense (1).

AVIZE (Champagne).—Dicton : *les Gouailleurs* (2).

Pour bien railler, il faut beau jeu ;
Pour bien tirer, il faut bon feu.

(1) AVENAY.—Saint-Evremond a célébré les bons raisins d'Avenay dans une lettre au comte d'Olonne, en 1674.—V. dans E. Deschamps une chanson sur les nonnettes d'Avenay.—On disait aussi : « Les Culs crottés d'Avenay. » On nomme ainsi un insecte couleur de boue, qui ronge les racines de la vigne. Les vignerons d'Avenay s'en plaignaient souvent ; le nom leur en est resté.— (Note de M. LOUIS.)— Aux environs d'Avenay, on disait : « les Messieurs de Mareuil-sur-Ay,—les Gens d'Ay,—les Parpaillots d'Ay. »—Il existait dans notre province 43 compagnies d'arquebusiers. Au Moyen-Age, on disait : « les Chevaliers de Champagne, —les belles Dames de Champagne,—les Pouilleux de Champagne (entre Vitry et Sézanne) ;—savoir les foires de Champagne (être savant) ;—Teste de Champagne n'est que bonne, mais ne l'offense personne ;—gars normand et fille champenoise, dans la maison toujours noise ;—deux moutons et un Champenois font trois bêtes ;—99 moutons et un Champenois font 100 bêtes. » D'où vient ce célèbre dicton ? *Adhuc sub judice lis est.*

(2) AVIZE.—Cette confrérie d'arquebusiers remontait à 1172.—Le vin du pays donne aux habitants un esprit railleur.—Les habitants de Cramant, autre terre spiritueuse, ont le même surnom. Dans le siècle dernier, quelqu'un ga-

Amis, tout cela n'est pas peu ;
Mais le courage
Est le présage
De notre vœu.

BAR-SUR-AUBE (Champagne). — Dicton : *l'Œil toujours ouvert.*

Il faut être en tout surveillant :
On n'en est que mieux dans ce monde;
De tant d'aveugles il abonde,
Qu'heureux est le clairvoyant.
L'œil toujours ouvert sur la gloire
Que préparent Mars et l'Amour,
C'est à lui que, dans ce jour,
Nous devrons la victoire (1).

gea qu'il ne serait pas possible de traverser Cramant sans être gouaillé. Le parieur adverse s'avisa de passer par la commune pendant la nuit ; mais il y fut pris. Un habitant, que certain besoin pressant avait fait sortir de sa maison, l'aperçut et lui cria : « Eh ! mon bon M'sieu, vous avez donc peur des munches (mouches). — (Note de M. Louis.) — A la fête de 1754 donnée par les arquebusiers de Châlons-sur-Marne, le dicton des chevaliers d'Avize fut ainsi chanté :

Les jeux, les ris et les bons mots
Sont, nous dit-on, au fond des pots.
De ce rendent bon témoignage
Ceux qui des traits malins, que redoutent les sots,
De Bacchus apprirent l'usage.

Recherches sur la compagnie de l'arquebuse, CHILLIER, Châlons-sur-Marne, 1861.

(1) BAR-SUR-AUBE. — Ce dicton vient peut-être de la vigilance que cette commune mit toujours à défendre son indépendance. Philippe le Long ayant été contraint de céder ses droits sur Bar-sur-Aube, les habitants se cotisèrent pour racheter l'obligation du roi, et pour conserver à leur patrie le titre de *ville royale* et les immunités, conséquence de ce

Beaumont-sur-Oise (Ile-de-France). — **Dicton :** *les Chaudronniers.*

A ce dicton de chaudronniers,
L'Amour semble sourire,
Et, quoiqu'avide de lauriers,
Mars se laisse séduire ;
Mais, sans poser auprès du trou,
Comme on prétend, la pièce,
Il faudra bien y mettre un clou
Sans que rien ne paraisse.

Beauvais (Ile-de-France).—Sans dicton (1).

Pour voir notre dicton en blanc,
En avons-nous moins notre rang ?
Amis, la valeur et l'adresse
Sauront nous tirer d'embarras,
Et ce n'est que par politesse,
Si nous ne vous en parlons pas.

titre. De là ce dicton : « Je ne voudrois pas estre roy de France, si je n'estois prévost de Bar-sur-Aube. » On citait les écrevisses de Bar-sur-Aube.—La confrérie des arquebusiers de Bar-sur-Seine remontait au XVIe siècle.—M. A. Socard nous indique quelques dictons des environs de cette ville ; les voici : « Jully-le-Châtel, petit clocher, grand bordel. » On dit encore : « les Glorieux de Jully ;—à Ricey le renom, à Balnot le bon (il s'agit du vin) ;—les Quennetons de Celles (les hannetons) ; — les Hochelins de Bourguignon ;—les Creux durs de Magnant ;—les Voinlaups d'Avirey ;—les Sorciers d'Arelles ;—les Navarrois de Neuville-sur-Seine. » —N'est-ce pas une réminiscence du temps où la Champagne donnait des rois à la Navarre ?

(1) Beauvais.—On disait : « Beauvais, ville puante, ville sonnante, ville médisante. »—A la fête de 1778, les arquebusiers de Beauvais avaient pour colonel le duc de Gesvres.

Braine (Soissonnais).—Dicton : *les Corbeaux* (1).

Chez les Romains, si les corbeaux
Etaient de sinistres oiseaux,
Amis, ne pensez pas de même,
Si nous le prenons pour dicton,
Et nous y joindrons pour emblême :
Adresse, courage et renom.

Brie-Comte-Robert (Brie).—Dicton : *la Queue de veau* (2).

Queue de renard ou queue de veau,
L'un des dictons n'est pas plus beau :
Amis, que fait-il à la chose ?
Il s'agit ici de valeur,
Et tant qu'on voudra qu'on en glose,
Notre queue suit toujours l'honneur.

Cambrai (Cambresis).—Dicton : *les Friands* (3).

Amis, nous sommes nés courageux et vail-
[lants,

(1) **Braine.**—Ce surnom vient peut-être de la grande quantité de corbeaux habitant les tours du vieux château qui domine la ville.— « A Braine en Brainois, à Fismes en Fismois, femmes accouchent à quatre mois pour la première fois. » C'est ce qu'à Braine on disait au mari qui se plaignait de voir sa femme devenir mère avant neuf mois de mariage.

(2) **Brie-Comte-Robert.**—On disait aussi, au Moyen-Age : « La Brie est la chambrière de Champagne. — En fait de litière, les gens de la Brie doivent la mousse aux Champenois. »—Qui ne connaît les fromages de Brie ?—Les habitants de Condé-en-Brie avaient pour dicton : « Toujours prêts à combattre. »

(3) **Cambrai.** — Cette compagnie avait le privilége de se faire précéder par deux pièces de canon.

Et de l'honneur surtout nous sommes très-friands.
Combattre pour son roi, l'Amour, et cætera,
Demandez-nous pourquoi : l'Amour vous le dira.

CHALONS-SUR-MARNE (Champagne).—Dicton : *les Maraudeurs* (1).

De la victoire
Si nous fûmes toujours jaloux,

(1) CHALONS-SUR-MARNE. — Les patriotes de Châlons-sur-Marne s'étaient réunis en compagnie militaire dès nos guerres du XIVe siècle. En 1431, ils se couvrirent de gloire à la bataille de la Croisette contre les Anglais : pour les récompenser, Charles VII leur accorda des lettres royales en 1437. Ils devaient porter des tuniques de drap vermeil, ornées d'un quartier d'étoffe blanche et verte, chargée d'une fleur-de-lis avec cette devise : « Ne m'oubliez mie. » — Ils se firent bâtir un hôtel, où se trouvait une salle de banquet ornée de tableaux. — Leur drapeau était blanc et vert et portait pour emblème la fleur-de-lis, et la devise octroyée par Charles VII. — En 1754, ils offrirent à leurs confrères une fête restée célèbre. (V. les recherches de M. CELLIER, Châlons, 1857.)— Le surnom de *Maraudeurs* leur vient de leur passion pour les goûters fins (*merenda*). Ils l'acceptèrent gaîment et le chantèrent encore dans ce couplet :

Les mérites des Maraudeurs
Ne sont choses problématiques :
Tant de leur foy que de leurs mœurs
Les monuments sont authentiques.

A la fête de 1778, ils avaient pour capitaine le chevalier de Gauville. — Le goût des repas de fête était vif à Châlons : il méritait aux paroissiens de Saint-Jean le surnom de *Goulafres*, à ceux de Saint-Loup, celui d'*Avale-tout*. — On disait aussi proverbialement : — « Les Liez de Châlons-sur Marne (les brochets); — les Routiers de Châlons (Cette ville était la tête des routes d'Alsace et de Lorraine. On y faisait jadis un grand commerce par voitures, Ce surnom peut aussi remonter aux bandes qui dévastèrent la Champagne pendant les XIVe et XVe siècles.—V. les ballades d'Eustache

C'est que nous mettons notre gloire
A marcher, amis, avec vous,
A la victoire.

CHARLEVILLE (Rethélois). — Dicton : *les Brûleurs de noir* (1).

Brûleurs de noir
A bien des façons de s'entendre,
Brûleurs de noir ;
Amis, voulez-vous les savoir ?
Venez, nous allons vous apprendre
Comment, en tout, doivent s'y prendre
Brûleurs de noir.

CHATEAU-THIERRY (Champagne).— Dicton : *Nul ne s'y frotte!* — Emblème : *Une branche de houx.*

L'épine est la défense
De la reine des fleurs,
Et c'est là sa vengeance
Contre ses ravisseurs.
Mais, quand on la caresse,
On a rose et bouton,
Et c'est là la finesse
Qu'offre notre dicton (2).

DESCHAMPS.) ;— « la nience de Châlons (la simplicité. nescience) ; les Aveugles de Châlons (les mendiants) ;— à Châlons, les belles femmes. »

(1) CHARLEVILLE. — C'est là que de toute la Champagne on allait chercher du charbon de terre,— la gaillette des maréchaux-ferrants. — *Inde nomen*.

(2) CHATEAU-THIERRY. — La devise de cette compagnie était celle de la commune. — Ses statuts ne remontaient

CORBEIL (Ile-de-France).— Dicton : *les Pêches.*

Le fruit que nous aimons le plus,
Ce sont les tetons de Vénus.
Bon Dieu ! que nos pêches sont belles !
Qu'à les voir on a du plaisir !
On en sent un plus grand pour elles,
Quand vient l'instant de les cueillir.

COULOMMIERS (Brie).— Dicton : *le Savouret* (1).

Voulez-vous du savouret
Le secret ?
L'Amour en connaît l'effet,
Et Mars est dans le mystère.
A tous deux,
A tous deux
Cherchez à plaire.

CRÉCY (Brie). — Dicton : *la Pampille* (2).

Sur la pampille et rognure
Voilà bien des ris ;
Mais, dans cette conjoncture,

qu'à 1548. Elle avait pour emblème deux branches de houx. — Son drapeau était blanc et portait d'un côté les armes de France, de l'autre celles de Château-Thierry. — Cette confrérie s'est rétablie après la Révolution : elle existait encore il y a quelques années.

(1) COULOMMIERS — On disait aussi : « les Mangeurs d'argouniaux ou de dagourmiaux, mets recherché du pays, le même que le savouret. — (Notes de MM. BOURQUELOT et LEROY.)

(2) CRÉCY. — Les pampilles paraissent être les rognures de molue ou de morue, que les habitants du canton aimaient à manger crues. — (Notes de MM. LEROY et BOURQUELOT.

Nous nous vengeons de l'injure
Avec des prix,
Avec des prix.

DORMANS (Champagne). — Dicton : *les Coqs* (1).

Servons Bacchus, servons l'Amour,
Servons aussi Mars tour-à-tour,
Dans ce beau jour de fête,
Aussi vigilants que le coq,
A qui bientôt la poule est hoc,
En faisant sa,
En faisant sa,
En faisant sa conquête.

EPERNAY (Champagne). — Dicton : *les bons Enfants* (2).

Est-il un dicton comme le nôtre
Et qui peigne mieux notre cœur ?
Nous n'en jalousons point un autre,
Et nous nous en faisons honneur.
A chanter, boire et rire,
Passons ensemble, amis, ce temps.
Ah ! qu'il est charmant de s'entendre dire :
Les bons enfants !
Les bons enfants !

(1) DORMANS. — Ne faut-il pas des coqs pour réveiller les dormeurs? (Note de M. LOUIS.)

(2) EPERNAY. — Les arquebusiers de cette ville doivent leur surnom aux habitudes aimables et hospitalières de leur cité. — A la fête de 1754, leur dicton était ainsi illustré :

Le thyrse de Bacchus, la bannière de Mars
Dans leurs mains tour-à-tour éclate,
Et, dans leurs manières, tout flatte
L'esprit, le cœur et les regards.

ETAMPES (Ile-de-France). — Dicton : *les Ecrevisses.*

Nous n'allons pas à reculons
Comme les écrevisses.
Vaincre et mourir pour les Bourbons,
Voilà tous nos délices.

FÈRE-EN-TARDENOIS. — Dicton : *les Brûleurs de fer.* — Devise : *Nobis non ardua palma.*

Nous sommes des brûleurs de fer
D'un courage incroyable,
Et nous irions en enfer
Montrer les dents au diable (1).

GUIGNES-EN-BRIE. — Dicton : *Guignes la Putain* (2).

N'allez pas vous effaroucher,
Et gardez-vous de vous fâcher
De ce dicton si malhonnête ;
Mesdames, n'ayez pas horreur :
Nous lèverions la crête,
S'il s'agissait de votre honneur.

(1) FÈRE-EN-TARDENOIS. — Dans les environs, on fait beaucoup de charbon de bois ; — de plus, il y avait dans cette ville une usine où l'on forgeait des fers pour les chevaux.

(2) GUIGNES. — Cette commune porte aussi le nom de *Guignes-Rabutin.* — Une malicieuse altération de ce nom a dû engendrer son dicton. M. le docteur Michelin pensait qu'il venait de ce que, pendant les guerres civiles, quelques habitants, retirés dans une tour voisine, se maintenaient à l'abri de tout dommage, en se déclarant toujours amis des partis qui se présentaient sur leur territoire. — (M. LEROY.)

La Ferté-Gaucher (en Brie). — Dicton : *la Ville aux bêtes*.

Pour être la ville aux bêtes,
S'ensuit-il que nous le soyons ?
Si les lauriers ornaient nos têtes,
Lequel vous plairait des dictons (1)?

La Ferté-sous-Jouarre (Brie). — Dicton : *la Poupée* (2).

Honneur, honneur à toutes les poupées!
L'Amour ici
Veut qu'on le fête aussi.
Pour parer aujourd'hui
Le nôtre des trophées,
Tirons, tirons, amis :
Tous les jeux ont leur prix.
Honneur, honneur à toutes les poupées!

(1) La Ferté-Gaucher. — Son surnom vient du célèbre marché aux bestiaux qui s'y tenait. — Ce dicton a la gloire d'avoir été cité par Napoléon Ier, quand il arriva dans La Ferté-Gaucher pendant la campagne de 1814. — (M. Leroy.)

(2) La Ferté-sous-Jouarre. — En 1778, cette compagnie avait pour colonel Louis-Alexandre, duc de la Rochefoucauld, constituant, massacré le 4 Septembre 1792, — et pour devise : *In firmitate fidelitas*. Ces mots rappelaient le nom de la commune, sa forteresse et son dévouement à la couronne de France. — On nommait *poupée* la figurine qui servait de but aux arquebusiers. Les chevaliers de La Ferté-sous-Jouarre, en grand renom en Champagne, portaient une poupée sur leur drapeau. Sa robe était d'or, ornée d'ajustements blancs. — Etait-ce le but de l'arquebuse? Etait-ce originairement une image de Notre-Dame? Etait-ce une allusion à la candeur des habitants de La Ferté-sous-Jouarre ? (Notes de MM. Michelin, Leroy et Grésy.)

La Ferté-Milon (Champagne).—Dicton : *le Pimar* (1).

Notre dicton peint la finesse
De toucher le but d'un coup sec.
Avec le cœur et de l'adresse,
On n'éprouve jamais d'échec.

Lagny (Brie).—Dicton : *Combien vaut l'orge* (2) ?

Jamais, jamais, Messieurs, combien vaut
Ce ton moqueur [l'orge ?
Ne nous est pas flatteur.
A ce propos railleur,
Notre honneur se rengorge,
Et la Gloire et l'Amour
Vous disent en ce jour : [l'orge ?
Jamais, Messieurs, jamais, combien vaut

Le Mesnil (près Châlons-sur-Marne).—Dicton : *les Buveurs* (3).

Nous aimons les rimes en *eurs* ;

(1) La Ferté-Milon.—Ce nom était celui qu'au Moyen-Age, dans nos campagnes, on donnait au pic vert. Cet oiseau donne des coups de bec dans les vieux arbres pour en faire sortir les insectes.

(2) Lagny.—Pendant les guerres civiles qui se terminèrent par l'avènement d'Henri IV, Lorge, capitaine de Lagny, vendit sa place moyennant finance. De là le dicton. Quiconque avait le malheur de le répéter à Lagny était de suite précipité dans la fontaine du pays.

(3) Le Mesnil.—Pays de vignoble.—A la fête donnée à Châlons, en 1754, les chevaliers du Mesnil chantèrent ainsi leur dicton :

Ce serait mal user des dons
D'une région plantureuse,
Si cohorte de vignerons
Ne se piquait d'être buveuse.

Il en est de bien belles.
Celles de buveurs et de vainqueurs,
Ce sont là nos fidèles.

MAGNY (Vexin français).—Dicton : *les Œufs*.

Tondre des œufs est difficile ;
Gagner des prix est plus facile.
Notre dicton n'est rien ici
Qu'une pure plaisanterie :
Honni soit, qui voudrait aussi
Nous en faire l'allégorie !

MANTES (Ile-de-France).—Dicton : *les Chiens* (1).

Si notre dicton est ici
De la fidélité l'image,
Comptez sur notre cœur aussi :
Tous les deux sont notre apanage.

MEAUX (Brie).—Dicton : *les Chats*.—Devise : *Ludimus et non lædimus* (2).

Ne craignez pas l'égratignure :

(1) MANTES.—Ce dicton est une allusion à la réponse de Henri IV au maire de Mantes, qui le haranguait.—On disait aussi : « Mantes la Jolie. »

(2) MEAUX.—Cette compagnie faisait les honneurs de la fête.—Son dicton vient de ce qu'au Moyen-Age on écrivit parfois *Miaulx*. De là à miauler il n'y a pas loin. (Note de M. GRÉSY.)—« A quand la fête de Meaux ? A l'Assomption, puisque c'est la mi-Août. »—On disait aussi, au Moyen-Age : « La Crotte de Meaux, la Famine de Meaux, les Hotteurs de Meaux. »—L'emblème des arquebusiers de Meaux était un chat avec cette devise : « *Ludit, non lædit.* »—L'*Almanach de Meaux* de 1774 commente ainsi ce dicton (Note de M. LEROY) :

Nous sommes doux à qui nous flatte ;
Mais qui ne sait nous ménager
Ou qui nous pince, est en danger
De recevoir un coup de patte.

Notre devise vous rassure.
Nous ferons patte de velours,
Enchantés de vous satisfaire,
Et nous prouverons toujours
Qu'il n'est que chats de Meaux pour plaire.

MELUN (Brie). — Dicton : *les Anguilles* (1).

De notre anguille
Ne faites pas tant de mépris.
L'Amour, qui, sans tâter, pétille,
Vous dira lui-même le prix
De notre anguille.

MEULAN (Ile-de-France). — Dicton : *les Hiboux*.

Prudence, sagesse et réserve
Sont les attributs de Minerve,
Et ses oiseaux sont les hiboux
Dont on déteste le présage.
Si nous faisons quelques beaux coups,
Gardez-vous de leur faire outrage.

(1) MELUN. — Il est des anguilles de Melun : il crie avant qu'on l'écorche. — « Il y avoit à Melun-sur-Seine, près Paris, un jeune homme nommé L'Anguille, lequel, en une comédie qui se jouoit publiquement, représentoit le personnage de saint Barthélemy. Comme celuy qui faisoit l'exécuteur le voulut approcher, le couteau à la main, feignant de l'escorcher, il se prit à crier avant qu'on ne le touchast, ce qui donna sujet de rire à toute l'assemblée, et commencement à ce proverbe, qui depuis s'est appliqué à ceux qui craignent le mal avant qu'il arrive. » — (Fleury de Bellingen.) M. J. CARNANDET. — J'ai entendu aussi attribuer ce dicton à la taille élancée des jeunes filles de Melun et à leur délicatesse.

MÉZIÈRES (Champagne).—Dicton : *la Pucelle* (1).

D'une pucelle
Notre bras est le défenseur,
Et dès que l'Amour nous appelle,
Nous servons de même avec cœur
Une pucelle.

MONTDIDIER (Picardie). — Dicton : *les Promeneurs* (2).

Nous aimons à nous promener,
A chanter, rire et boire;
Mais, si Mars nous fait ajourner,
Nous volons à la gloire.

MONTEREAU-FAUT-YONNE (Champagne).—Dicton : *la Poste aux Anes* (3).

Poste aux ânes, poste à cheval,
Cela ne fait ni bien ni mal.
Qu'importe comment on arrive

(1) MÉZIÈRES. — Cette ville doit son dicton à la belle résistance que ses habitants, commandés par Bayard, opposèrent aux Impériaux. Les arquebusiers se vantaient de devoir leur organisation au chevalier sans peur et sans reproche. Jamais Mézières n'a vu l'étranger entrer en vainqueur dans ses murs. Pour rappeler sa glorieuse virginité, ses arquebusiers admettaient dans leurs rangs quelques jeunes filles.

(2) MONTDIDIER.—Cette compagnie, fondée sous Henri III, avait pour devise : *Pro rege et patria*.

(3) MONTEREAU. — On disait : « A la poste aux ânes de Montereau, il n'y a que des estrivières de corde. » — Furetière. — (Note de M. LEROY.) — Pont-sur-Yonne : « A Pont tous larrons; — à Pont les belles filles. » — Auxerre : « les Buveurs. »—A Sens, « les Chanteurs.»—Dictons du Moyen-Age.

Aux champs de gloire et de l'honneur!
Mais, pourvu que la valeur suive,
Le reste n'est plus qu'une erreur.

NOGENT-SUR-SEINE (Champagne). — Dicton : *les bons Vivants* (1).

La gaîté fut, de tous les temps,
L'apanage des bons vivants ;
Mais nous nous piquons de l'être.
L'ardeur que nous faisons paraître
Est l'étendard des jeux, des ris;
Bacchus, l'Amour, pour les rendre infinis,
Tour-à-tour les feront renaître.

PARIS (Ile-de-France).—Dicton : *les Badauds* (2).

Croyez-vous que le badaudage,
Dont il vous plaît nous honorer,
Eloigne à jamais le courage
Que nous nous piquons de montrer?
La valeur seule est notre égide ;
Dès que la gloire nous attend,
Rli, rlan,
Nous marchons d'un pas intrépide,
Rlan, tan, plan,
Tambour battant.

(1) NOGENT-SUR-SEINE. — Il paraît que cette commune avait été, dans des temps antérieurs, une ville de plaisirs. En 1783, la fête de l'arquebuse y eut lieu : ce fut peut-être la dernière réunion solennelle des milices champenoises.

(2) PARIS. — Cette compagnie se vantait d'exister depuis 1180.

PONT-SAINTE-MAXENCE (Ile-de-France). — Dicton : *les Soupiers* (1).

La soupe nourrit le soldat,
Et donne du courage.
S'il n'en va que mieux au combat,
Blâmez-vous notre usage ?

PONTOISE (Vexin français). — Dicton : *les Usuriers*.

Nous voulons, amis, vous apprendre
Le vrai sens ici d'usuriers ;
Ce mot n'est point à double entente :
Il vous peint l'amour des lauriers.
Nous n'exigeons d'autre usure,
En les cueillant en ce moment,
Rli, rlan,
Que celle que la gloire assure,
Rlan, tan, plan,
Tambour battant.

PROVINS (Brie). — Dicton : *les Roses* (2).

C'est pour vous, sexe charmant,

(1) PONT-SAINTE-MAXENCE. — Philippe-Auguste, le matin de la bataille de Bouvines, prit une soupe au vin. — C'est à Pont-Sainte-Maxence que naquit Jeanne Hachette, l'héroïne de Beauvais : un membre de sa famille, M. Hachette, était capitaine des arquebusiers de cette ville en 1778.

(2) PROVINS. — L'ancien dicton était : « les Conserves. » — On nommait ainsi une pâte faite de roses et de sucre. Les roses de Provins, célèbres par leur parfum et leur couleur, avaient été rapportées d'Orient par le comte de Champagne. — On disait aussi : « Pers de Provins (étoffes bleues) ; — il n'est château tel que Provins ; — les Tanneurs de Provins ; — les belles Filles de Provins ; — les Putains de Provins ; » le tout au Moyen-Age. — Aux environs de Provins, on dit : « Les Mutins de Mont ; — les Claques de Bray (les menteurs) ;

Que nous voyons la rose éclore,
Qui de votre teint se colore,
Pour lui donner plus d'agrément.
En en tirant toute l'essence,
Pour vous en faire des bonbons,
Le plaisir que nous ressentons
Est plus grand qu'on ne pense.

REIMS (Champagne). — Dicton : *les Mangeurs de pain d'épice* (1).

Vous qui criez avec malice :
— Oh ! les mangeurs de pain d'épice,
Venez, nous vous en offrirons.
L'Amour nous défend d'être chiches,
Comme la Gloire sur ces pontons
Nous promet de nous faire riches.

— les Calins des coteaux de Donnemarie (surnom des vignerons du pays) ; les Buyons de Luicetaines ; — les Botteleurs de Vimpelles (cette commune possède beaucoup de prés : les gens qui les récoltent forment une confrérie où l'on n'est reçu qu'après des cérémonies analogues à celles du compagnonnage) ; — les Vignerons de Gouaix. » Nous avons fait connaître dans notre deuxième volume la *Chanson de la Vigneronne*. C'est le jour de la Saint-Vincent qu'elle se répète. —De jeunes garçons, habillés en vignerons, armés des outils nécessaires à leur profession, exécutent en dansant toutes les façons de la culture des vignes. Une jeune fille se mêle à leur danse, qui finit par un goûter. On y sert un petit baril de vin mi-parti : il contient d'un côté de la piquette pour les spectateurs, de l'autre du vieux vin pour les danseurs. A la fin, l'un d'eux, à cheval sur un gros tonneau, chante le couplet publié dans notre tome II.

(1) REIMS. — V. l'*Histoire du pain d'épice de Reims*. collect. des Bibliophiles de Reims. — La confrérie des arbalétriers de Reims datait de 1347 : elle se signala lors du siége soutenu par cette ville, en 1348, contre les Anglais. Elle portait aussi le surnom de *Compagnie de la belle jeunesse*.

RETHEL (Champagne).—Dicton : *les Volontaires*.
Devise : *Vincere et mori* (1).

En vous traçant ici la bonne volonté,
Nous y joignons le cœur et la fidélité.
Nous ajoutons encor l'amour pour notre roi.
Notre dicton, amis, est-il de bon aloi ?

ROSOY-EN-BRIE. — Dicton : *les Roses* (2).
Les roses naissent pour l'amour,

— A la fête de l'arquebuse donnée à Châlons, en 1754, les chevaliers de Reims chantèrent ainsi leur dicton :

Autant les graves Rémois
Sont mangeurs de pain d'épice,
Autant ont-ils tout à la fois
Et faim et soif de justice.

On disait aussi, au Moyen-Age : « Tapis de Reims ; — dez de Reims ; — les personnes de Reims (les chanoines) ; — les beaux hommes de Reims. »—On attribue aux beaux esprits de Châlons-sur-Marne cette épigramme : *Remus si fueris, cancer et anser eris*. — Aux environs de Reims, on disait : « Villers-Allerand, grande église, petites gens ; — Villers-Allerand, grandes filles à marier, rien à leur donner ; — à Taissy, le jour de la fête, le clichet en dedans (pour ne pas ouvrir à ses amis par économie) ; — le partage de Cormicy (partage inégal) ;—les Sorciers de Cernay : gardez-vous des Cernigots (serre-nigauds)! »

(1) RETHEL. — Les habitants de cette commune passaient pour être plus propres à la guerre qu'au travail (BAUGIER, t. II, p. 302). — Maintes fois assiégée par l'étranger, la ville de Rethel avait l'habitude de voir le péril en face. — En 1576, l'ancienne compagnie des arbalétriers de Rethel avait fait place à celle des arquebusiers.

(2) ROSOY.—Les habitants de cette ville avaient aussi reçu le surnom de : « Mangeurs de soupe chaude. » (Notes de MM. MICHELIN, LEROY et BOURQUELOT.) — Cette compagnie avait pour colonel, en 1778, le duc de Crillon. — Elle portait sur sa bannière les armes de la ville, c'est-à-dire trois roses : de là son dicton.

Les lauriers pour la gloire;
Pour les mériter tour-à-tour,
Volons à la victoire.

SAINT-DENIS-EN-FRANCE. — Dicton : *le Cri de France* (Montjoie-Saint-Denis).

Jadis Montjoie-Saint-Denis
Etait une sentence.
Mais, aujourd'hui : Vive Louis !
Est le cri de la France.
Si l'amour nous prescrit la loi
D'en conserver l'usage,
C'est pour prouver à notre roi
Nos vœux et notre hommage.

SAINT-DIZIER (Champagne).—Dicton : *les Bragards* ou *les braves Gens* (1).

Les bragars ou braves gens,
Ce n'est que la même chose.

(1) SAINT-DIZIER. — Les *Bragards* ou les *Braguards*. — L'origine de ce dicton est incertaine. Suivant les habitants du pays, il serait l'abrégé de *braves gars* ou de *braves gardes*. Ils auraient mérité ce surnom flatteur par la bravoure qu'ils déployèrent maintes fois en résistant aux ennemis de la France, et notamment aux armées de Charles Quint, en 1544. — *Bragard* est aussi l'équivalent de *coquet*, *gaillard*, *vaniteux*. *Braguard* peut venir de *braguette* et signifier *vert galant*. A l'appui de cette interprétation, nous invoquons cet autre dicton: « Les braguards de Saint-Dizier font jouer les flûteux de Vassy et danser les cœurs de Joinville. » — Nous voyons là deux surnoms qui n'ont pas besoin de commentaires. Quoi qu'il en soit, à la fête donnée en 1754, à Châlons-sur-Marne, les arquebusiers de Saint-Dizier chantèrent ainsi leur dicton :

Soit chez Bacchus, soit dans les champs de Mars,
Partout enfin où l'on nous vit paraître,

Notre valeur, en tout temps,
N'a jamais voulu qu'on en glose.
L'habillement ne fait rien
A quiconque sert toujours bien.

SAINTE-MENEHOULD (Champagne). — Dicton : *les Chasseurs.*

De Diane accueillis, de Mars et de l'Amour,

Nous nous fîmes toujours connaître
Pour de braves gens ou bragards.

Dans les contrées voisines de Saint-Dizier, il était d'autres communes que la malignité champenoise n'avait pas ménagées. Voici quelques-uns de leurs dictons : — « Les Limaces de Semill y; — les Sorciers de Thivet, de Chalendray, d'Orquevaux ; — on trouve à Orquevaux plus de sorciers que de chevaux ; — les Ambassadeurs de Bierne, trois cents chevaux et une mule, c'est-à-dire trois hommes à pied (sans chevaux) et une femme ; — à Domremy, la Pucelle (on sait pourquoi) ; à Varennes, les confrères de saint Gengoul (maris trompés). » Saint Gengoul avait été martyrisé à Varennes le 11 Mai 860, par les ordres de son épouse infidèle. On disait de même ailleurs, en Champagne, « les Confrères de saint Arnould. » On nommait le hanneton « arnould. » Ce coléoptère porte des antennes ayant forme de cornes; de là le dicton. — « Les Fouriens de Neuilly-l'Evesque (le patron de l'église était saint Symphorien) ; — Bassigny à la rescousse (cri de guerre de MM. de Choiseuil) ; — le gros Chien de Choiseuil, le petit Chien de Mercy (cloches de ces deux communes) ;— à Chassigny, cinq clochers, quatre cents cloches (quatre sans cloches) ; — les Embeudés de Saint-Blin (gens à la grosse bedaine); — Langres la Pucelle (elle perdit ce nom en 1814);—Langres estune Narbonne en Champagne ;— les Chanoines de Langres font bien ; — les Fous de Langres; — le Langrois dessus son rocher, moitié fou, moitié enragé; — à Chaumont, dragée d'amydon ; — Chaumont-en-Bassigny, capitale des beaux esprits ; — les Gens polis de Chaumont. » — Nous devons à M. J. CARNANDET presque tous les éléments de cette note. — Dans les environs, on disait encore : « Les jolies Filles de Colombey, — les voleurs de Martigny. »

Nous faisons à tous trois constamment notre [cour.
La déesse et ces dieux, témoins de nos exploits,
Savent bien ce que vaut le cœur d'un Cham- [penois (1).

(1) Sainte-Menehould. — Cette ville, en tout temps frontière de France, assiégée sept fois de 1048 à 1653, avait des habitudes belliqueuses que la chasse entretenait. Lors de la fête de 1778, les chevaliers de l'arquebuse de cette ville parurent à Meaux au nombre de 100. Leur compagnie était la plus nombreuse. — A la réunion de 1754, tenue à Châlons-sur-Marne, elle avait ainsi chanté son dicton :

Moins à Diane qu'à l'Amour
Croyez ces chasseurs redevables
De ce qui les rend tour-à-tour
Galants, adroits et redoutables.

Cette compagnie paraît avoir été fondée dès le XIIe siècle par des confrères de Saint-Hubert. Ses statuts réguliers ne dataient que du 3 Juillet 1612. Ils avaient pour cri de guerre la devise de la ville : « Nul ne s'y frotte. » Leur drapeau portait d'abord une arbalète et des flèches, plus tard une croix d'azur et les armes de France.—On disait aussi : « Les Maraudeurs de Sainte-Menehould, » c'est-à-dire les faiseurs de goûters. On raconte que, pour cacher à leurs femmes les dépenses et les excès de ces repas de luxe, ils se cachaient, pour s'y livrer, dans les grandes cuves des pressoirs. — De cette passion pour les goûters restait encore, dans ma jeunesse, l'habitude de faire des parties dans les bois. De ces repas sur l'herbe, de ces danses sous la feuillée, nous avons gardé bon et joyeux souvenir. — On disait encore : « Les Foireux de Sainte-Menehould, » c'est-à-dire les coureurs de foires : qu'on ne s'y trompe pas ! Les communes des environs de Sainte-Menehould ont aussi leurs dictons. En voici quelques-uns : — « Vandy la dolet (la plaignarde) ; — Les Sots de Passavant; — à la Grange-au-Bois, gens sans foy ;— à Florent, grand pot au feu et rien dedans ; » ou bien : « Filles belles dehors et laides dedans;—les Tripiers d'Evres; — les Gracieux de Triaucourt. » On appelait aussi les habitants de cette commune « les Lichelemire (parce qu'ils avaient de grands égards pour les médecins) ;—les Glorieux

SAINT-QUENTIN (Vermandois). — Dicton : *les Canonniers.*

Des canonniers
Nous sommes la parfaite image,
Des canonniers !
Avides, comme eux, de lauriers,
La valeur est notre apanage ;
Nous joignons l'adresse au courage
Des canonniers (1).

SENLIS (Ile-de-France).—Dicton : *les Besaciers.*

Des besaciers
Voulez-vous savoir l'origine,

de Verrières; — les Embourbés de Gizaucourt (ils habitent le fond d'une vallée) ; — les Fendants de Valmy (on dit aussi : les Bourgeois, les Gascons de Valmy) ; — les bons Enfants de Courtémont ; — les Gens polis de Moiremont;— les Gourmands de Chaudefontaine; — les Hotteux de Pont (les habitants de cette commune ne font pas un pas sans avoir une hotte sur le dos) ; — les Houzetiers de Sommepy (housettes, guêtres). »

(1) SAINT-QUENTIN. — Les habitants de Saint-Quentin étaient habitués au bruit du canon. Cette ville fut assiégée cinq fois. Son dicton venait de ce que ses membres conduits, sous Louis XIII, au siége de La Rochelle, avaient reçu deux canons pour prix de leur bravoure. Voici comment, en 1754, ils chantèrent leur dicton à la réunion de Châlons-sur-Marne :

Citoyens de cette ville frontière,
Nous sentons la poudre à canon :
Notre allure est galante et fière,
Militaire est notre dicton ;
Et, dans une marche guerrière,
Jamais nous n'aurons le renom
D'avoir fait des pas en arrière.

Au Moyen-Age, on disait : « Les Larrons de Vermand ; — les Pois de Vermandois ; — les Seigneurs de Laon. »

Des besaciers ?
C'est qu'aimant beaucoup les lauriers,
Il leur faut jusqu'à la racine,
Quand la victoire les destine
Aux besaciers.

SÉZANNE (Brie). — Pas de dicton (1).

La gloire n'est pas moins promise
A qui vient ici sans devise.
Notre adresse sur le ponton
En sera le plus sûr présage,
Et ce n'est pas sur un dicton
Que l'on doit juger du courage.

SOISSONS. — Dicton : *les Bayeurs* (2).

Quoiqu'on nous dise sur nos traces :
— Oh ! les grands bayeurs que voilà,
Bayons le noir, bayons les grâces,

(1) SÉZANNE. — On disait cependant : « Sézanne, petite ville, mais grand renom. » (Note de M. LEROY.)

(2) SOISSONS. — Les *bayeurs* sont des gens qui bayent aux corneilles.— On disait dans le même sens : « Les Bourgeois de Soissons. » — Au Moyen-Age vivait ce dicton : « Il n'est ribaudes que de Soissons. — De nos jours, on cite les haricots de Soissons. — La compagnie des arbalétriers de cette ville remonte au moins au XIVe siècle. Le célèbre Enguerrand de Coucy, le vaincu de Nicopolis, l'avait gratifiée d'une couronne d'argent, qu'on mettait sur la tête du vainqueur, salué du titre de roi.—En 1452, la ville de Soissons organisa régulièrement dans ses murs une compagnie d'archers. — Sous la Ligue seulement, la confrérie des arquebusiers fut fondée. Des lettres royales, datées de 1606, lui donnèrent des statuts. Son hôtel était renommé pour la beauté de ses vitraux, exécutés par un artiste de Soissons nommé Pierre Jacheron. La compagnie des arquebusiers se reconstitua en 1833.

Bayons par-ci, bayons par-là.
Cessez, Mesdames, ce reproche :
Le plaisir est de vous bayer.
En bayant bien, un chevalier
Est sûr de plus d'un coup de broche,
Et ces coups-là sont aux bayeurs
Ce qu'un bon vin est aux buveurs.

TROYES (Champagne). Dicton : *les bons Camarades* (1).

En guerre, on est bon camarade;
En paix, on se traite d'ami.
Aller en foule à l'escalade
N'est pas un plaisir à demi.
Notre dicton est plein de charmes;
Nous n'en avons pas de plus grand,
Rli, rlan,
Que de prendre ensemble les armes,
Rlan, tan, plan,
Tambour battant.

VERTUS (Champagne). Dicton : *le bon Vin* (2).

Nous sommes les gens de Vertus,
Toujours disposés à bien faire.
Servir Mars, l'Amour et Bacchus,

(1) TROYES. — La compagnie de l'arquebuse avait un hôtel orné de curieuses verrières peintes et représentant la vie d'Henri IV.—On citait aussi : « Les Ribauds de Troyes,— les Cointerels de Troyes (les élégants) ;—Femme de Troyes, femme de proye (économe, intéressée).»—Maintenant on dit : « Hures de Troyes. »

(2) VERTUS. — Ce dicton était récent. — On avait d'abord dit : « Les Gens de Vertus. » Les arquebusiers, après avoir accepté ce surnom dans diverses fêtes, le refusèrent à celle de 1754.

N'est-ce pas assez pour plaire ?

VILLENAUXE (Champagne). — Dicton : *les Jean-fesses*.

Nous nous moquons d'un sobriquet
Qu'on nous a donné sans sujet.
Si l'Amour s'avisait d'en rire,
Mars, qui connaît notre valeur,
Ne manquerait pas de lui dire :
— Au diable du dicton l'auteur !

VITRY-LE-BRULÉ (Champagne). — Dicton : *les Buveurs* (1).

Nous sommes amis de Bacchus,
D'accord avec Mars et Vénus.
Le secret de leur plaire,
Eh bien !
Mène en tout à mieux faire :
Vous m'entendez bien.

VITRY-LE-FRANÇOIS (Champagne). — Dicton : *les Gasçons* (2).

Nous ne sommes pas si Gascons
Qu'il vous plaît de le croire.

(1) VITRY-LE-BRULÉ. — La corporation des arquebusiers de cette commune succédait, comme partout, à celle des arbalétriers ; mais ceux-ci, à Vitry-le-Brûlé, dataient de 1148.

(2) VITRY-LE-FRANÇOIS. — « On peut dire sans exagération que la plus grande partie des personnes de Vitry ont beaucoup d'esprit. » *Mémoires de Champagne*, BEAUGIER, t. I, p. 332. — Ils ont conservé, de nos jours, cette réputation : on les tient pour fort habiles à se tirer d'affaire. Voici un sixain fait sur leur dicton à la fête de 1754 :

Cent fois une ardeur signalée

Mettez pour dernier des dictons
Les amis de la gloire.

Nous porta jusqu'au firmament ;
Quel que soit un évènement,
Notre âme n'en est pas troublée.
Pour la vigne tant seulement
Nous craignons un peu la gelée.

Plaçons ici pour mémoire les dictons de quelques pays limitrophes de la Champagne : nous les devons à M. Yvernneaux (de Neufchâteau).—« Les Menteurs de Bar-le-Duc. » — Dans une querelle entre les gens de cette ville et ceux de Ligny, les premiers provoquaient les seconds en criant : « Nous ne vous craignons pas, cocus de Ligny ! nous sommes quatre contre un. » De là un double dicton,—« Les Musards de Verdun ; — les Espions de Saint-Mihiel (c'est-à-dire les imbécilles). » Sous Louis XIII, Saint-Mihiel fut assiégé, Un habitant de la ville fut détaché pour aller examiner la position de l'ennemi. Pris et interrogé, il répondit : « Je suis l'espion de Saint-Mihiel. Ne dites rien et laissez-moi faire. » On le pendit. — « Les Prophètes de Commercy. » Citons les madelaines de Commercy, pâtisseries à la couleur d'or, au goût délicat.—« Les Jaquets ou Jaquerets de Neufchâteau. » C'est, dans le pays, le nom populaire des geais : on le donne aux habitants, soit parce qu'ils élèvent des geais, soit parce qu'ils aiment le fromage au geai ou à la pie. — « Les Mequets de Rousseux, » c'est-à-dire les têtes de moutons. Ces deux dictons amenèrent souvent des rixes sanglantes entre les habitants de Rousseux et ceux de Neufchâteau.—« Les Loups de Lépange. » Quelques habitants du pays, pour commettre des vols impunément, s'étaient déguisés en loups-garous : ils furent pendus.—« Les Usuriers de Metz (c'est-à-dire les juifs) ; — les Hochecuis de Mirecourt. » — Les bergeronnettes abondent dans ce pays.—« Les Culs-chaudés de Plombières, » allusion aux eaux chaudes de ce pays. — « Les Gourmands de Raon-l'Etape ; —les Têtes de veaux de Rambervillers ; — les Foireux de Remiremont (c'est-à-dire les marchands forains) ; — les Fous de Ruaux ; — les Renfrognés de Toul. »

COMPLAINTE DE LA GRANDE-JEANNETTE.

(1785.)

O vous de qui le cœur tendre
Du ciel fut un pur bienfait,
Approchez-vous pour entendre
Un exécrable forfait :
Qu'un tel récit puisse
Montrer la justice
Qu'on garde ici-bas
A tous les scélérats.

Sur la rivière de Vesle,
Dans le moulin de Cuissat,
Une troupe criminelle
Commit un assassinat
Pendant la nuit noire,
Tel que, de mémoire,
On ne vit jamais
De semblables excès.

Destouches et sa famille
Etant dans leurs lits couchés,
Femme, garçons, fils et filles,
Y furent tous assommés
A coups de massue
Sur la tête nue :
Cette triste mort
Y termina leur sort.

Dans un coin de la cuisine
Etait un garçon meunier;
En attendant sa farine,
Il se mit à sommeiller.

Les brigands entrèrent,
Sitôt le frappèrent
A coups de marteau
Dessus le cerveau.

Deux jeunes filles livrées
Au plus tranquille sommeil
Se virent assassinées
Au moment de leur réveil,
Sans que leur enfance
Ni leur innocence
Fléchissent les cœurs
De ces destructeurs.

Par permission divine,
Leurs jours furent prolongés,
Et le ciel ne les termine
Que pour reconnaître assez
Quels sont les infâmes
Dont les noires trames
Ont armé les mains
De ces assassins.

Au milieu de ce carnage,
Qui le croirait? ces brigands
Eurent le courage
De se rafraîchir les sens :
D'entre eux le plus brave
Descend à la cave
Et va tirer du vin :
O le barbare festin !

De ce meurtre détestable
Le bruit se répand soudain.
L'humanité secourable
Guide au funeste moulin.
Le peuple s'empresse.

Mais quelle tristesse !
On ne voit dedans
Que morts et mourants.

Au nombre des misérables
Il faut compter surtout
Une femme, méchant diable,
Qui seule aurait fait le coup :
La grande Jeannette,
Quittant la jaquette,
Met un pantalon
Pour cacher son nom.

La figure enfarinée,
Ayant rouge bonnet
(Jeannette l'a déclarée),
Aide Nicolas Niquet;
Puis elle a, l'infâme,
Assommé la femme
A coups de marteau
Digne de l'échafaud.

A cette affreuse nouvelle,
Le juge au moulin se rend,
Et de cette fin cruelle
On instruit le parlement :
Sa Majesté même,
Par sa loi suprême,
Nomme les vengeurs
De telles horreurs.

Un complot si sanguinaire
Révolte les magistrats;
A la justice sévère
Le crime n'échappe pas :
Bientôt on soupçonne,
Bientôt on ordonne
D'arrêter certains

De ces assassins.

Une nombreuse cohorte
Se saisit de ces pervers;
Jusqu'à Reims on les escorte,
Pieds et mains chargés de fers.
Chacun les contemple,
Et demande exemple
Des crimes affreux
De tous ces malheureux.

Pour crier à la vengeance,
Le peuple n'a qu'une voix;
Il attend en patience
Les plus rigoureuses lois :
Aussi la justice,
A ses vœux propice,
Prépare un arrêt
Contre ce forfait.

J'exhorterai père et mère
De fair' lire à leurs enfants
Très-souvent cet exemplaire,
Ce terrible évènement :
Craignant les supplices,
Il fuiront les vices;
C'est le vrai moyen
De faire heureuse fin (1).

(1) *Chronique de Champagne*, L. Paris, t. III, p. 245.— Cette complainte fut composée après l'arrêt du parlement, en date du 10 Janvier 1786, qui condamnait Jeanne Delozanne, femme Fauvet, dite la Grande-Jeannette, Joseph de La Hautemaison, J.-B. Neveux, dit Gibon, la première à être pendue,—les deux autres aux galères. —Niquet, Dargent, Nicolas de La Hautemaison furent condamnés à être rompus vifs. Le crime dont ils étaient les auteurs avait été commis à la suite d'un procès entre Destouches et ses as-

LA CHANSON DE LA FÉDÉRATION

A CHALONS-SUR-MARNE.

(17 Juin 1790.)

Les traîtres à la nation
Craignent la fédération :
C'est ce qui les désole ;
Mais aussi, depuis plus d'un an,
La Liberté poursuit son plan :
C'est ce qui nous console.

L'instant arrive où pour jamais
Vont s'éclipser tous leurs projets :
C'est ce qui les désole ;
Et l'homme enfin va pour jamais
Rétablir l'homme dans ses droits :
C'est ce qui nous console.

Il arrive souvent qu'au bois
On va deux, pour revenir trois,
Dit la chanson frivole.
Trois ordres s'étaient assemblés ;
Un sage abbé les a mêlés :
C'est ce qui nous console.

Quelques-uns regrettent leurs rangs,
Leurs croix, leurs titres, leurs rubans :
C'est ce qui les désole.

sassins.—Le squelette de la Grande-Jeannette est conservé au musée d'histoire naturelle de la ville de Reims.

Ne brillons plus, il en est temps,
Que par les mœurs et les talents :
C'est ce qui nous console.

Sans doute, on fera moins de cas,
Et des cordons, et des crachats :
C'est ce qui les désole ;
Mais les lauriers, mais les épis,
Les feuilles de chêne ont leur prix :
C'est ce qui nous console.

On en a vu qui tristement
N'ont fait qu'épeler leur serment :
C'est ce qui nous désole ;
On va le faire à haute voix,
De bouche et de cœur à la fois :
C'est ce qui nous console (1).

(1) Châlons-sur-Marne. — Collect. de M. Gillet. — Ces couplets, de Devize de Sailly, chef de division à la préfecture de la Marne, furent chantés à Châlons-sur-Marne dans une fête donnée par les membres du club de 1789, le 17 Juin 1790, anniversaire du jour où l'assemblée nationale devint l'assemblée constituante. — M. de Sailly, comme on va le voir, fut le poète politique de nos contrées. Sa plume n'était qu'une plume au vent.

LA CHANSON DE LA FÉDÉRATION

A REIMS.

(14 Juillet 1790.)

Çà, v'là qu'est donc terminé
Pour le bonheur de la France!
Son peuple étoit destiné
A jouer un rôle d'importance;
Il ne s'en trouv'ra jamais
Pour damer le pion aux François.

Une constitution
Manquoit à ce vaste empire.
J'avions un ben grand renom,
Mais dor'navant ce s'ra ben pire;
Aucun peuple désormais
Ne dam'ra le pion aux François.

Longtemps tout s'administra
Par compère, par commère;
Tout alloit cahin caha,
Ou trop d' richesse, ou trop d' misère.
Avec plus d'égalité,
On verra plus d' fraternité.

On parloit ben d' liberté,
Mais on n'en connoissoit guère;
Faux honneur, frivolité,
C'étoit là tout not' caractère:
Grâce à nos représentans,

J'allons d'venir de braves gens.

J' s'rons libres comme el poisson,
J' nagerons en belle eau claire;
Chacun portera son nom,
Disons mieux, l' nom d' Monsieu son
Plus d' noble, ni d' roturier; [père.
Le dernier s'ra comme le premier.

Plus de craintes, de soucis;
Plus de cachot, plus d' bastille.
Vivent les Francs et Louis!
Ce s'ra l' père avec sa famille.
On n'entendra plus de cris
Que : Vivent les François et Louis!

Plus d' supérieurs que la loi,
Plus d' conquêtes, plus de guerres;
Plus d' seigneurs que not' bon roi,
Sa femme, son fils et ses frères :
Au lieu d' ces sujets rampans,
Il n'aura plus que d' bons enfans.

Louis jura dans nos murs
D'être à jamais not' bon père;
Il le s'ra, j'en sommes sûrs,
Dor'navant d' la bonne manière.
Plus d' courtisans, plus d' flatteurs.
Adieu nos larmes, nos malheurs!

D' respect, d' soumission, d'amour
J'aurons toujours bonne dose,
Et j' s'rons bien r'çus à la cour,
Quand j'irons y demander queut' chose;
Les ministres, leurs laquais
Ne f'ront plus la figue aux François.

Quand Messieux d' Reims paroîtront,
El maître ed cérémonie
Dira : —Ma foi ! qu'ils entront:
J'aimons la bonne compagnie.
Les Rémois sont d' bons humains :
Vivent leux rousselets et leux vins !

Souv'nons-nous qu'en vrais chrétiens,
J'ons prêté l' serment civique
De vivre en bons citoyens,
Et de ne rien faire d'inique,
D'être soumis à la loi,
A la nation, à son bon roi.

Allons, gai, chers compagnons,
Nous v'là tout couverts de gloire.
Buvons, chantons et dansons;
A tous venans crions victoire :
Point d' fédération, ma foi !
Plus franche que cel' du Rémois (1).

(1) Bibliothèque de la ville de Reims.

LA CHANSON DE LA FRATERNITÉ.

(Reims, 23 Juillet 1790.)

O vous, nos amis, nos frères,
Recevez, en ce beau jour,
Tous les hommages sincères
Qu'on vous rend en ce séjour.
Défenseurs de la patrie,
Bons citoyens, bons soldats,
Nous vous offrons, pour la vie,
Nos biens, nos cœurs et nos bras.

Si chez vous l'ennemi même
Venoit faire des dégâts,
Avec une ardeur extrême
Nous volerions aux combats :
L'honneur étant notre guide,
Nous vous assurons qu'alors
Vous n'auriez point d'autre égide,
D'autre rempart que nos corps.

Mais détournons de nos têtes
La foudre des ennemis ;
Que la gaîté, dans nos fêtes,
Bannisse tous les soucis.
Ne craignons plus les alarmes
Et les perfides desseins ;
Les bouteilles sont nos armes,
Et nos verres les tocsins.

Loin de nous les noirs présages !
Nos dignes représentans,
Par des lois justes et sages,
Vont nous rendre tous contens.
Louis se dit notre père,
Notre frère et notre ami :
Doit-on craindre la misère,
Quand un roi nous parle ainsi ?

Pour combler notre espérance,
Les Etats ont arrêté
Qu'à notre habit d'ordonnance
Seroit écrit : Liberté.
Qu'il nous est doux de souscrire
A leurs sublimes décrets !
Par eux nous pourrons nous dire
Heureux, libres et Français.

En partant de cette ville,
Soldats vaillans et courtois,
Chantez d'asyle en asyle
Tout le bonheur des Rémois :
Dites que pour notre maire
Notre amour est éternel,
Et que nous avons pour père
Un brave et bon colonel (1).

(1) Ces couplets furent chantés à Reims, lors de la réception faite, par les gardes nationales, à leurs frères d'armes des Ardennes et de l'Alsace, qui revenaient de la fête de la fédération à Paris (14 Juillet 1790).—Ils sont l'œuvre de Dorigny, ouvrier typographe.

LA CRESPINETTE DE PROVINS.

(2 Novembre 1790.)

Morbleu ! sans saint Crépin,
Mon cousin
(Honni soit qui mal y pense !),
Notre juge de paix,
Seul aux plaids,
Eût tenu la balance,
Mon cousin.
Vive la savaterie !
Mon cousin,
Vive la savaterie !

Mais tout ira très-bien,
Mon cousin.
Si bout d'oreille passe (1),
Zeste, un coup de tranchet
Est tout prêt
Pour y faire main-basse,
Mon cousin. — Vive, etc.

Or, silence, plaideurs,
Chicaneurs !
Vos magistrats en forme,
Et tenant leurs mortiers,
Tire-pieds,
Sont en grand uniforme,
Mon cousin. — Vive, etc.

(1) Le juge-de-paix avait les oreilles très-longues.

Juge et conseillers lais (1)
Vont sans frais
Eclaircir le grimoire,
Et plonger aux baquets (2)
Maints procès
Par interlocutoire,
Mon cousin.—Vive, etc.

Oubliez-vous un point?
Au besoin,
Ils l'ajustent sans peine;
Et le fil du procès,
En arrêt,
Leur fait reprendre alène (3).
Mon cousin.—Vive, etc.

Nos juges désormais,
Au palais,
Vont piquer l'escabelle,
Et pourront, s'il fait froid,
Je le crois,
Battre entre eux la semelle,
Mon cousin.—Vive, etc.

Ils vous auront pour sceau
Un marteau,
Et pour leur chauffe-cire,
Six maîtres chauffe-poix,
A leur choix.
C'est bien le cas de dire,
Mon cousin.—Vive, etc.

(1) *Lais*, laïcs.
(2) Vases d'eau destinés à préparer le cuir.
(3) Haleine.

Tes oracles, Thémis,
Sont soumis
A des formes brillantes.
Chausse (1) des justiciers,
Savetiers,
Sont des armes parlantes,
Mon cousin.—Vive, etc.

Du grand juge Naret
Il fallait
Former la compagnie.
En le faisant exprès,
Non... jamais,
On l'eût si bien choisie,
Mon cousin.—Vive, etc (2).

(1) La *chausse*, insigne des gens de justice.

(2) Provins.—Collections de MM. Bourquelot et P
—Le 2 Novembre 1790, la ville de Provins nomm
son juge-de-paix un procureur, et pour ses six as
MM. Berthelin, Daniau, Moreau, Lambert, Beaujeu
serteur, tous cordonniers.—De là cette chanson.

LE SOUPER MANQUÉ.

(Reims, 1790.)

Tous citoyens bons amis,
D'un cœur véritable,
Je désire voir admis,
Ce soir, à ma table.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

De son roy tout bon Français,
Prenant la défense,
Le vengeant de ces excès
Qui lui font offense. — Va-t-en, etc.

Et ces ministres toujours
Qui brûlent d'envie
De luy conserver leurs jours,
Leurs biens et leur vie. — Va, etc.

Tous courtisans dignement
Qui, sans flatterie,
Luy parleront franchement
Et sans fourberie. — Va, etc.

Tous magnanimes guerriers,
Qui, pour récompense,
Ne veulent que les lauriers
Que l'honneur dispense. — Va, etc.

Tous nobles faisant serment
D'être démocrates,

Détestant sincèrement
Les aristocrates. — Va, etc.

Tous abbés qui volontiers
Font le sacrifice
Des émoluments entiers
De leur bénéfice. — Va, etc.

Tous plébéiens généreux,
D'un gré volontaire,
Aux patriciens malheureux
Qui vendront leur terre. — Va, etc.

Tous procureurs et sergents,
D'honneur vrays modèles,
Tenant la bourse des gens,
Qui seront fidèles. — Va etc.

Mais j'entends l'heure frapper ;
C'est minuit qui sonne !
Eh ! quoy donc, à mon souper
Il ne vient personne !
Soupons donc ensemble, Jean,
Soupons donc ensemble (1).

(1) Boniface, professeur au collége de Reims. — Note de l'auteur : « J'ay fait cecy, lorsque je voiais notre infortuné roy abandonné de presque de tous ses indignes sujets et livrez à la mercy des perfides qui l'environnaient. » — Bibl. de la ville de Reims.

LE VOYAGE DE VARENNES.

POT POURRI.

(Juin 1791.)

Quand Louis désertait la France,
Hélas! il perdait donc l'esprit.
Le mardi, l'on sut son absence,
Et le lendemain, on le prit.

Français, vous fûtes étonnés
De cet excès d'audace :
Bientôt vos regards sont tournés
Pour découvrir sa trace.
Vous vous trompâtes autrefois,
Criant : — Alerte! alerte!
Sachez que la fuite des rois
N'est jamais une perte.

Fuyez, fuyez, lâche famille!
Disait le peuple de Paris.
Mais nous verrons dans cette ville
Les aristocrates occis.
—Comment, occis!
— Sans doute, occis.
— Fuyez, fuyez lâche famille,
Disait le peuple de Paris.

Et cependant de ce peuple en grand nombre
Moitié s'arma, moitié s'en fut aux champs.
Ainsi l'éclipse étend un voile sombre

Qui se dissipe aux rayons ardens.

Que, cette fois,
Le Français montra de courage !
Que, cette fois,
Il sut reconnaître ses droits !
Honneur à son aréopage !
Je ne le vis jamais si sage
Que cette fois.

Le royaliste, au désespoir,
Maudissait Antoinette.
La peur blanchissait le plus noir.
On eût dit la paix faite.
J'aurais voté le grand pardon
La faridondaine,
La faridondon.
Folleville était blanc aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Croyant que tout est en déroute,
Satisfaite de ses exploits,
Toinette voit la banqueroute
Et compte les morts par ses doigts.
Mais en vain un simple cortége
Cache une fuite sacrilége,
En vain le roi s'est avili :
Aisément on connaît l'esclave
Que plus d'une personne grave
Avait déjà mis en oubli.

Le fourrier des logis, sans do
De bien servir fut peu jalou
Quoi ! des gardes du corps en r

Il fallait des gardes-fous.

C'est quand ils furent à Varennes,
Rustique lieu,
Que Toinon, au fort de sa peine,
Adora Dieu.
Les habitants ont tout gâté
Par leur rubrique,
Et le chef de la royauté
N'est plus qu'un roi de pique.

— Répondez sans détour,
Louis, pour quelle affaire
Vous voit-on, en ce jour,
Rôder dans ce séjour ?
..... Amis, la chose est claire,
Il voulait, à son tour,
Faire en terre étrangère
Sa cour.

Varennes détalle,
Et son bataillon
Vers la capitale
Ramène Bourbon.
Quel roi ! c'est un atome
Quant à nos travaux,
Mais un vain fantôme
Fait peur aux moineaux.

Trois courriers en chamois fin
Etaient sur le siége.
Paris fut jusqu'à Pantin
Pour les prendre au piége.
On quittait de bons pâtés
Pour voir les deux majestés,

Cha, cha, cha, cha, cha,
Cu, cu, cu, cu, cu,
Cha, cha, cha,
Cu, cu, cu,
Chacune à sa place
Faisant la grimace.

En passant près des barrières,
On demandait à Toinon :
— Vous qui venez des frontières,
Qu'en rapportez-vous de bon ?
Mon beau mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
Mon beau mirliton,
Ton, ton.

Ah ! Français, si vous eussiez vu
Quel ton avait cette infidèle :
Son cœur à peine était ému,
Tant elle vous hait, la cruelle !
Mais entre nous soyons d'accord :
C'est trop peu d'un *Confiteor*.

Comme du bon vin en tonneau,
Louis est soigné de nouveau.
Mais, s'il faut qu'il s'en aille,
Eh bien !
Démontons la fataille :
Vous m'entendez bien.

Je veux avoir, amis, dans un temps favorable,
Un âne propre aux charrois,
Pour porter reines et rois
Au diable, au diable, au diable (1).

(1) Bibl. Nationale. — Sans lieu ni date. — L'auteur ne s'est pas nommé : c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

LES ROYALISTES A VARENNES.

(Juin 1791.)

A moi, François! c'étoit le cri
Du loyal, du brave Henri,
Lorsque sa personne sacrée
Se trouvoit un peu trop serrée
Par un peloton ennemi.
A ce cri, toute sa noblesse,
Qui sur sa trace étoit sans cesse,
Volant près de lui, l'entouroit
Et du mauvais pas le tiroit.
Du grand Henri tige adorée,
Ose dire un mot, un seul mot,
Ose, et ta Majesté bientôt
Sera des François entourée.
A l'aspect de tant de malheurs,
Notre sang bouillonne en nos veines;
Il brûle de rompre des chaînes
Dont le poids pèse sur nos cœurs.
De notre intrépide courage,
Qui ne se démentit jamais,
Nous te renouvelons l'hommage :
Tu peux crier : —A moi, François (1)!

(1) *Almanach des émigrants*.—Coblentz, 1792, p. 45.—Le roi refusa de passer en sacrifiant son escorte.—On sait la mort du marquis de Dampierre, près de Sainte-Menehould.

LOUIS XVI A LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE.

(24 Juin 1791.)

AU ROI.

Bannis de ta mémoire
Cet instant douloureux,
Si funeste à la gloire
D'un peuple généreux.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour (1)!

(1) *Almanach des émigrants*, 1792, p. 20.—On prête ce couplet à M. Regnard de l'Ile, député à l'assemblée législative, maire de La Ferté-sous-Jouarre. Il reçut, le 24 Juin 1791, dans son château de l'Ile, situé près de cette ville, le roi et la reine qu'on ramenait de Varennes. Il leur fit l'accueil le plus respectueux. — Naturellement, il fut arrêté pendant la Terreur et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Sa femme, de désespoir, se précipita dans la Marne, où elle trouva la mort.—Nous devons ces derniers détails à l'obligeance de M. E. Grésy.

DROUET, MAITRE DE POSTE
A SAINTE-MENEHOULD.
(22 Juin 1791.)

Judas livra son maître, autant en fit Drouet.
Différent fut le prix, mais le crime est le même.
Or, si l'ancien Judas s'est pendu de regret,
Le destin du nouveau ne peut être un pro-
[blème (1).

(1) *Almanach des émigrants*. Coblentz, 1792, p. 103. — On sait que Drouet avait reçu 30,000 livres comme récompense de son arrestation. Il ne se pendit pas, point on ne le pendit. Il fut élu membre de la Convention, vota la mort de Louis XVI, fut sous-préfet de Sainte-Menehould sous l'empire, parvint à éviter la réaction de 1815, et mourut à Lyon, où il vivait sous un nom supposé.

LA COMPLAINTE DE LA TERREUR A REIMS.

(Septembre 1792.)

En quittant mon hameau, qui se nomme
[Singly (1),
Je vins habiter Reims, chez Monsieur de Singly.
C'est en quatre-vingt-douze, et de grande mé-
[moire,
Les Prussiens s'avançaient sur notre territoire,
L'orage grondait fort et menaçait Paris,
Où déjà se croyaient tous ces fiers ennemis ;
En extrêmes dangers on cria la patrie,
Quand se montrait ainsi cette horde ennemie.
Volontaires picards étaient en garnison
Dans la ville de Reims, un très-gros bataillon,
Et du district de Reims, de fortes compagnies ;
La ville se trouvait en proie aux fantaisies
De ces nouveaux soldats, comme de ces fileurs,
Qui faisaient un grand bruit, inspirant des
[terreurs.

Une femme du peuple avait dans les armées
Un soldat volontaire occupant ses pensées ;

(1) L. Liégeois-d'Hauteville.—Aux noms des victimes de cette sanglante journée il faut joindre ceux des abbés Levacher, chanoine, et Suny, curé de Rilly.

Mettant dans une lettre un certain assignat
Pour lui faire tenir ; mais le jeune soldat,
Ne le recevant pas, l'écrivit à sa mère,
Qui va trouver Guérin, étant tout en colère.
Le maître de la poste, au lieu de l'adoucir,
La fit mettre à la porte et ne fit que l'aigrir ;
Et c'était justement sur la place de Ville
Que demeurait Guérin, dans ce cas inhabile ;
L'effervescence accrut par un tel incident,
Quand de sa cheminée un papier tout brûlant,
Qu'on crut un assignat, tombant sur cette place,
La fureur s'empara de telle populace :
On enfonça sa porte et son appartement,
Et par une croisée il fit le saut tremblant,
Le sabre le hacha, fut première victime :
C'est ainsi que se fit ce jour le premier crime.

Vint ensuite un facteur qui se nommait Carton ;
Je l'ai vu massacrer de terrible façon.
Je vis l'abbé Romain, puis l'abbé de l'Escure,
Qui demeuraient à Gueux, venus par aventure
Dans la ville de Reims, étant très-ignorants
De ce qui se passait par des faits si sanglants ;
Arrivés à la porte, un officier de garde
Leur conseilla de faire un chemin rétrograde.
Ils ne voulurent pas, disant ne craignant rien.
Alors cet officier, croyant faire le bien,
Leur donnant une escorte ; ainsi la populace,
En les voyant marcher, cria de vive audace :
—A la ville ! à la ville ! Alors l'abbé Romain,
Et l'abbé de l'Escure, ont dit : —Prenons chemin
De cet hôtel-de-ville. Arrivés sur la place,
Dont les pavés sanglants marquaient encor la [trace
De Guérin, de Carton ; le sabre encor rougi,

Et ceux qui le tenaient, par un instinct maudit,
Criaient : — La tête en bas ! Sans aucune clé-
[mence,
Ces monstres firent donc éclater leur puissance,
En mettant en morceaux les deux nouveaux venus,
Malgré tous leurs efforts et leurs soins superflus !
Trois fois l'abbé l'Escure avança sur les marches
Pour monter à la ville, et ces torrents de lâches
A coups de baïonnette empêchaient de monter
Cet homme courageux, qui voulait s'expliquer
Près des autorités. Le gouverneur de Lille,
Monsieur de Montrosier, qui se trouvait en ville,
Eprouva même sort; on alla le chercher
Dans sa propre maison pour le décapiter.

Vint le tour d'un chanoine ayant nom
[Alexandre (1);
Après l'avoir tué, le réduisirent en cendre.
Rhémaque, scélérat, et le plus important,
Conduisit les soldats au curé de Saint-Jean,
Vénérable vieillard à quatre-vingts années,
Fut conduit à la ville, et par ces forcenés;
Ils lui permirent donc, le laissèrent monter,
Et les autorités voulurent le sauver;
Mais il leur répondit : —Oui, je vous remercie;
Non, je ne ferai rien qui pût souiller ma vie;
Car j'ai quatre-vingts ans; il faut mourir un
[jour,
Oh! laissez donc ma mort arriver à son tour.
Descendit de la ville, et puis l'extravagance
Sut assouvir sa rage en frappant l'innocence.
Ce prêtre à caractère, il se nommait Pâquot.

(1) L'abbé Alexandre fut précipité dans un tas de fagots embrasés et brûlé vif.

Bientôt son noble sang sut couler à grand flot !

Des troupes de Paris vinrent rétablir l'ordre.
Aussitôt donc finit cet infâme désordre.
Sachant que ce curé nourrissait les enfants
Du monstre qui faisait causer pareils tourments,
Il fut pris à son tour et jeté dans la flamme,
Et, par humanité, l'on fit grâce à sa femme.
Après cette action, ces gentils Parisiens
Allèrent se montrer à ces soldats prussiens,
Les firent reculer, toujours battre en retraite ;
De notre territoire ils quittèrent l'assiette,
Au grand contentement des citoyens rémois,
Comme de la campagne et des bons Cham-
[penois !

MANIFESTE DES ÉMIGRÉS

AU MOMENT D'ENTRER EN CHAMPAGNE.

(Septembre 1792.)

Tout bon Français aux champs de la vic-
[toire
Sera bientôt guidé par des Bourbons ;
Pour aplanir le chemin de la gloire,
Ils donneront exemples et leçons.
Et les vilains qui gouvernent la France,
Verront enfin les chevaliers français,
Se rappelant leur antique vaillance,
De leurs ayeux rajeunir les hauts faits.

Braves Français, sur les bords de la Seine
Languit, captif, votre roi malheureux :
Pour son bonheur, pour votre auguste reine,
Vous ne formiez que d'inutiles vœux.
Voici l'instant ; le jour de la vengeance
Vient luire enfin à mon œil enchanté.
Nous offrirons, en délivrant la France,
Un grand exemple à la postérité.

Des scélérats ont dans notre patrie
Porté le feu, le fer et le poison,
Autorisé le meurtre et l'incendie,
Légitimé le vol, la trahison.
Marchons, amis ! il faut punir les crimes;
On a compté sur un plus long sommeil ;
Et, puisqu'il faut immoler des victimes,

Frappons : la mort doit suivre un tel réveil.

Peuple français, la trompette guerrière
Ne vous doit pas inspirer de terreur,
Car, cette fois, le signal de la guerre
Sera pour vous le signal du bonheur.
Nous vous rendrons pour monarque un bon [père,
Vos magistrats, vos prêtres et vos lois,
Votre gaîté, votre ancien caractère
Et votre amour, si vanté, pour vos rois.

Aux temps heureux de la chevalerie,
Nos anciens preux servaient avec ardeur
Leur Dieu, leur roi, leur dame, leur patrie :
Mêmes motifs pressent notre valeur.
Sexe charmant, secondez la vaillance :
Nous vous devrons l'aurore d'un beau jour,
Et, si de vous on requiert espérance,
Promettez tout; ne tenez qu'au retour (1).

(1) *Petit Recueil de chansons aristocrates, par le plus aristocrate de tous les chevaliers français.* — Bibl. Nationale. — Le texte est accompagné de notes énergiques et de violentes personnalités. Les gens désignés par le premier couplet sous le nom de *vilains* sont les gentilshommes qui ont suivi la bannière de la Révolution.

CHANSON DES ÉMIGRÉS
DE L'ARMÉE DES ARDENNES.
(Septembre 1792.)

Quand les émigrés reviendront
Dans leur malheureuse patrie,
Nos tyrans alors recevront
Le prix de leur friponnerie.
Bon ! bon ! j'espère et vite et tôt;
Tout s'arrangera comme il faut.

Marauds, qui méritez cent fois
Le carcan, la marque et la corde,
Vous voilà réduits aux abois :
Pour vous plus de miséricorde.—Bon, etc.

Bon roi, tu dormiras bien mieux,
Quand des émigrés le courage
Chassera de devant tes yeux
De ton geôlier le plat visage.—Bon ! etc. (1).

(1) Les émigrés ne prirent pas part à la bataille de Valmy : ils étaient restés à Suippe, et se retirèrent quand la défaite du roi de Prusse eut trompé leurs espérances.

LA CHANSON DES ÉMIGRÉS BOURGEOIS.

Qu'il est cruel d'adorer un bon maître
Et de n'oser pour lui se déclarer !
Mais, quelque jour, j'ai lieu de l'espérer,
A ma valeur il saura me connaître.

Je suis Français, ma naissance est commune,
Mais mon cœur est plus noble que mon sang :
Pour le verser, je cours prendre mon rang...
Ah ! puisse-t-il finir son infortune !

Pour l'arracher de sa prison infâme,
Sur notre amour nous fondons notre espoir.
Pour notre chef, si l'on ne peut le voir,
Sa présence est dans le fond de notre âme.

LA RONDE DU CAMP DE GRANDPRÉ.

(Septembre 1792.)

Vous, aimables fillettes,
Et vous, jeunes garçons,
Aux sons de nos musettes
Unissez vos chansons.
Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous
Boire du vin de France
Et danser avec nous.

Ces nobles et ces princes,
Contre nous conjurés,
En quittant leurs provinces,
Disaient aux émigrés : — Si vous, etc.

Quelques enfants timides,
A leur premier essor,
Quelques guerriers perfides
Leur ont chanté d'abord :—Si vous, etc.

Ces bandes aguerries
S'avançaient à grands pas ;
Du fond des Tuileries,
On leur criait... tout bas :—Si vous, etc.

Ici, d'un ton plus leste
On les a fait danser :
Notre jeunesse est preste
Et peut recommencer. — Si vous, etc.

Nous avons l'humeur fière
Envers leurs potentats ;
Mais, de notre rivière,
Nous crions aux soldats :— Si vous, etc.

Une loi bienfaisante
Et qu'on vous montrera
Donne cent francs de rente
A qui désertera. — Si vous, etc.

Ces fils de la Victoire,
Vaincus par les Français,
Passent les jours sans boire
Et ne dansent jamais. — Si vous, etc.

Déjà leur grand courage
Commence à se lasser :
Ils viennent à la nage,
Pour boire et pour danser.—Si vous, etc.

En ces lieux, par douzaine,
Il en vient chaque jour ;
Puis, sur les bords de l'Aisne,
Ils chantent à leur tour :—Si vous, etc.

Bientôt l'armée entière,
Hormis les officiers,
Va, sous notre bannière,
Chanter dans nos foyers :
Nous aimons tous la danse
Et nous accourons tous
Boire du vin de France
Et danser avec vous (1).

(1) *Le Camp de Grandpré ou le Triomphe de la République.* — Ce divertissement lyrique, joué pour la première fois dix jours après le martyre de Louis XVI (27 Janvier 1793), est l'œuvre de M. J. Chenier. Gossec en fit la musique. La scène se passe à Grandpré. Au moment où la toile se lève, il y a trève entre les Français et les Prussiens. On chante les couplets ci-dessus, en dansant autour d'un arbre de la liberté. — La trève est rompue. Les gardes nationales des Ardennes et la troupe de ligne battent les ennemis, et l'on revient sur la scène chanter et danser, attendu que la patrie est contente ; et comme, pour le moment, elle vient de

UNE ROMANCE DU CAMP DE LA LUNE.

(Septembre 1792.)

Seigneurs aristocrates,
Où donc est le cercueil
Qu'aux bourgeois démocrates
Préparait votre orgueil?
Nous devions expirer, à vous entendre dire :
Peut-être, nous vous en croyons;
Peut-être, en effet, nous mourrons,
Mais ce sera de rire.

Gonflés d'importance,
Comme sont tous les sots,
Vous disiez que la France
Etait sans généraux.
Eh bien! qu'en pensez-vous? Kellermann et [Custine,
De leurs sabres républicains,

décapiter son roi, et qu'elle n'a plus rien à désirer, la pièce se termine par ce chœur :

Chantons, dansons ! la patrie est contente.
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante :
La république est triomphante !
Chantons, dansons ! nos frères sont vainqueurs.

En fait, au mois d'Août 1792, Dumouriez fut envoyé pour arrêter la marche du roi de Prusse. Il plaça son camp à Grandpré, entre l'Aisne et l'Acre. Son artillerie était à Senuc, à cinq lieues de Sainte-Menehould. Dillon commandait aux Islettes, et Kellermann à Châlons-sur-Marne. — Le général prussien Clairfayt forca le passage de la Croix-aux-Bois, et Dumouriez fut forcé d'évacuer le camp de Grandpré. Il se retira sur Autry, et de là sur Sainte-Menehould. — Les Prussiens entrèrent à Grandpré le 16 Septembre, passèrent la Tourbe, et, le 19, arrivèrent près de Valmy. Chacun connaît l'issue de la bataille. Cette victoire inspira la ronde qui précède.

Quand ils font la chasse aux faquins,
N'ont pas mauvaise mine.

Dédaignez-vous encore
Le brave Dumouriez?
Vous avez fait éclore
Sur son front des lauriers.
Nous avons un Ajax, nous avons un Ulysse,
Qui prend des villes par raison,
Tout en rimant une chanson,
Sans rêver à la Suisse.

Brunswick et sa cohorte
Au très-vaillant Condé
Devait prêter main-forte,
Mais il s'est évadé.
Voyez donc quel malheur en tout vous accom-
Nous vendrons vos châteaux jolis. [pagne:
Vous irez bâtir, mes amis,
Des châteaux en Espagne.

Vos pièces de campagne
Devaient brûler Paris :
Pour le coup, la montagne
Enfante une souris.
Il ne vous reste plus, pauvres soutiens du trône,
Que des yeux pour pleurer en vain,
Un sac, et tout juste une main
Pour demander l'aumône (1).

(1) Gourlet.—Les vœux de l'auteur ont été pleinement accomplis. V. *Hist. de la révolution*, M. Louis Blanc, dernier volume.

LA DÉCONVENUE

DE L'ARMÉE PRUSSIENNE EN CHAMPAGNE.

Gaîté patriotique.

(Septembre 1792.)

Savez-vous la belle histoire
De ces fameux Prussiens ?
Ils marchaient à la victoire
Avec les Autrichiens;
Mais, hélas ! au lieu de gloire,
Ils ont cueilli des raisins.

Le raisin donne la foire,
Quand on le mange sans pain.
Pas plus de pain que de gloire,
C'est le sort du Prussien :
Au lieu de chanter victoire,
Il s'en va criant la faim.

Le grand Frédéric s'échappe,
Prenant le plus court chemin ;
Mais Dumouriez le rattrape
Et lui chante le refrain :
— N'allez plus mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

— N'ayez peur qu'on my rattrape,
Dit le héros prussien.
Je saurai, si j'en réchappe,

Dire au brave Autrichien :
— Va tout seul mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin (1).

(1) Le typhus régnait dans le camp de Dumouriez, à Grandpré. Quand les Prussiens y entrèrent, ils furent victimes de la contagion : les raisins dont ils dépouillèrent nos vignes, mirent le comble au mal, et le jour de la bataille de Valmy, plus de la moitié de l'armée prussienne était dans l'impossibilité de combattre.

LES CAPUCINADES

DU ROI DE PRUSSE ET DE BRUNSWICK.

(Septembre 1792.)

Le fameux roi Frédéric,
Surnommé Guillaume,
Monté sur son grand Brunswick,
Quitte son royaume;
En France accourant tous deux,
Qu'y firent nos furieux?
Des ca, ca, ca, ca,
Des pu, pu, pu, pu,
Des capu, des capu,
Des capucinades,
Et des plus maussades.

Pour faire enfin remonter
Capet sur sa bête,
Ils se laissent emporter,
Rien ne les arrête.
Chez nous les voilà tous deux :
Qu'y font-ils, les furieux?
Des ca, ca, ca, ca, etc.

Si bien que nos grands champions,
Fort petits Achilles,
Par d'infâmes trahisons
Surprennent nos villes.
Les y voilà tous les deux :
Qu'y font-ils, les furieux?
Des ca, ca, ca, ca, etc.

Mais, chassés presque soudain
De l'heureuse terre
Où l'esprit républicain
Chaque jour prospère,
Fuyant par monts et par vaux,
Partout ils font, les marmots,
Des ca, ca, ca, ca, etc.

Apprenez, Messieurs les rois,
Que vos entreprises,
Pour le soutien de vos droits,
Sont franches sottises :
On se rit de vos projets,
Car vous ne ferez jamais
Que ca, ca, ca, ca, etc. (1).

(1) Allusion aux suites qu'entraîne après lui l'abus des raisins de Champagne, surtout quand ils ne sont pas mûrs.

DU DANGER DE MANGER DES RAISINS DE CHAMPAGNE.

(Septembre 1792.)

Que le grand roi des Hulans,
Sur la foi des émigrans,
Ait cru prendre pour ses peines
La France en quatre semaines,
Sans obstacle en son chemin,
C'est bien, fort bien :
Cela ne nous blesse en rien.
Que gagne-t-il, au lieu de gloire ?
Rien que la foire !

Que le capitaine Brunswick,
L'illuminé Frédéric,
Avec leurs troupes expertes,
Forcent les portes ouvertes
Pour sortir le lendemain,
C'est bien, fort bien :
Cela ne nous blesse en rien.
Ils s'en furent, dira l'histoire,
Avec la foire (1).

(1) Bibl. Nationale.

LA COALITION DES ROIS.

POT POURRI.

(1792.)

LE ROI DE PRUSSE.

Si vous me connaissez bien,
Frères, ne redoutez rien :
Ma profonde politique
Dans la nuit surtout s'applique
A calculer les hasards.
Je pars;
Vous verrez mes étendards.
Partout le bien m'accompagne,
Comme en Champagne.

LE DUC DE BRUNSWICK.

Avec Guillaume de Berlin
J'ai fait une campagne,
Tout exprès pour goûter le vin
Des coteaux de Champagne.
A peine eut-il bu six flacons,
La faridondaine,
Qu'un bruit de canons
Nous força de gagner pays,
Tous deux gris,
A la façon de Barbari,
Mes amis (1).

(1) *Chansonnier de la République*, an III, p 79.

DUMOURIEZ A SAINTE-MENEHOULD.

(Septembre 1792.)

Cadet Rousselle est un guerrier
A la façon de Dumouriez,
Et quand il marche à la victoire,
Il tourne le dos à la gloire.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant (1).

(1) Dumouriez, en quittant Grandpré, placa son camp près de Sainte-Menehould. Il assista simplement à la bataille de Valmy. Sans doute, il aurait pu, en y prenant part, rendre la victoire complète en anéantissant l'armée prussienne. Il fit rentrer ses troupes dans son camp, quand il vit l'issue de la journée. Cette conduite parut suspecte : de là ce couplet.

A LA FRONTIÈRE DES ARDENNES,

APRÈS VALMY.

(1793.)

Près de Givet en faction,
Servant la nation,
J'aperçois de loin
Un mauvais citoyen :
— Si tu veux passer,
Montre tes papiers.
Et je lui demande si ça ira.
Il me répond : — Ça n'ira pas,

— Puisque tu es-t-un émigrant,
Battons-nous jusqu'au dernier sang.
Je lui tire au corps ;
Je le blesse à mort.
Je lui dis : — L'émigrant,
Es-tu donc content ?
Et je lui demande si ça ira.
Et pour lui je dis : — Oui, ça ira (1).

(1) Collection du dr A. Lemoine.

CHANSONS PATRIOTIQUES

Imprimées par arrêté de la Société populaire de la commune de Reims, et distribuées par elle aux braves sans-culottes et aux aimables citoyennes qui fréquentent ses séances.

Voici le jour où la nature
Reprend ses droits sur l'univers ;
Depuis trop longtemps l'imposture
Tient la vérité dans les fers.
O toi, suprême Intelligence,
Chasse la nuit, détruis l'erreur,
Et, pour mettre un terme au malheur,
Eclaire aujourd'hui l'ignorance.
Amis, unissons-nous ; entrelaçons nos bras ;
Marchons à la victoire, et bravons le trépas !

O vous qui trompiez nos ancêtres
Pour les enchaîner sous vos lois,
Cruels tyrans, ou rois ou prêtres,
Fuyez, l'homme a repris ses droits.
Nos pères, nés dans l'esclavage,
Comptés comme de vils troupeaux,
Vous nourrissaient de leurs travaux,
Ou servaient votre aveugle rage. — Amis, etc.

Que la vertu, que l'innocence
Fassent aujourd'hui la grandeur ;
Que le repos, que l'abondance
Payent les soins du laboureur.

Il est temps de venger la terre ;
Brisons le sceptre et l'encensoir :
C'est en détruisant leur pouvoir,
Que nous enchaînerons la guerre.—Amis, etc.

Frappez, tyrans, lancez la foudre,
Nous méprisons votre courroux ;
Réduisez nos foyers en poudre
Plutôt que de régner sur nous.
Bientôt, au sein des noirs abîmes
Où vous précipitez vos pas,
Vous verrez vos propres soldats
Nous venger et punir vos crimes. — Amis, etc.

Toi qu'appelaient en vain nos pères,
Arme nos bras, ô Liberté !
Jurons, par le sang de nos frères,
De mourir pour l'égalité.
Si parmi nous quelque parjure
Osait profaner cet autel,
Puisse à l'instant le feu du ciel
Par sa mort venger la nature !—Amis, etc. (1).

(1) Collection de M. Brissart.

LES LITANIES DES SAINTS.

CANTIQUE SPIRITUEL.

Frères, amis, chantons l'histoire
Des plus grands saints du paradis;
Sur eux nous avons la victoire,
A la raison ils sont soumis.
Disons aux Martyrs, aux Archanges,
Aux Confesseurs, aux Chérubins,
Aux Pontifes, aux Séraphins,
Aux Vierges qu'adorent les Anges :
— Vos cris sont superflus,
Vous serez tous fondus;
Grands saints, dans nos creusets
Tombez par nos décrets.

Toi qui des plus galants mystères
Fus l'interprète et le courrier,
Tu n'iras plus aux jeunes mères
Porter le céleste olivier.
Beau Gabriel, sans tes oracles,
Naîtront nos petits citoyens,
Et les talents de nos voisins
Ne passeront plus pour miracles.—Vos cris, etc.

O Raphaël, ô fiers Archanges,
Troupe des ardents Chérubins,
Séraphins brûlants, petits Anges,
Venez terminer vos destins.
Trônes de la Cour olympique,

Chœurs, Vertus, sacrés bataillons,
Puissances, Dominations,
Tombez devant la République.— Vos cris, etc.

Ezéchiel, homme sauvage,
Des Prophètes le plus glouton;
Pauvre Jonas qui fis voyage
Dans le ventre d'un grand poisson;
Dur et larmoyant Jérémie,
Daniel des lions bien-aimé,
En cabriolet enflammé
Vous viendrez tous avec Elie. — Vos cris, etc.

Paul qui fis cuire une vipère,
Pierre qui fis chanter un coq,
De notre civique colère
Vous ne soutiendrez pas le choc.
Jacques, Simon, compatriotes,
Au lieu de pêcher des brochets,
Croyez-moi, quittez vos filets;
Marchez avec les Sans-Culottes. — Vos cris, etc.

Venez, Marc, Luc, Matthias, Thadée,
Et toi, gros maltôtier Matthieu,
Barnabé, Thomas, Zébédée,
Jean, l'enfant gâté du bon Dieu;
André, Barthélemy, Philippe,
Vous descendrez en escadron,
Avec Antoine et son cochon,
Chacun en fumant votre pipe. — Vos cris, etc.

O Jean-Baptiste qui, sans tête,
Bois, mange, dors en paradis,
Amène, pour orner la fête,
Le guillotiné saint Denis.
Joseph, qui fut toujours sans bornes

Chéri de tous nos bons époux,
Fera descendre parmi nous
Hubert, son cerf et ses deux cornes.—Vos cris.

Saints animaux, amis fidèles
Des fous du vieux calendrier,
Baudets, Chevaux, Chiens, Hirondelles,
Vous viendrez tous jusqu'au dernier.
Nous devons chanter votre gloire,
Corbeaux, Canards, pieux Dindons,
Quand parmi les saints nous voyons
Que vous figurez dans l'histoire.—Vos cris, etc.

François, patron de la sandale,
Prends Magdeleine par le bras :
Ne redoute pas le scandale,
Tous les préjugés sont à bas.
Que l'Egyptienne Marie,
Pauvre Julien, dans ton bateau,
Te fasse voir, en passant l'eau,
De l'amour la sainte folie. — Vos cris, etc.

En vain feriez-vous résistance,
Grand saint Martin, brave soldat ;
Vous voyez en notre puissance
Christophe le Gargantua.
Nous n'écoutons point vos prières,
Saintes Nonnes du Paraclet,
Miraculeux saint Guignolet,
Saint Lié qu'on adore à Mézières.—Vos cris, etc.

Cécile, qui sais la musique ;
Barbe, patronne des canons ;
Georges, qui chassez la colique ;
Nicolas, donneur de bonbons ;
Haute et puissante Cunégonde ;

Malgré tous les nobles quartiers,
Crépin, fêté des savetiers,
Veut qu'un même creuset vous fonde. — Vos cris.

Vous qu'abhorre la France entière,
Charles, Louis, lâches tyrans,
Pour vous sonne l'heure dernière :
Quittez vos autels chancelants.
Clothilde, Cloud, vieux solitaire,
Restes impurs du sang des rois,
Courbez la tête sous nos lois :
Vous n'êtes plus rien sur la terre. — Vos cris, etc.

Saints opulents, belles Madones,
Devant qui tremblent les Romains;
Vos châsses, vos riches couronnes
Tomberont bientôt dans nos mains.
Saints de Sicile et de Galice,
Déjà je vous vois devant nous
Vous prosterner à deux genoux
Avec l'Irlandais saint Patrice. — Vos cris, etc.

Janvier, patron de la Calabre,
Ton sang se glace pour jamais;
Le sale et fainéant saint Labre
Avec toi va dans nos creusets.
L'ardente Thérèse se pâme
Au milieu de tous ces grands saints;
Claire, si chère aux capucins,
Dans leurs bras va rendre son âme. — Vos cris.

Dorothée, Agathe, Apolline,
Donnez le bec à ces barbons;
Marguerite, Agnès, Antonine,
Abordez les saints capuchons.
Agnès, quel sort l'on te prépare,

Toi qui, contre un jeune éventé,
Jadis de la virginité
Conservas le trésor si rare !— Vos cris, etc.

Dominique, monstre exécrable,
Inventeur de l'auto-da-fé ;
Bernard, charlatan méprisable,
Votre despotisme est passé.
Benoît, Bruno, charmants apôtres,
Maur, Norbert, redoublez le pas ;
Le grand jésuite Loyola
S'avance derrière vous autres. — Vos cris, etc

(1) Collect. de M. Brissart. — Ces couplets sont l'œuvre de Diagoras Wassant, maire et jacobin de Sedan. — Son règne finit avec celui de M. de Robespierre.

HYMNE PATRIOTIQUE

Pour les jeunes républicains qui viennent réciter les Droits de l'homme *à l'école de la Raison.*

(1793.)

Jadis nous étions des enfants;
Mais, au temps où nous sommes,
Les plus petits deviennent grands,
Les enfants sont des hommes.
La raison a tout abattu,
Préjugés, esclavage :
C'est maintenant à la vertu
D'affermir son ouvrage.

Que nos droits chéris sont puissants
Sur un âge encor tendre !
Dans ces organes innocents
Qu'on aime à les entendre !
Leur Mentor de mille témoins
Obtient le doux suffrage;
Il se croit payé de ses soins
En voyant son ouvrage.

Ces Droits pour eux sont pleins d'appas ;
Jaloux de les apprendre,
Ces jeunes élèves n'ont pas
De peine à les comprendre.
Pour maîtresse ils ont la Raison
Simple dans son langage,

Et quand on goûte une leçon,
On a cœur à l'ouvrage.

Liberté, tes accents vainqueurs,
Gravés dans leur mémoire,
Font éclore en ces jeunes cœurs
Le désir de la gloire.
Ils brûlent de nous imiter,
De montrer leur courage;
Les Droits qu'ils viennent réciter
Donnent cœur à l'ouvrage.

Poursuivez donc, jeunes Français,
Ce doux apprentissage.
Brillez par de nouveaux succès;
C'est un jeu pour votre âge.
On va bientôt vous couronner
Dans cet Aréopage.
Ce prix flatteur doit vous donner
Plus de cœur à l'ouvrage.

Un jour, libres et triomphants,
Coulant des jours prospères,
Vous jouirez, heureux enfants,
Du travail de vos pères.
Mais, pour vous s'ils versent leur sang
Dans ces moments d'orage,
Pour eux vos cœurs reconnaissants
Béniront leur ouvrage.

Et vous, parents, en ce beau jour
Pour vous rempli de charmes,
Ivres d'allégresse et d'amour,
Vous répandez des larmes.
On aime dans un rejeton
A trouver son image;

Aujourd'hui, vous avez raison
D'admirer votre ouvrage.

Cultivez bien ces tendres fleurs,
L'espoir de la patrie.
Elles charment par leurs couleurs
Cette mère chérie.
Quand viendra la saison des fruits,
Vous aurez l'avantage
D'offrir à ses yeux attendris
Et l'auteur et l'ouvrage.

Un jardinier aime à planter
Quand la terre est féconde :
Pourriez-vous donc vous arrêter,
Lorsque tout vous seconde ?
Vous reposer en beau chemin,
Ce serait grand dommage :
On doit, en bon républicain,
Avoir cœur à l'ouvrage (1).

(1) *Journal des Jacobins de Reims*, n° du 24 Ventôse an II. Collection de M. Brissart.

LE RÉGIMENT DES ARDENNAISES.

(1793.)

Allons, vite, ma chère amie,
Il nous faut partir bien vite
Pour soutenir notre patrie.
Mon amant est bien ravi.
Il faut deux cent mille filles :
On fera choix des plus gentilles.
On veut de bonnes patriotes ;
On ne veut pas de ces bigotes,
Car, si elles entendaient le canon,
Elles courraient vite au sermon.

On a choisi pour gros-major,
Entre toutes ces jeunes filles,
La tendre, la belle Eléonore :
Elle est douce et gentille ;
Mais, pour notre capitaine,
Nous prendrons la belle Hélène.
Courons vite, ma chère amie,
Nous mettre dans la compagnie.

Nous aurons des mousquetons,
Des gibernes, aussi des sabres,
Beaucoup de munitions
Pour tuer les aristocrates
Et aussi tous les émigrés
Qui de la France se sont sauvés.
Ils seront guillotinés.

Nous aurons pour clarinettes
Babet, Suzette et Jeannette;
Madelon jouera du basson;
Catherinette jouera de la trompette;
Thérèse battra la grosse caisse.
Notre musique sera complète;
Nous marcherons à grands pas
En chantant : —Ça ira, ça ira!

A revoir, papa, maman!
Voilà le tambour qui m'appelle :
Puisque je suis sergent,
Il faut que je fasse l'appel.
—Ecris-nous, ma chère enfant ;
Envoie-nous de tes nouvelles.
Ton papa est réjoui
Que tu défends la patrie.

Marie, ton sac est rempli :
Vole bien vite à la victoire!
J'y ai mis tous tes étuis,
Tes chemises et tes mouchoirs.
Tiens, voilà un bon jambon,
Pour quand tu feras halte en route;
Tu boiras dans ton flacon,
Et tu crieras : —Vive la nation!

Nous n'avons pas d'engagement,
Nous sommes toutes braves et volontaires;
Nous quittons tous nos amants
Jusqu'à la fin de la guerre;
Et puis nous nous marierons,
Après avoir fait des conquêtes,
Avec de bons garçons,
Des citoyens de la nation (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozot

LES MUSCADINS A REIMS.

Germinal an II (printemps de 1793).

A vous, Messieurs les muscadins,
Chevaliers d'importance,
Petits bourgeois, petits faquins,
Tous pleins de suffisance;
Venez entendre ma chanson,
La faridondaine,
La faridondon;
Vous en serez tous réjouis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami !

Que j'aime à vous voir voltiger
Autour des sans-culottes,
Et d'un sourire protéger
Ces braves patriotes !
Certes, vous prenez le bon ton,
La faridondaine,
La faridondon,
D'en être protégés aussi, — Biribi, etc.

N'êtes-vous pas bien fatigués
Des travaux de la guerre ?
Mignons soldats, héros musqués,
Troupe vive et légère,
Courage ! les lauriers naîtront,
La faridondaine,

La faridondon,
Et vous en serez tous fleuris,—Biribi, etc.

Lorsque nos valeureux soldats
Viendront, couverts de gloire,
Nous raconter de leurs combats
L'intéressante histoire,
Par contraste, nous leur ferons,
La faridondaine,
La faridondon,
De vos exploits le beau récit,—Biribi, etc.

Quand l'arbre de la liberté,
Nous offrant un ombrage,
Appellera notre gaîté
Sous un riant feuillage,
A la danse, des rigaudons,
La faridondaine,
La faridondon,
Vous nous disputerez le prix,—Biribi, etc.

Muscadins, si cette chanson
Vous paraît sans génie,
C'est que je n'ai pas d'Apollon
La sublime énergie.
Un sans-culotte à l'Hélicon,
La faridondaine,
La faridondon,
N'est pas comme vous accueilli,—Biribi (1).

(1) *Remensiana*, Louis Paris, p. 115.— Le nom de *Muscadin* fut inventé par le conventionnel Chabot, dont la tenue ne révélait rien moins que l'usage du musc. Les sans-culottes le donnaient à leurs adversaires. A Reims, les jeunes gens du parti royaliste, énergiquement résolus à faire une protestation sérieuse contre la Révolution, donnèrent un bal où l'on n'était reçu qu'en cadenettes et en culotte complète.

COUPLETS

Pour l'inauguration de la pyramide élevée à Reims, sur la place Nationale, le 10 Août, l'an deuxième de la république française, une et indivisible.

(10 Août 1793.)

(Les trois premiers couplets sont chantés par les membres de la Société républicaine.)

Amis, de la plus noble audace
Faisons éclater les transports;
La pyramide prend la place
D'un des tyrans au rang des morts.
Hâtez-vous, bouillante jeunesse,
De lui prodiguer votre encens,
Et, dans notre vive allégresse,
Remplissons l'air de nos accents.

L'alarme fut au camp des bonnets rouges, et ce rassemblement, dont l'esprit ne pouvait être que dangereux, fut dispersé.—Le 22 Germinal, Bizet, journaliste et poète, foudroya les jeunes culottés des couplets ci-dessus.—Quant à Chabot, on raconte qu'étant en tournée dans notre province, il fut reçu par un ancien professeur devenu maire. L'enfant de la vieille Université crut bien faire en haranguant le proconsul en latin ; il commença par ces mots : — *Illustrissime Chabote.* — Chacun se prit à rire. — Chabot voulut bien ne faire guillotiner personne.

C'est aux héros de la patrie
Que s'élève ce monument,
Et c'est à leurs mânes chéries
Que nous brûlons un pur encens ;
Que leurs noms dignes de mémoire
Vivent toujours dans notre cœur,
Et que les fastes de l'histoire
Immortalisent leur valeur.

O douce et brillante jeunesse,
Pour ton pays brûlant d'amour,
Cesse tes larmes de tendresse,
Et vole au combat tour-à-tour.
Sur toi que notre espoir se fonde ;
Va, va, et sachent les tyrans
Que de Capet dans l'autre monde
Tu les mettras au même rang.

(Le couplet suivant est chanté par la jeunesse, dite : *l'Espérance de la patrie.*)

Pour nous, aux cris de la patrie,
Notre jeunesse prend vigueur,
Ambitionnant la partie
De nous montrer ses défenseurs ;
Et si, pour prix de notre vie,
Nos pères devenaient vainqueurs,
On nous verrait tous à l'envie
Concourir à ce vrai bonheur.

(Le couplet suivant est chanté par des citoyennes.)

Ici, d'une bouche brûlante,
Sur le pied de ce monument,

D'une flamme pure et constante
Imprimons des baisers ardents.
Puissent les filles de mémoire,
Dans le temple des vrais héros,
Dresser un autel à la gloire
De nos amis, de leur repos!

(Le couplet suivant est chanté par les mères portant dans une urne les noms des défenseurs morts pour la patrie.)

Cher objet de notre tendresse,
Monument d'un sincère amour,
Toi, qui renfermes la richesse
Des vrais idoles de nos jours,
Reçois de nos mains l'effigie
Des âmes chères à nos cœurs :
Tu rendras encore la vie
Aux mânes de nos défenseurs.

(Le couplet suivant est chanté par des militaires convalescents.)

Et nous, d'une si noble trace,
Vrais émules de ces héros,
Jurons d'exterminer la race
Des tyrans et tous leurs suppôts :
Remplis d'un valeureux courage,
Nos cicatrices, nos blessures
Sont, à cette fête, l'hommage
De nos impressions très-pures.

(Ici on chante en chœur.)

Jurons, pour terminer la fête,
Amis, de ne plus faire qu'un;

De nos ennemis la défaite
Dépend de notre accord commun ;
Et l'indocile aristocrate,
Ne nous approchant qu'en tremblant,
N'ayant plus d'ergots à la patte,
Nous le men'rons tambour battant (1).

(1) A Reims, chez Pierrard, imprimeur, parvis Notre-Dame. — Collect. de M. Brissart.

L'ANNIVERSAIRE DU 10 AOUT A SERMAIZE.

(23 Thermidor an II.)

Ayons sans cesse à la mémoire
Le jour de la chute des rois.
Pour tous les Français quelle gloire
D'avoir pu recouvrer leurs droits!
En ce grand jour, le despotisme
A vu son orgueil abattu;
Mais le Français, par sa vertu,
Défendit son patriotisme.
Faisons tous, citoyens, retentir nos accents:
Chantons notre triomphe et la mort des tyrans.

Nous étions tous dans l'esclavage
Et nous périssions sous les fers
De la fureur et de la rage
De ces hommes durs et pervers.
Cependant ce jour vit la France
Reprendre toute sa fierté :
Le pouvoir de la liberté
Bientôt ranima sa vaillance.—Faisons, etc.

Longtemps victimes de leurs vices,
Seuls apanages de leurs cours,
Jouets de tous leurs artifices,
Nous n'en pouvions briser le cours.
Enfin, la raison tout entière
Secourut le peuple français

Et vint l'éclairer pour jamais
De sa bienfaisante lumière.—Faisons, etc.

Famille rebelle et parjure (1),
Contre nous tu lançais tes traits.
O toi! l'horreur de la nature,
Jalouse du sang des Français (2),
Dans les transports de ta colère,
Tu croyais nous écraser tous,
Mais le ciel, maudissant tes coups,
Pour nous seuls se montra prospère.—Fai-
[sons, etc.

N'oublions pas de rendre hommage
A nos sages législateurs;
Faisons entendre le langage
Qu'ils savent dicter à nos cœurs.
De nouveau sauveurs de la France,
Toujours pour elle observateurs,
Punissant les conspirateurs,
Ils n'ont suivi que la vengeance. — Fai-
[sons, etc. (3).

(1) La famille Capet. (Note de l'auteur.)
(2) La reine.
(3) Collection de M. Brissart. — Vitry, Seneuze.

L'AUTEL DE LA PATRIE A TONNERRE.

(1793.)

Dans ce petit coin de la terre
Je crois voir le séjour des dieux ;
Mais, de quels dieux ? C'est un mystère :
Ceux des enfers ou ceux des cieux.

Habitants de cet hémisphère,
Vous pour qui je forme des vœux,
Les éclats de votre *tonnerre*
Ne peuvent qu'obscurcir les cieux.

N'allez pas vous mettre en colère :
Pardonnez-moi ! Je suis peureux.
Quand j'entends gronder le tonnerre,
Je ne crois plus qu'aux mauvais dieux.

Accusez-moi d'être sincère ;
Citez-moi devant tous vos dieux.
Des dieux faits pour troubler la terre
Ne peuvent être ceux des cieux.

Les dieux du ciel, ceux de la terre
Aiment les sons mélodieux.
Aux vôtres il faut le tonnerre :
Ils ne sont donc pas dieux des cieux.

Aux enfers la noire mégère
Se plaît, en agitant ses feux.

Amis, de foudre et de tonnerre,
Oh ! voilà bien quels sont vos dieux.

Chez les dieux gardés par Cerbère,
On ignore le nom d'amis.
Voilà donc, *enfants de Tonnerre*,
Les dieux dont vous êtes épris.

Embrassez-vous, devenez frères,
Vous serez les enfants des cieux.
L'union divinise la terre ;
Des hommes elle fait des dieux.

Devant l'autel de la patrie
Allez abjurer vos erreurs.
Chantez-y : —Liberté chérie,
Réunis enfin tous les cœurs !

Aux ennemis de la patrie
Renvoyez toutes vos aigreurs :
La discorde une fois bannie,
Vous ne cueillerez que des fleurs.

Devenus des dieux sur la terre,
Du ciel devenus les enfants,
Vous ne lancerez le tonnerre
Que pour foudroyer les tyrans (1).

(1) Tonnerre. — Collection de M. Le Maistre. — Ces couplets, attribués à l'abbé Piat, devenu principal du collége de Tonnerre après la Révolution, furent chantés au pied de l'autel de la patrie.

LA RONDE DE LA SANCTION DU BRANDON.

(Juin 1794.)

Chantons tous à la ronde :
— A l'union, à l'union !
Brûlez, brûlez, immondes :
C'est la raison, c'est la raison.

L'aristocrate avait promis
De garder ses titres maudits :
Ses projets ont manqué ;
On lui a confisqué. — Chantons, etc.

Disparaissez, nobles mutins :
Tel est à tous votre destin.
Votre règne est passé,
Race mal avisée. — Chantons, etc.

Et vous, titrés, crossés, mitrés,
Dites votre *Miserere*.
Vous voilà dans la crotte,
D'aumus se portant hotte.—Chantons, etc.

De ces antiques apanages
Il ne doit plus rester d'images.
Plus de stupidité !
Mort à l'absurdité ! — Chantons, etc.

Nous faut chanter un *Libera*
Après un semblable trépas.

Quiescant in pace !
Vivons en liberté.

Chantons tous à la ronde :
— A l'union ! à l'union !
La paix est dans ce monde,
Et la raison, et la raison (1).

(1) Reims, Pierrard et Delaplace —Collection de M. Brissart. — Cette ronde, imprimée dans un recueil de chansons publiées à l'occasion de l'inauguration du temple de la Raison à Reims, fut dansée autour d'un feu de joie, rappelant celui de la fête des brandons, et entretenu avec les archives du sacre, du chapitre, de l'archevêché, les ornements sacrés et les meubles du palais archiépiscopal, le 10 Août 1793, fête de l'unité et de l'indivisibilité de la république, — le 20 Décembre 1793, fête de la Raison, — le 8 Juin 1794, jour de la fête de l'Etre suprême. — La ville de Reims vit dans ses promenades allumer des feux du même genre. Ces actes de vandalisme expliquent les lacunes de nos archives, la ruine des monuments de notre histoire locale.

L'INAUGURATION DU TEMPLE DE LA RAISON

A CHALONS-SUR-MARNE.

(1794.)

Célébrons, dans cette fête,
Le pacte de l'union ;
L'orgueil y baisse la tête,
Tout fait place à la raison.
Jadis, par un sot usage,
On encensait les abus ;
Aujourd'hui, qu'on est plus sage,
On couronne les vertus.

En ce jour rempli de charmes,
Embelli par tous nos chants,
Jurons ne quitter les armes
Qu'à la chute des tyrans.
La raison et sa pratique
Sont ma morale et ma loi ;
L'univers, en république,
Nous rend à chacun nos droits.

Déesse de la patrie,
Embrase-nous de tes feux ;
A toi si chacun se lie,
On nous verra tous heureux.
Ta douceur, ton innocence
Semblent nous dicter nos lois ;

Ta figure peint l'enfance,
Tes attributs sont nos droits.

Non, sous ta puissante égide,
On ne peut être abattu
Par une ligue perfide,
Faisant guerre à nos vertus.
En ta main est la balance :
C'est pour y peser nos droits,
Et tout cède à ta puissance,
Au premier son de ta voix.

Loin d'ici tous fanatiques,
Egoïstes, muscadins,
Toutes sectes diaboliques
Et messieurs de parchemins.
En dépit de cette clique,
Chantons en dévotion :
— Vive notre république !
Vive la convention !

Au sein de ce sanctuaire,
Amis, venons tous les ans
Célébrer l'anniversaire
Par de doux et nouveaux chants.
Chantons, répétons sans cesse :
— Union, égalité.
Certe, il n'est d'autre déesse
Au temple de la Liberté.

Pour conserver la mémoire
De ce jour rempli d'éclat,
Il y va de notre gloire
De prendre un bon résultat.
Sur le portique du temple
Gravons-y ces mots chéris :

— La république ressemble
A un vrai peuple d'amis (1).

(1) Collect. de M. Brissart. — Châlons, Pinteville-Bouchard. — Ces couplets sont de Bizet, journaliste républicain et champenois.

LE CANTIQUE
DE LA MESSE DES SANS-CULOTTES.
(1794.)

Du haut en bas,
L'orgueilleux clergé de la France,
Du haut en bas,
Voit tomber ses canonicats.
Hélas ! pour lui plus d'espérance,
Plus de pardon, plus d'indulgence,
Ni de prélats !

Du haut en bas,
L'on vit jadis l'homme à calotte,
Du haut en bas
Fort souvent ne faire qu'un saut;
Mais maintenant le patriote
A brisé l'antique marotte
De ce maraud.

Du haut en bas
L'on traite le tyran de Rome;
Du haut en bas
Tombe le chef des scélérats.
Adieu le règne du saint homme !
Il est, en ce jour, détruit comme
Ses attentats (1).

(1) Reims. — Louis Paris. — Cette messe fut, après l'abolition du culte catholique, célébrée dans un des vieux bastions de la ville de Reims, alors connu sous le nom de la *Belle-Tour*.

LA MESSE DE LA RAISON A REIMS.

Culte décadaire.

(1794.)

Peuple, qu'un même esprit rassemble dans ce [lieu !
Peuple libre ! écoutez : jadis, au nom de Dieu,
Des prêtres imposteurs annonçoient dans un [temple
Des erreurs, des mensonges, dont ils donnoient [l'exemple ;
Ils vous parloient au nom de l'Eternel,
Et quand leur bouche impure
Outrageoit la nature,
Ils lui offroient un encens criminel.

Ils ont appesanti le joug de l'esclavage,
Trahi l'humanité par leur coupable rage.
Provoquant l'ignorance et l'oubli de nos droits,
Ils nous ont livrés tous à la fureur des rois.
J'ai vu, de l'un à l'autre pôle,
Couler des flots de sang ;
Un pape, armé de son étole,
De ces guerriers cruels étoit le ralliement.

O siècle détestable, siècle de barbarie !
Où l'œil épouvanté vit la Seine rougie...
Sortez de vos tombeaux, ombres des protestans!
Alimentez la haine qu'inspirent les tyrans...

Hélas ! dans cette nuit affreuse,
Le père vit son fils massacré dans ses bras ;
Sa fille malheureuse
Près du sein maternel fut conduite au trépas.

Haine et malédiction sur cette race impie !...
Assez et trop longtemps le crime et l'infamie,
Armés du fanatisme, le poignard à la main,
Ont, par des opinions, trompé le genre humain.
Avec la crédule Italie
Nous avons échangé nos moines libertins ;
Nous leur avons donné cette race flétrie
Pour l'esprit qui brilla chez les anciens Ro-
[mains.

Despotes insensés et prêtres imbécilles,
Frémissez sur vos trônes, tremblez sur vos
[autels :
Les peuples éclairés vous offrent pour aziles
L'échafaud qu'on réserve aux plus grands
En vain contre l'égalité [criminels.
Vous armez vos mains défaillantes :
La colère et la rage, chez vous, sont impuis-
Votre règne est passé. [santes,

Et vous tous qui prêtez l'oreille à mes accens,
Foulez aux pieds les préjugés de vos ancêtres :
Ils étoient abusés par leurs coupables prêtres ;
Cultivez la vertu, abhorrez les tyrans.
Au nom de la fraternité,
Entre vous partagez vos peines,
Et, fussiez vous chargés de chaînes,
Chantez encor la liberté (1).

(1) *Messe des Sans-Culottes à Reims.* — Louis Paris. — Bibl. de la ville de Reims. —Ces strophes furent faites pour

ORDRE DU JOUR D'UNE DÉCADE

en 1794.

Primidi l'on dénonce un homme,
Qu'on guillotine duodi.
Aux prisons, tridi, l'on assomme,
Et l'on mitraille quartidi.

Quarante bateaux à soupape
Sont lancés à l'eau quintidi.
Gare aux vieux partisans du pape !
On les travaille sextidi.

On fait des monuments antiques
Un auto-da-fé septidi,
Et des flammes patriotiques
Brûlent une ville octidi.

Lassés de ce travail extrême,
Nous buvons du sang nonidi ;
D'existence à l'Etre suprême
Nous donnons brevet décadi (1).

célébrer à Reims le culte de l'Etre suprême. Le grand-prêtre, la face tournée vers les assistants, entonnait ces vers. A la fin de chaque strophe, un chœur de musiciens lui répondait. Cette fête fut célébrée dans les promenades de Reims, au printemps de 1794.

(1) Gobet (de Sézanne).— Bibl. de Châlons-sur-Marne.

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU TYRAN,

OU LA CAMPAGNE RÉPUBLICAINE.

Couplets chantés à Châlons-sur-Marne (le 21 Janvier 1794, style esclave.)

(2 Pluviôse an II.)

Frères, voilà tout juste un an
Que Capet, le dernier tyran,
Proscrit par les Français,
Pour prix de ses forfaits,
Dansa la carmagnole
Au joli son,
Au joli son,
Dansa la carmagnole
Au joli son
Du canon.

Rappelons les évènements
Qui sont passés depuis ce temps,
Voyons, ne cachons rien,
S'il faut pleurer ou bien
Danser la carmagnole, etc.

Le plus lâche des scélérats,
Dumourier, veut que nos soldats
Avec les Autrichiens,
Les Hessois, les Prussiens,
Dansent la carmagnole, etc.

Sa peine et ses pas sont perdus ;

Pour toute ressource il n'a plus
Qu'à quitter le pays
Ou venir à Paris
Danser la carmagnole, etc.

Près de Dunkerque les Anglais
Viennent, comptant sur des succès.
Vous savez, mes amis,
S'ils ont, dans ce pays,
Dansé la carmagnole, etc.

Cobourg, la rage dans le cœur,
Vers Maubeuge avance en vainqueur ;
Mais trois fois dans son camp
Il a très-lestement
Dansé la carmagnole, etc.

Les Vendéens s'étaient flattés
De rétablir la royauté ;
Mais ils ont eu maint lieu,
En priant leur bon Dieu,
Dansé la carmagnole, etc.

Les conspirateurs du Midi
Nous parlaient d'un ton très-hardi
Tout change en un moment ;
Ils savent maintenant
Danser la carmagnole, etc.

Kalkreuth, Brunswick et leurs suppôts
Entrent chez nous fort à propos
Pour venir à grand train
Sur les rives du Rhin
Danser la carmagnole, etc.

De ça je conclus, mes amis,

Que nous pouvons, bien réjouis,
Bras dessus, bras dessous,
En sautant comme des fous,
Danser la carmagnole etc. (1).

(1) Par deux jeunes sans-culottes de Châlons-sur-Marne. — *Journal des Jacobins de Reims*, numéro du 6 Ventôse an II. — Cabinet de M. Brissart.

LE RÉVEIL DES TONNERROIS.

(Août 1794.)

Arrivé, bienfaisante Astrée,
Reparais parmi les humains :
L'innocence tant opprimée
Oubliera tous ses noirs chagrins.
A la terreur, à l'injustice,
A tous les crimes, nous verrons
Bientôt, sous ton règne propice,
De la paix succéder les dons.

Efface de notre langage
Ces mots, affreux pour les Français,
Et de terreur et de pillage :
Qu'ils ne reparaissent jamais !
Rends-nous nos mœurs saintes et douces :
De là dépend notre bonheur.
Français, quittons ces airs farouches,
Et rattachons-nous à l'honneur.

Déesse, sous les traits de Mailhe,
Oui, c'est toi que nous possédons.
Son séjour dans notre muraille
A déjà répandu tes dons.
Armé de ta juste balance,
Accompagné de Némésis,
Il a rassuré l'innocence,
Et les méchants seront punis (1).

(1) Tonnerre. — Collection de M. Le Maistre. — Cette chanson est l'expression de la joie publique à la fin de la Terreur.

LA CHANSON DES CULOTTES.

(1794.)

Habillez-vous, peuple français :
Ne donnez plus dans les excès
De nos faux patriotes.
Ne croyons plus que les culs nuds
Soient une preuve de vertus.
Remettez vos culottes.

Méfiez-vous de l'intrigant
Vantant le costume indécent
De nos faux patriotes ;
Ne poussez plus la liberté
Au point d'être déculottés :
Remettez vos culottes.

N'imitez plus, il en est temps,
Ces populaires charlatans
Pillant les patriotes.
Dieu fit l'industrie et les mains
Pour faire vivre les humains
Et gagner des culottes.

De l'homme défendez les droits ;
Partout obéissez aux lois ;
Montrez-vous patriotes.
Mais, citoyens, sans vous fâcher,
Cachez ce que l'on doit cacher :
Remettez vos culottes (1).

(1) Châlons-sur-Marne. Collection de M. Gillet. — Devige de Sailly, né vers 1740, organe de la réaction, composa

LA RÉACTION ROYALISTE.
(1795.)

LA SAINTE AMPOULE (1).

Pour sacrer le fils d'Henry,
La fiole est cassée;
Mais on dit que saint Remy (2)
L'a raccommodée.
Et va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Monsieur (3), d'huile bien frotté,
Sera notre maître,
Et puis dame Liberté
Il enverra paître.—Et va, etc.

cette chanson. Joignons-y les explications d'un tailleur sparnacien, devenu fonctionnaire en 1794 :

Ce sont les lois des patriotes
Qui m'ont contraint de changer de métier.
Sous le règne des sans-culottes,
Que pouvait faire un culottier ?

Ce couplet est de Gobet (de Sézanne). — Il fut publié en l'an IX.

(1) Dellove. — *Feuille rémoise.* — 2 Brumaire an IV (24 Octobre 1795.)

(2) La sainte ampoule avait été brisée par le conventionnel Ruhl sur les marches de la statue de Louis XV.

(3) Louis XVIII portait ce titre avant la mort de son frère et de son neveu.

Aussitôt des parlements,
Tous en permanence,
Feront de prompts jugements
Pour purger la France.—Et va, etc.

Les nobles, plume aux chapeaux (1),
Feront la descente,
Et chasseront des châteaux
Canaille opulente.—Et va, etc.

Et même dans leurs couvents,
Moines et béguines
Reprendront leurs logements,
Aussi leurs cuisines.—Et va, etc.

Le roi fera des billets
A face royale,
Fondés sur de ses sujets
L'amitié loyale.—Et va, etc.

Assignats républicains,
Sans autre mesure,
Seront, en quatre matins,
Mis à la brûlure.—Et va, etc.

Sous l'habit des capucins,
Toutes nos phalanges,
Au lieu d'être des lutins,
Seront de vrais anges.—Et va, etc.

Avec Pitt et tous les chouans,
La race émigrée

(1) A cette époque, les grands dignitaires de l'Etat portaient force panaches — De là le juron des incroyables : *Ma paole d'honneu panachée !*

Va planter des drapeaux blancs
Dans toute contrée.—Et va, etc.

Ils remettront au clergé
Biens et reliques,
Et puis donneront congé
A la république.—Et va, etc.

AUX ÉLECTEURS DE L'AN VII

DU DÉPARTEMENT DE LA MARNE.

Amis de la république,
Réunissons nos efforts;
Contre la horde anarchique
Et la clique despotique
Nous en deviendrons plus forts.

Que nos précédens naufrages
Nous rendent plus diligens.
N'écoutons point les faux sages;
Libres, donnons nos suffrages
Aux vertus et aux talens.

Les infâmes royalistes
Tendent des piéges nouveaux;
Les perfides anarchistes
Et tous les Robespierristes
Se rangent sous leurs drapeaux.

Déjouons leur influence
Par notre étroite union.
Sauvons-nous, sauvons la France:
Nous en trouvons la puissance
Dans la constitution.

Saint amour de la patrie,
Pénètre, embrase nos cœurs;
Et toi, Liberté chérie,
Fais que notre âme attendrie
Préfère à tout tes douceurs (1).

(1) Par un électeur du département de la Marne.

EPITAPHE

DE NOS

TROIS PREMIÈRES CONSTITUTIONS IMPÉRISSABLES.

An VIII (1).

De rouages confus réunion étrange,
La première à Paris périt le dix Août (2);
La seconde, pétrie et de sang et de fange,
Sans avoir vu le jour, mourut sous le ver-
[rou (3).
La troisième semblait plus fortement conçue;
Mais, partout invoquée et détruite partout,
Par de nombreux viols en tous ses points rompue,
Elle vint expirer aux filets de Saint-Cloud (4).

(1) Gobet (de Sézanne).

(2) Constitution de 1791.

(3) Constitution de 1793, qu'on n'osa jamais exécuter.

(4) Constitution de l'an III (1795), abrogée dans la séance *extraordinaire* tenue par le corps législatif à Saint-Cloud, le 18 Brumaire an VIII. (Cette note audacieuse est de l'auteur du huitain.)

LA
CHANSON DES CONSCRITS DE SEINE-ET-MARNE
(An VIII.)

Des combats le signal se donne ;
Sans regrets, nous te suivrons tous,
Fière Bellone.
Gloire, Liberté, loin de vous
Rien n'a de charmes.
Le repos n'est qu'ennui pour nous,
Courons aux armes !

Par nos bras un peuple héroïque
A jamais prétend affermir
La république.
Malheur à qui pourrait trahir
Sa confiance !
Fuyez, lâches ! allez rougir
Loin de la France !

Des Français le bouillant courage
A cent fois d'atroces tyrans
Dompté la rage.
Tes succès de quelques instants,
O ligue impie !
Ont doublé l'ardeur des enfants
De la patrie.

Nous marchons. Tu vas voir nos braves,
Dans leurs rangs, frapper de terreur

Tes vils esclaves;
Et de leurs chefs qui, sans honneur,
Ont tant d'audace,
La bassesse au Français vainqueur
Demander grâce.

Avant nous, fixant la victoire,
Nos cadets furent en tous lieux
Couverts de gloire.
Imitons l'essor généreux
De leur jeunesse,
Et n'usons que pour faire mieux
Du droit d'aînesse.

Chers objets de notre tendresse,
Gardez-vous d'ouvrir votre cœur
A la tristesse.
Réservez vos cris de douleur
Pour l'infamie.
La mort même, aux champs de l'honneur,
Vaut bien la vie.

A l'amour, à l'hymen fidèles,
De tous temps on vit les guerriers
Chéris des belles.
Echappés aux coups meurtriers
Par nos prouesses,
Nous viendrons offrir nos lauriers
A nos maîtresses.

Liberté, tes élans sublimes
Font trembler les amis des rois,
Chargés de crimes.
S'ils poursuivent, contre nos droits,
La trame ourdie,
Réprimons par le frein des lois

Leur perfidie.

Tous égaux, tous unis en frères,
Livrons-nous aux doux sentiments
Des cœurs sincères.
Ils adouciront nos tourments,
Et, sans alarmes,
Nous saurons remplir nos serments.
Courons aux armes (1) !

(1) A Melun, chez Michelin, imprimeur-libraire, rue de la Commune. Vendémiaire an VIII. — Collection de MM. Leroy et Leuillier.

UN DIEU NOUVEAU.

(An VIII.)

Le Dieu qu'on nommait Mars à Sparte,
Le héros qu'on nommait à Rome Scipion,
En Amérique Washington,
S'appelle en France Bonaparte (1).

VERS

A METTRE AU BAS DU

PORTRAIT DU PREMIER CONSUL.

(An VIII.)

Les partis à ses pieds frémissent impuissants
Et l'Europe le voit, encore en son printemps,
Aussi grand dans la paix qu'étonnant dans la [guerre,
Ressusciter la France et consoler la terre (2).

(1-2) GOBET (de Sézanne).

CANTIQUE

SUR LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE CATHOLIQUE A REIMS.

Allons, enfants de l'Eglise,
Le tourbillon est dissipé ;
La foi triomphe de sa crise,
L'espoir infernal est trompé.
De Lucifer les noires portes
(Le Rédempteur nous l'a promis),
Pour prévaloir sur ses amis
Ne seront jamais assez fortes.
Du Sauveur des humains suivons toujours la loi;
Gardons, gardons de nos auteurs la morale et [la foi.

Les chrétiens n'eurent pas la honte
De voir flétrir la vérité
D'une religion qui compte
Dix-huit cents ans d'antiquité.
De l'iniquité le mensonge
(Ainsi le prophète l'a dit),
Tout confus et tout interdit,
Sur elle-même se replonge. — Du Sauveur.

Non, jamais de notre défaite
Nos frondeurs ne pourront s'enfler ;
Ils ne pourront, dans leur retraite,
Qu'essayer de nous persiller.
Dernier effort, vaille que vaille,

Du fat au bout de son latin,
Et du fanfaron tout chagrin [veur, etc.
De céder le champ de bataille.—Du Sau-

Après la mort, dit l'incrédule,
Pour l'homme il n'est ni mal ni bien;
Il doit (car en lui l'âme est nulle),
N'espérer ni ne craindre rien.
Quelle plus affreuse maxime !
L'homme peut donc impunément,
Pourvu que ce soit sourdement,
Se livrer à l'excès du crime.—Du Sauveur.

Aussi d'une telle doctrine
On voit, tous les jours, les effets :
On vole, on brûle, on assassine,
On n'annonce que des forfaits;
Et pour comble, quand on s'ennuie
D'éprouver les revers du sort,
N'attendant rien après la mort,
On s'ôte à soi-même la vie. —Du Sauveur.

La nouvelle philosophie,
Si contradictoire à ce nom,
En faisant de l'homme un impie,
Le rend fat, libertin, fripon;
Car où conduit son catéchisme?
Au bien peut-il former les cœurs?
Rare est l'accord des bonnes mœurs
Avec le matérialisme.—Du Sauveur, etc.

Quoi donc, tous ces anciens ouvrages
Dignes de l'immortalité,
Ne seront que des verbiages,
Pour tromper la postérité !

Mais ces écrits qui nous honorent,
Nos sophistes, les ont-ils lus?
Non, jamais ils ne les ont vus;
Ils blasphèment ce qu'ils ignorent.—Du
[Sauveur, etc.

Ignorant les langues antiques,
S'ils lisaient de nos derniers temps
Les ouvrages théologiques,
Ils verraient leurs égarements;
Et revenant de leur délire,
Ils lèveraient les mains aux cieux,
Et, dans des sentiments pieux, [veur, etc.
Ils se joindraient à nous pour dire.—Du Sau-

Ni des anciens, ni des modernes,
Sans avoir jamais rien appris,
Au faux brillant de leurs lanternes,
Ils veulent guider les esprits;
Mais qui sont donc ces chrysologues?
Où trouve-t-on ces docteurs?
Souvent chez les agioteurs :
Voilà nos nouveaux pédagogues. — Du
[Sauveur, etc.

Chez nous n'attirons pas l'entrée
De ces sectateurs de Pyrrhon,
Qui, dans une coupe dorée,
Viennent présenter leur poison;
Mais souffrons sans bruit, sans tumultes,
Protestants, Turcs, Juifs ou payens;
Ne voyons que des citoyens
Dans la diversité des cultes.—Du Sauveur.

Pour le dogme et pour la pratique,

Sur tous les sentiments divers
Attendons qu'au grand jour s'explique
Le Souverain de l'univers.
Qu'au seul mot d'impie on frissonne;
Mais, en fait de religion,
Chacun a son opinion; [veur, etc.
D'avance ne damnons personne.—Du Sau-

Grâces nous avons tous à rendre
A ce chef qui, dans les combats,
Pour l'Etat, est un Alexandre,
En paix, pour le culte, un Esdras.
Dieu, donne-lui, dans ta clémence,
De longs jours parmi les mortels,
Pour le soutien de tes autels
Et pour le bonheur de la France.
Ah! si le sort, un jour, le soumet à sa loi,
Mourant auprès de nous, qu'il vive auprès de
[toi (1) !

(1) Collection de M. Brissart.—A Reims, chez Delaplace, imprimeur, rue de la Porte-aux Ferrons, 3.

CHANSON POPULAIRE

Adressée aux jeunes filles de Châlons-sur-Marne dotées à l'occasion du mariage de Marie-Louise.

(1811.)

Grâce à Napoléon,
On mariera des filles :
De là des rejetons
Qui feront des familles.
Aux champs et dans les villes,
Un chacun s'écriera :
—Et vive la béquille
Du père Barnabas !

Parmi les beaux garçons,
Choisissez de bons drilles
Qui, de bonnes façons,
Caressent bien nos filles.
La paix dans le ménage
Souvent provient de là,
De la bonne béquille
Du père Barnabas.

Pendant les premiers temps,
Que cela ne vous presse ;
Songez que le printemps
De même que tout cesse.
Ayez de la prudence,
Ou bientôt on dira :

—Bonsoir à la béquille
Du père Barnabas.

Soixante-dix-sept ans,
C'est l'âge des béquilles :
Songez-y bien, enfants,
On ne plaît plus aux filles.
Hélas ! que l'on regrette
Les jours de ce temps-là,
Où brillait la béquille
Du père Barnabas (1).

(1) Devigne de Sailly, chef de division à la préfecture de la Marne. — Collect. de M. Gillet.

LA CHANSON DES JARDINIERS

AU PASSAGE DE MARIE-LOUISE A REIMS.

(1811.)

Louis', quand chacun s'empresse
A prouver son allégresse,
Permettez qu'à notre tour,
Je vous chantions sans détour.
Du cœur vous aimez l' langage,
Et, sans craindre le holà,
Bien sûr de vous plair', je gage,
J' voulons toucher c'te cord'-là.

On gémit de vot' absence,
Et l'on chérit vot' présence ;
Vous voyez les Champenois
L' disputer aux bons Viennois.
J' disons plus, la France entière,
Qui vous révère déjà,
Franchirait mainte barrière
Pour vous offrir c' tribut-là.

Dans un temps plus favorable,
D' nos jardins, reine adorable,
J' vous offririons les primeurs
En fait de fruits et de fleurs ;
Mais des fruits de la sagesse
Votre cœur toujours brilla :
Et nos roses, jeun' princesse,
N'auront pas c'te fraîcheur-là.

Je savions qu' dans les gazettes,
Heureus' d'être vos trompettes,
On vantait votre beauté;
Nous, j' préférions la bonté
A c't air rempli d' bienfaisance.
Nous jugeons très-bien, oui-dà,
Qu' c'est pour vous un' jouissance
De pratiquer c' devoir-là.

Louis', j' vous croyons sans peine
Toutes les vertus d'un' reine.
Dam ! c'est que notre empereur
En mérite est connaisseur.
Et puis tel père, tell' fille.
Le bon sang toujours parla.
Tous les enfants d' la famille
Se r'connaiss' à ces traits-là.

Comblez bien vit' notre attente;
Donnez-nous l'imag' vivante
De notre Napoléon :
Il faut greffer un grand nom.
Les bons vers sont d'une espèce
Qui n'est pas commune, dà !
On ne saurait, bell' princesse,
Trop avoir de c'te grain'-là.

Votre époux, plein de courage,
Aura grand cœur à l'ouvrage;
Souvent un habil' guerrier
Est encor bon jardinier.
Et puis dans un' terr' féconde,
Tout pouss' vit', j'éprouvons c'ta;
Depuis la naissanc' du monde,
On connaît c'te cultur'-là.

Pardon si, dans not' hommage,
J' blessons un peu l' bel usage.
Ah ! de nous, sauf vot' respect,
L' compliment n'est pas suspect.
Bon cœur, franchise et tendresse,
Louise, en deux mots, nous v'là.
Je chérissons not' princesse
Sans connaît' ces distanc'-là (1).

(1) Corda, ex-doctrinaire. — Collect. de M. Brissart. — Marie-Louise ne jugea pas à propos d'accepter le déjeuner que les Rémois avaient préparé; elle préféra celui qui l'attendait à Sillery.

POURQUOI LES COSAQUES VINRENT EN CHAMPAGNE.

(1813.)

Il était un p'tit homme
Qui s'appelait le Grand
En partant;
Mais vous allez voir comme
Il est rentré petit
A Paris.
Gai, gai, mes amis,
Chantons le renom
Du grand Napoléon.
C'est le héros
Des petites maisons.

Il court tout d'une haleine
Et croit prendre à Moskou
Le Pérou;
Mais ce grand capitaine
N'y trouva, ventrebleu !
Que du feu. — Gai, etc.

Que faire dans la ville
Où l'on voit les maisons
En charbons ?
Il n'est pas si facile
D'y passer un hiver
Au grand air. — Gai, etc.

— Allons, faisons retraite,

Dit le guerrier penaud :
Mais il faut
Mettre dans la gazette
Que j'ai fait un savant
Mouvement. — Gai, etc.

Il se met donc en route ;
Mais d'abord l'aquilon
Furibond
Souffle et met en déroute
Soldats, chevaux, canons
Et caissons. — Gai, etc.

A bon droit on s'étonne
Qu'alors il n'ait pas fait
Un décret
Qui prolonge l'automne
Et supprime verglas
Et frimas. — Gai, etc.

Dans cet état funeste,
Brave comme un César
De hasard,
Sans demander son reste,
Napoléon le Grand
F... le camp. — Gai, etc.

Il quitte la Russie
Et, plus rapidement
Que le vent,
Sa Majesté transie
Revient incognito
En traîneau. — Gai, etc.

O campagne admirable!
Ses dessins sont remplis,

Accomplis;
Notre armée est au diable :
Que n'en est-il autant
Du brigand!
Gai, gai, mes amis,
Chantons le renom
Du grand Napoléon.
C'est le héros
Des petites maisons.

LES COSAQUES EN CHAMPAGNE.

(1814.)

Que n'ai-je les accents d'un Gracque
Pour exciter votre fureur !
Qu'au nom d'un ignoble Cosaque,
Tout Français frémisse d'horreur !
Quoi ! par eux le sang et les larmes
Ont arrosé le sol des Francs !
Aux armes, fils d'Hector (1), aux armes !
Du Nord écrasons les brigands.

Les Cosaques demi-sauvages,
De l'humanité les fléaux,
Maigres, barbus, anthropophages,
Ne sont couverts que de lambeaux.
Toujours avides de rapines,
Ces tigres, ô ville d'Isis (2),
Pensent venir sur tes ruines
Fouiller les tombes de tes fils.

Bons habitants des campagnes,
Ces monstres sortis de l'enfer,
Afin d'outrager vos compagnes,
Apportent la flamme et le fer.
Vos troupeaux sont en leur puissance

(1) Allusion à la tradition qui donne à nos pères les Phrygiens pour ancêtres. — V. notre t. III.

(2) Paris. — On a pensé qu'Isis avait eu son temple à Lutèce.

Vos vins, votre bled et votre or,
Et de vos vierges l'innocence
N'a pu conserver son trésor.

Terre des Gaulois, sois baignée
Du vil sang d'un peuple assassin.
Mais je crois te voir indignée
Le repousser hors de ton sein (1).
Qu'ils soient privés de sépulture !
O France, que de tes bourreaux
Les corps deviennent la pâture
Et des vautours et des corbeaux !

Tremble, lâche et perfide engeance,
Dont le crime a marqué les pas !
La main du Dieu de la vengeance
Sonne l'heure de ton trépas.
Quoi ! par toi le sang et les larmes
Ont arrosé le sol des Francs.
Aux armes, fils d'Hector, aux armes !
Du Nord écrasons les brigands (2).

(1) Les Champenois, comme toujours, ont fait leur devoir en présence de l'étranger. Tous ceux qui ont raconté la fatale campagne de 1814, ont narré les excès dont nos villages furent victimes, et les preuves de bravoure et de patriotisme données par les hommes de notre province.

(2) Aubry.

LE CHANT DES PAYSANS DE CHAMPAGNE.

(1814.)

En temps de paix, la faulx est douce,
Elle est la sœur de la moisson;
Elle coupe le blé qui pousse,
Elle est l'espoir de la maison;
Mais, pour nous, Gaulois que nous sommes,
Elle fait ce que nous voulons :
Faucheurs d'épis ou faucheurs d'hommes,
Elle nous suit dans nos sillons.

A quoi bon la poudre et l'épée?...
L'ennemi vient, notre sang bout;
La faulx est large et bien trempée,
Paysans de France, debout!

Le paysan aime la terre ;
Dans son sein chaud il a tout mis :
Le grain fécond et qui prospère,
Et le corps froid de ses amis;
C'est pourquoi, lorsque le sol crie
Sous les talons des étrangers,
La faulx en main, l'âme aguerrie,
Je ne compte plus les dangers!—A quoi.

Dieu nous a fait large mesure;
Il nous a dit : —Sème et défends!...
Garde ton champ sans flétrissure,
Intact l'honneur de tes enfants!...

Les champs de blé sont en alarmes,
Ce n'est pas au souffle du vent...
Les semailles pleurent : Aux armes !...
Les sillons tremblent : En avant !—A quoi
[bon, etc. (1).

(1) *Les Volontaires de* 1814, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Victor Séjour, en vente à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, 1862. — V. dans le récit de la campagne de 1814, par M. Thiers, les exploits des bonnes gens de Champagne.

LES MOISSONNEURS DE LA BRIE.

BATAILLE DE MONTEREAU.

(1814.)

Le front couronné de sueurs (1),
Armés du fer qui tranche et scie,
Le long des chemins de la Brie
Voici venir les moissonneurs !

Après tant de mois d'espérance,
Ils vont cueillir en un seul jour
Le fruit du pénible labour
Et le prix tardif des semences.

Devant ces rudes travailleurs
Courbés dans la plaine jaunie,
Chacun se découvre et s'écrie :
Salut ! salut aux moissonneurs,
Qui vont aux sillons de la Brie,
Armés du fer qui tranche et scie,
Le front couronné de sueurs !

Quand les cloches du matin
Sonnent leur joyeux refrain,
Par les champs de Saint-Germain
Nous nous mettons en chemin,
Au son des cloches du matin.

(1) Ce chant est tiré de la *Bibliothèque des sociétés chorales ;* il est destiné à être récité en chœur. Les paroles et la musique sont de M. Laurent de Rillé.

Nous venons de tous les hameaux,
Féricy, Luzancy, Torcy ;
Nous quittons tous nos hameaux,
De Coulommiers jusqu'à Meaux.
Nous accourons tous, en chantant,
De Saacy, de Quincy, de Choisy ;
Nous accourons tous, en chantant,
De Nesles, de Mormant.
Par bandes nous venons aussi
De Thorigny, de Lagny, de Mysy ;
Par bandes nous venons aussi
De Chelles, de Messy.
Nous venons de tous les hameaux,
De Féricy, de Torcy ;
Nous venons de tous les hameaux,
De Provins jusqu'à Meaux,
D'Héricy, de Crécy, de Lagny.
Ah ! nous voici !

Allons ! par quelque chanson
Egayons la moisson.
Allons ! par quelque chanson
Il faut égayer la moisson !

Evoquons dans notre histoire
Ces jours de gloire et de malheurs.
Oui, rappelons ces jours de gloire
Où nous versions du sang, et non des pleurs.

Glorieux souvenirs d'une chère patrie,
Vous vibrez, vous vibrez dans nos cœurs.
Au nom sacré de Montereau (1),

(1) Chacun sait la glorieuse part prise par les gardes nationaux de Champagne à la défense du pays, en 1814. La bataille de Montereau fut des plus sanglantes ; elle fut la dernière de cette guerre fatale.

Et quidquid peccant reges, plectuntur Achivi.

Dans nos champs envahis, moissonneurs de la [Brie,
L'impie étranger n'a trouvé qu'un tombeau.
Le fer qui naguère
Fécondait la terre
Soudain se transforme aux mains du laboureur.
Les socs et les faulx sont levés pour la guerre,
De chaque sillon surgit un moissonneur.

A toi, France chérie,
A toi les moissonneurs de la Brie !
A toi leurs labeurs,
Leur sang et leurs sueurs !
Voilà, voilà les moissonneurs !

LA CAMPAGNE DE 1814.

CHALONS-SUR-MARNE.

Je veux des princes alliés
Vous raconter l'histoire,
Par un même serment liés
De partager leur gloire.
De Bonaparté,
Héros si vanté,
Ils voulaient se défaire :
Et chacun disait
Que cela n'était
Pas chose aisée à faire.

Bientôt on vit de tous côtés
Les alliés en France,
Et les Français si redoutés
Se trouvent sans défense :
Leur grand général,
Comme un animal,
S'était laissé surprendre,
Et dans ses états
Il n'entendait pas
Qu'on parlât de se rendre.

Cependant sur Paris marchaient
De nombreuses armées,

Et toutes ces troupes étaient
D'un grand zèle animées.
Mais Napoléon
D'un ton fanfaron
Dit : —Que l'ennemi vienne !
Je m'en vais le voir
Et le recevoir
Dans les champs de Brienne.

Il s'avance donc fièrement
En ordre de bataille,
Puis se retire honteusement,
N'ayant rien fait qui vaille.
Chacun se disait :
—Pourtant il avait
Promis monts et merveilles,
Et malgré cela,
Il est vrai qu'il a
Reçu sur les oreilles.

Les alliés dedans Paris
Entrèrent sans obstacle,
Et les Parisiens surpris
Crièrent au miracle,
Disant : —Non, jamais
Le peuple français
N'eut pareille visite !
Mais il nous faudrait,
Pour être à souhait,
Qu'un Bourbon vînt ensuite.

On vit le grand Napoléon,
Dans cette circonstance,
Commencer à baisser le ton
Et perdre contenance.
Tous ses maréchaux

Et ses généraux
Lui disent : —Ma foi ! sire,
Il faut prudemment
Et très-promptement
Laisser là votre empire.

—Quittons donc, dit-il, puisqu'il faut :
Mais je demande en grâce
Qu'au moins à mon petit marmot
On assure ma place.
—Non pas, lui dit-on ;
Il vient un Bourbon
Pour gouverner la France ;
Mais, en attendant,
On fera l'enfant
Duc de Parme et Plaisance.

—La chose, leur dit l'empereur,
N'est point du tout plaisante,
S'il faut que mon fils du vainqueur
Reçoive sa patente.
Moi, j'ai de l'argent
Pour vivre amplement
Loin de ce domicile ;
Je vais déloger
Et faire enrager
Les habitants d'une île.

Voulant, en généreux vainqueur,
Traiter avec la France,
Alexandre eut, par une erreur,
Au sénat confiance.
Il imaginait
Que ce corps était
De la France l'oracle ;
Mais de vils flatteurs,

Avides d'honneurs,
C'était le réceptacle.

Le sénat fit donc une loi,
Chef-d'œuvre d'impudence ;
Il partageait avec le roi
Tout le pouvoir en France,
Se perpétuait
Et se prodiguait
Les honneurs, les richesses ;
Tandis qu'en effet
Il ne méritait
Que du pied dans les fesses.

Tandis que tout l'empire était
En embarras étrange,
Louis vers Paris s'avançait,
Accompagné d'un ange.
On vit des Bourbons
Tous les rejetons
Se rencontrer en France.
On les bénissait
Et l'on en rendait
Grâce à la Providence.

Pour ce bon roi tant désiré
A l'envie on s'empresse.
Jamais Paris n'avait montré
Plus sincère allégresse.
On reconnaissait
Que Louis était
Digne fils d'Henri quatre,
Et chacun disait :
—Pour lui, s'il fallait,
Nous irions tous nous battre.

Arrive, à son tour, le sénat,
Qui, présentant sa carte,
Dit : —Sire, pour régir l'état,
Voilà votre pancarte.
—Voyons, dit le roi.
Ma foi ! votre loi
Ne paraît pas fort sage,
Et votre papier
Peut bien tout entier
Servir à d'autre usage.

Je reprends sans tant de façon,
Dit Louis, ma couronne,
Et pour cette opération
N'ai besoin de personne...
De par mon seul nom,
Sans distinction
Je pardonne aux perfides,
A tous les voleurs,
Aux spoliateurs
Et même aux régicides.

Louis, par de plus grands bienfaits
Signalant sa puissance,
Unit par une bonne paix
L'Europe avec la France.
Chacun admirait
Combien il avait
De vertus en partage :
—Non, se disait-on,
Le roi Salomon
Ne fut jamais plus sage (1).

(1) Devigne de Sailly, chef de division à la préfecture de la Marne.

LES RUSSES EN GARNISON A REIMS.

(1814.)

Vous, dont la voix est noble et tendre,
Gais chansonniers, auteurs charmants,
Souffrez qu'un soldat d'Alexandre
A vos accords joigne ses chants.
Il craint que quelque discordance
Ne vous choque dans ses couplets ;
Mais, s'il n'a pas l'accent de France,
Il a du moins le cœur français.

Animés du désir de plaire,
On vous a vus de nos pays
Rapporter la walse légère
Que l'on aime encore à Paris.
Si vous avez pris notre danse,
Nous vous devons d'autres succès,
Puisque nous avons, dans la France,
Appris à nous battre en Français.

L'affreux tyran qui, dans sa rage,
Couvrit l'Europe de tombeaux,
Fut-il digne de notre hommage
Et de commander des héros ?
Il fut cruel et peu sincère ;
Sa bouche ne sourit jamais ;

Nulle beauté ne lui fut chère :
On voit qu'il n'était pas Français.

Ce bon Henri, que l'on révère,
Fut vaillant, joyeux et courtois ;
Il fêta la simple bergère,
Il fêta la fille des rois.
Il fut modeste dans sa gloire,
Se fit l'ami de ses sujets;
Il sut aimer, chanter et boire :
On voit bien qu'il était Français.

Sur les bords fleuris de la Seine,
Lieux charmants, chéris des amours ;
Vous le voyez, on prend sans peine
La gaîté de vos troubadours.
En tout climat, auprès des belles
Nous réussirons désormais,
Et, pour fléchir les plus cruelles,
Nous dirons : — Nous sommes Français.

Je craignais qu'on ne pût m'entendre,
Mais, pour célébrer tes exploits,
O mon héros, mon Alexandre,
N'a-t-on pas toujours de la voix ?
En vain une gloire nouvelle
Vient t'enivrer de ses attraits :
De tes conquêtes la plus belle,
C'est encor le cœur des Français.

Vous qui savez plaire et combattre,
Vaillants et généreux Français,
Chantons les enfants d'Henri quatre,
Chantons Louis, chantons la paix.
Si le tyran tombe sans gloire,

C'est qu'il ne vous connut jamais ;
Il aurait fixé la victoire,
S'il eût été cher aux Français (1).

(1) Collect. de M. Brissart. — Cette chanson fut faite par un officier russe en garnison à Reims, en 1814.

LE CAMP DE VERTUS.

(1814.)

Buveurs de la Moscovie,
Quand partirez-vous enfin?
Avez-vous encore envie
D'avaler tout notre vin?
C'est, je crois, l'unique affaire
Qui vous retient parmi nous;
Mais, soit dit sans vous déplaire,
Nous le boirons bien sans vous.

Protégez toujours la France,
Comme vous l'avez promis;
Comptez sur notre constance
A vous traiter en amis.
Nous ferons des vœux sincères
Pour être en paix avec vous;
Vivons toujours en bons frères,
Mais buvons chacun chez nous.

Sans vous, nous serions encore
Sous un régime oppresseur;
Mais la soif qui vous dévore
Altère notre bonheur.
Conservez à ma patrie

Son roi longtemps désiré ;
Mais laissez, je vous en prie,
De quoi boire à sa santé (1).

(1) Epernay. — Collect. de M. Louis. — Dans la plaine qui entoure Vertus, les Alliés formèrent un camp considérable. Pour célébrer leurs victoires, les étrangers vidèrent des milliers de bouteilles de vin de Champagne : de là cette jolie et patriotique chanson. — Nous n'en connaissons pas l'auteur. Tout porte à croire qu'on ne la doit pas aux hommes de lettres de la maison Clicquot-Ponsardin et compagnie.

LA FÊTE DE SAINT LOUIS

A CHALONS-SUR-MARNE,

(1814.)

Châlonnais, mes concitoyens!
Qu'entre nous règne l'harmonie;
C'est le seul de tous les moyens
Qui peut sauver notre patrie.
Rallions-nous, soyons unis,
Sur nos erreurs passons l'éponge;
Vivons en frères, en amis;
Nos maux ne seront plus qu'un songe.

De nous dépend notre repos;
Tâchons donc de mieux nous entendre;
Nous avons pour juge un héros,
Le grand, le puissant Alexandre :
Nos intérêts sont dans ses mains;
Il veut qu'intacte soit la France :
Secondons ses nobles desseins,
Au roi jurons obéissance.

Qu'en nos verres des dons d'Ay
La divine liqueur pétille;
Buvons au petit-fils d'Henri,
Buvons à l'auguste famille :

Célébrons la fête des lis ;
Que franche soit notre allégresse,
Et buvons encore à Louis,
Pour goûter la plus douce ivresse (1).

(1) A. B..... — Collect. de M. Gillet. — Châlons, T.-J. Martin, imprimeur du roi.

RESURREXIT NAPOLEO.

Châlons-sur-Marne (Mars 1815).

Le vingt Mars, le gros papa
Sans bruit ni tambour décampa :
Savez-vous bien pourquoi cela ?
Alleluia.

C'est qu'un grand héros débarqua
En Provence, et puis chemina
Tant qu'à Paris il arriva :
Alleluia !

En le voyant, chacun claqua,
Criant : — Bravo ! c'est bien cela !
C'est Bonaparte ! le voilà !
Alleluia !

Depuis les noces de Cana,
Chronique jamais n'offrira
Miracle valant celui-là.
Alleluia !

Messieurs les nobles, halte-là !
Calotins, chantez : *Libera !*
Car votre règne est *a quia* :
Alleluia.

Notre ami Bobèche pourra
Mourir comme et quand il voudra :
Maintenant on l'enterrera,
Alleluia.

Le pape se lamentera ;
Possible est qu'il fulminera ;
Mais il est sûr qu'on en rira :
Alleluia !

Muzard dit qu'on bataillera ;
Moi, j'espère qu'il mentira :
La France en paix demeurera,
Alleluia !

Berry quitte Virginia ;
Mais à Londre il retrouvera
Sa tendre nymphe d'opéra :
Alleluia !

Le d'Angoulême chassera,
Suivi de sa Dolorosa,
A qui bien ou mal il fera,
Alleluia !

De bleu d'Artois habillera
Valets, piqueurs *et cætera*,
Et dans les rangs se montrera,
Alleluia.

Le Désiré conversera
Avec son clergé, qui dira :
— Sire, cela se passera,
Alleluia !

Napoléon nous restera,

Et dans l'histoire on écrira :
Resurrexit cum gloria :
ALLELUIA (1).

(1) Collection de M. GILLET. — Ces couplets sont encore de M. DEVIGE DE SAILLY, chef de division à la préfecture de la Marne. — Comme on le voit, le poète de la préfecture continuait à s'inspirer au souffle des évènements !

LA FÊTE DE LOUIS XVIII
A CHALONS-SUR-MARNE.
(Le 25 Août 1815.)

L'orage cesse, et l'espérance
Renaît dans le cœur des Français.
Ah ! notre bonheur recommence :
Nous avons Louis et la paix.
De ces biens que la Providence
Rend à nos vœux, à notre amour,
Guidés par la reconnaissance,
Célébrons le double retour.

Louis, dont la grande infortune
A presque égalé les vertus ;
O toi, dont l'âme peu commune
Brille des plus beaux attributs,
Ton front va rendre à la couronne
Son éclat pur et radieux ;
Sois encor l'ornement d'un trône
Qu'avaient illustré tes aïeux.

Des mers franchissant la barrière,
Un tyran usurpa tes droits ;
Pour toi s'arma l'Europe entière ;
Ta cause était celle des rois.
A leur tête on vit Alexandre,
Des czars ce noble successeur,
Qui sait cultiver et défendre
La vertu, la gloire et l'honneur.

Le ciel veut qu'à tes destinées
S'unissent celles des Français.
C'est par eux que sur tes années
Il va répandre ses bienfaits.
Du calme qui déjà s'apprête
En toi seul nous voyons l'auteur ;
Et, pour nous, le jour de ta fête
Devient la fête du bonheur.

Image d'un dieu sur la terre,
Tu parais et sèches nos pleurs ;
Envers le crime seul sévère,
Tu sais pardonner aux erreurs.
O roi digne qu'on le chérisse,
Que tous les cœurs te soient soumis ;
Qu'en France longtemps retentisse
Ce cri sacré : Vive Louis (1).

(1) Collect. de M. Gillet.

LE BUSTE DE LOUIS XVIII

PLACÉ DANS LE CORPS DE GARDE DE LA GARDE NATIONALE DE REIMS.

(6 Mars 1816.)

Environnés des augustes images
Dont à l'envi furent parés ces lieux,
Loyaux Français, joignons à nos hommages
Ce doux serment si cher à nos aïeux :
Soutiens de la patrie
Bourbons, race chérie,
Vivre et mourir à jamais sous vos lois,
C'est le seul vœu des fidèles Rémois.

Voyez Louis : comme ce tendre père
Porte en ses traits notre bonheur empreint !
Comme il sourit à notre élan sincère
Et nous entend repéter en refrain.—Soutiens.

C'est dans nos murs, grand roi, que de la [France (1).

(1) Variante :

Viens dans nos murs, grand roi ! que de la France
Le pieux désir soit enfin accompli !
Quand pourrons-nous, ivres de ta présence,
Dire cent fois à ton cœur attendri.

L'heureux espoir sera par toi rempli.
Quand pourrons-nous, ivres de ta présence,
Cent fois redire à ton cœur attendri : — Sou-
[tiens (1).

(1) Il était alors question, à Reims, du sacre de Louis XVIII. Les devis des dépenses à faire furent étudiés et rédigés : nous en possédons copie. — Le sacre n'eut pas lieu : la santé du roi s'y opposait ; d'ailleurs, Napoléon était sacré et vivait encore.

LA GARDE RÉMOISE.

(1817.)

S'il faut célébrer la fête
D'un roi que chacun chérit,
Soudain le Rémois s'apprête,
Il chante, il se divertit;
S'il faut faire la promesse
D'un éternel dévoûment,
Remplir avec allégresse
Un si facile serment,
On est là, on est là,
La garde rémoise est là.

S'il faut, au sein de la ville,
Protéger la sûreté;
S'il faut contenir tranquille
Un peuple au mal excité;
S'il faut, par sa contenance,
Effrayer les factieux,
Et réduire à l'impuissance
Tous leurs projets odieux,
On est là, on est là,
La garde rémoise est là.

S'il faut, par l'obéissance
Honorer des magistrats
Dont l'active surveillance
Est la force des Etats;

S'il faut au chef qu'on révère (1),
Dont le zèle est si connu,
Prouver confiance entière
Et dévouement absolu,
On est là, on est là,
La garde rémoise est là.

S'il faut chanter ce modèle (2)
De loyauté, de candeur,
Qui fut constamment fidèle
A son roi comme à l'honneur;
S'il faut jouir sans mélange
D'un si précieux moment,
Et faire avec lui l'échange
De gaîté, de sentiment,
On est là, on est là,
La garde rémoise est là (3).

(1) M. De Bezannes.

(2) Duc de Doudeauville, inspecteur des gardes nationales.

(3) Grassière. — Collections de MM. l'abbé Cerf et Dubois.

COUPLETS IMPROMPTUS

SUR LE DÉPART DES ALLIÉS.

(1818.)

Avec assurance on exprime
Ce qu'on éprouve vivement,
Lorsqu'en rimant l'esprit s'anime
Par la verve du sentiment :
Il faut, pour parler de science,
Au Double Mont avoir accès ;
Pour chanter notre délivrance,
Il ne faut qu'être bon Français.

Vers la terre qui le vit naître,
Se dirigeant pour la revoir,
L'étranger, prêt à disparaître,
Comble nos vœux et notre espoir.
Pour les plaisirs de nos bergères,
Pour boire nos vins les plus frais,
Pour la garde de nos frontières,
Nous n'aurons plus que des Français.

Dans nos cités, où l'on se presse,
Dans la retraite des hameaux,
Par des chants remplis d'allégresse
Chacun interrompt ses travaux,
Et, des cœurs fidèle interprète,

Jaloux aussi d'en avertir,
Dans les vallons, Echo répète :
Ils vont partir, ils vont partir.

Amants de la philanthropie,
Fuyons le tumulte des camps ;
Cultivons les arts, l'industrie,
L'amitié, nos paisibles champs.
Bellone, avide de vengeance,
Qui tant de fois vint les armer,
Ne troublera plus l'existence
Des peuples faits pour s'estimer.

A l'ombre de l'indépendance,
Vivons en paix dans nos foyers ;
Et, comme eux, fiers de leur vaillance,
Fêtons, célébrons nos guerriers.
Enfants chéris de la Victoire,
Ils ont cueilli tant de lauriers,
Qu'après eux, aux champs de la gloire,
Nous ne pourrions que grappiller.

Des lis vous qui sous la bannière
Des combats suiviez les hasards ;
Vous qui, dans la même carrière,
Marchiez sous d'autres étendards,
De l'union goûtez les charmes :
De l'honneur nobles chevaliers,
Ne faites plus, en frères d'armes,
Qu'un seul faisceau de vos lauriers.

Au nom sacré de la patrie,
Oublions nos divisions ;
Que son intérêt nous rallie
Au sceptre antique des Bourbons.
N'oublions pas que le bon père

Qui nous fait jouir de la paix,
Dans sa tendresse, voudrait faire
Des frères de tous les Français.

Aux caprices du despotisme
Succède le règne des lois,
Et sur les débris du sophisme
La raison établit ses droits :
Du parjure et de l'anarchie
L'hydre a disparu pour jamais ;
Honneur, fidélité, patrie,
C'est la devise des Français.

Vous qui désirez que l'on fixe
A quatre couplets un refrain,
Vous me trouverez trop prolixe ;
De vous j'attends un trait malin.
Partout cependant on répète,
En lisant les vers que j'ai faits :
—S'ils ne sont pas d'un bon poète,
Ils sont du moins d'un bon Français (1).

(1) Reims, Lebâtard. — Coll. de M. Brissart.

LE RÉTABLISSEMENT
DE LA STATUE DE S. M. LOUIS XV

Sur la place Royale de Reims.

(25 Août 1819.)

Heureux sous un roi que la France
Nomme Louis le Bien-Aimé,
Reims dit à la Reconnaissance :
— Fais respirer ses traits sur le bronze animé.

Célébrons avec allégresse
L'aïeul du roi que nous aimons,
Et confondons dans notre ivresse
La tige entière des Bourbons.

— Qu'il instruise à jamais la terre
Qu'en nos murs, un roi bienfaisant
Des Français jura d'être père
Et fut, comme Henri, fidèle à son serment. —
[Célébrons, etc.

Ce bronze, hélas !... à la tempête
Livra ses augustes débris ;
Plus de regrets : sa noble tête
Vient frapper de nouveau nos regards attendris.
[Célébrons, etc.

De sa protection royale
Les arts proclament le bienfait;
Le Dieu du goût montre un Pigalle,
Au premier rang surtout il désigne un Vernet.
[Célébrons, etc.

Dans la carrière littéraire,
Du grand siècle illustres rivaux,
Montesquieu, Buffon et Voltaire
Attachent à son nom leurs éloquents travaux.—
[Célébrons, etc.

La Gloire.... (à ce mot électrique
Ont tressailli les cœurs français),
La Gloire, aux champs de la Belgique,
Sous ce prince égala nos modernes succès. —
[Célébrons, etc.

Clio, burine dans l'histoire
Fontenoi, terre des lauriers ;
Peins nous ces fils de la victoire,
Immortels précurseurs de nos vaillants guer-
[riers.—Célébrons, etc.

Tes pages, dignes interprètes,
Diront surtout : — Louis vainqueur
Rendit noblement ses conquêtes
Et préféra le nom de Pacificateur.—Célébrons.

Un instant suspendons l'hommage
Offert au roi de nos aïeux;
Louis le Désiré, le Sage
Réclame d'Apollon le luth harmonieux.—Célé-
[brons, etc.

Qu'ai-je dit ? Au jour de la fête

D'un bon père et de ses enfants,
Chaque Français devient poète ;
L'amour et le cœur seuls modulent ses accents.—
[Célébrons, etc. (1).

(1) Reims, imp. de Lebâtard.—Collect. de MM. Brissart et l'abbé Cerf. — L'auteur de ces couplets est M. Perrelet-Siret, l'un de nos chansonniers les plus féconds.

LES MILICIENS DE LA CROIX A REIMS.
(1820-1821.)

Marchons vers la croix,
Que toutes nos voix
Chantent notre allégresse,
Puisque le Sauveur
Fait notre bonheur
Et nous prodigue sa tendresse.

Sur les tours de notre cité
Arborons la sainte bannière ;
Vers elle l'impie indompté
Se courbera dans la poussière. —Marchons, etc.

Courageux enfants de la Croix,
Nobles soldats du saint Calvaire,
Ecoutons du grand Dieu la voix :
Il doit juger toute la terre. — Marchons, etc.

Notre étendard sera la foi ;
De l'arborer soyons avides,
Et jurons au suprême Roi
D'être ses guerriers intrépides. —Marchons, etc.

Des cieux il appelle aux combats
Tous les héros nés pour sa gloire ;
Qui de nous ne volerait pas
Partager la noble victoire ?—Marchons, etc.

Prenons pour guide son flambeau,
Et dans tous lieux portons ses armes;
Par elles le guerrier nouveau
Mettra le rebelle en alarmes.—Marchons, etc.

Dieu sait réserver des lauriers
Du jardin brillant de sa gloire
A tous ses fidèles guerriers,
Pour éterniser leur mémoire.—Marchons, etc.

Dieu sauveur, assure nos pas
Et viens protéger nos phalanges;
Fiers combattants, jusqu'au trépas,
Nous célébrerons tes louanges.—Marchons, etc.

Conquérant sous tes étendards,
Ouvre-nous la noble carrière,
Et tous tes ennemis fuyards
Abaisseront leur tête altière.—Marchons, etc.

Chrétien, au combat de l'honneur,
Fais triompher sa loi chérie :
Que tout Français soit défenseur
De notre céleste patrie. — Marchons, etc.

Charmant autel !... quoi de plus beau ?
Tu pares toute la nature.
O Jésus ! ô divin tombeau !
Deviens, un jour, ma sépulture.—Marchons, etc.

Dieu des mortels, Dieu des Français,
Puisqu'au bonheur tu nous appelles,
Nous serons jaloux à jamais
D'être à tes douces lois fidèles.—Marchons. (1).

(1) Reims. — Bibl. de la ville.

CANTIQUE D'ADIEUX,

Adressé à M. les Missionnaires par le chœur des dames de la cathédrale de Reims.

(25 Février 1821.)

A Messieurs les ecclésiastiques de la paroisse.

Pieux pasteurs, qui dirigez nos âmes,
Non, tant de soins ne seront plus perdus ;
Du feu sacré nous ressentons les flammes,
Et pour jamais nous vous sommes rendus.
Ame fidelle,
Entends leur voix !
Jamais rebelle,
Garde les saintes loix.

A vos efforts d'autres efforts sublimes,
Pour nous sauver, ont daigné concourir.
Heureuse ligue ! A de tristes victimes
Elle a dicté la voix du repentir.
Ame fidelle, etc.

A Messieurs les Missionnaires.

Eh ! quel est donc ce brillant assemblage,
Ce beau faisceau de talens, de vertus ?
Ils ont au cœur des martyrs le courage,
Ils ont au front le signe des élus.
Ame fidelle, etc.

A leur aspect, j'ai vu pâlir le vice ;

L'avare a craint, l'orgueilleux s'est troublé;
D'un bras vengeur redoutant la justice,
L'athée a fui, l'incrédule a tremblé.
Ame fidelle, etc.

Dieu trois fois saint, ta puissante parole
A terrassé par eux ton ennemi;
Devant leur sein, victorieux symbole,
Règne la croix... l'enfer en a frémi !
Ame fidelle, etc.

Partez, allez, une nouvelle gloire
Va couronner des prodiges nouveaux;
Et, loin de vous, notre active mémoire
Sourit d'avance à vos nobles travaux.
Ame fidelle, etc.

Religion ! toi seule tu réserves
Un digne prix à leurs nombreux bienfaits,
Et leur bonheur croîtra, si tu conserves
Tous les chrétiens qu'en nos murs ils ont faits.
Ame fidelle, etc.

Recevez donc, apôtres de notre âge,
Le doux serment qu'à vos pieds nous faisons.
Oui, nous jurons de garder l'héritage
De vos vertus, de vos saintes leçons.
Ame fidelle,
Entends leur voix !
Jamais rebelle,
Garde les saintes loix.

ADIEUX

CHANTÉS PAR LE CHŒUR DES HOMMES.

(1821.)

Et nous aussi, par un pieux cantique,
Nous vous faisons un affligeant adieu !
Puisqu'il le faut, allez, troupe angélique,
Allez gagner d'autres Français à Dieu.
Puisqu'il le faut, et le ciel le réclame,
Portez ailleurs le divin aliment :
En cet instant, ce qu'éprouve notre âme,
Que notre voix l'exprime faiblement !

C'en est donc fait ! vous quittez cette terre,
Ce champ fécond où vous avez semé ;
Heureux du bien que vous avez pu faire,
Heureux de voir votre œuvre consommé.
N'en doutez pas : le monde avec ses charmes
A vos bienfaits voudra nous arracher...
Priez pour nous : de si puissantes armes
Dans le péril sauront nous protéger.

Ils vont partir... que la reconnaissance
A nos accens vienne joindre aujourd'hui
Du sentiment la touchante éloquence,
D'un pur amour le juste et noble appui !

Du souvenir les séduisans prodiges
Vaincront pour nous la distance des lieux,
Et nous devrons à de si doux prestiges
D'être éloignés, jamais séparés d'eux!

A Messieurs les curés et vicaires de Notre-Dame.

Zélés pasteurs, ornemens de nos temples,
Dont les désirs appelaient nos saints jours,
A leurs leçons vos leçons, vos exemples
Ont su prêter un généreux secours.
De ce concert efficace, unanime,
Daigne le ciel vous accorder les fruits !
L'amour ardent qui pour Dieu nous anime,
De vos efforts sera le digne prix (1).

(1) Cette pièce, ainsi que la précédente, sont extraites d'une brochure ayant pour titre : *Mission de Rhetus*, *Janvier et Février* 1821. — Lebâtard.

STANCES

SUR LA RESTAURATION DE LA MÉTROPOLE DE REIMS.

(1822.)

Oui, tu vas recevoir, ville antique et fidèle,
Ce don si glorieux que te gardait ton roi.
O ma chère patrie, une aurore nouvelle
Luit aujourd'hui pour toi.

Hélas ! assez longtemps, grand Dieu ! la cité [sainte
A gémi sans espoir, veuve de son pasteur.
Elle a langui, déserte, et dans sa vaste enceinte
Plus de consolateur !

Ne regrette donc plus ta gloire interrompue,
Siége de saint Remi, relevé pour toujours.
A la voix de Louis, ta splendeur t'est rendue;
Elle reprend son cours.

Nous nous rappelons tous avec reconnais- [sance
Les sublimes vertus de votre épiscopat,
Pères de notre église : à votre vigilance
Elle a dû son éclat.

Je vois Nicaise, armé de la sainte parole,

S'avancer pour fléchir un farouche ennemi.
Au salut de son peuple avec joie il s'immole,
Et le Vandale a fui.

Sage dans les conseils, de Dieu sublime [oracle,
Malgré sa résistance au plus haut rang porté,
Remi donne aux Français l'inespéré miracle
Du Sicambre dompté.

Grand homme, saint pasteur, c'est à lui que [son siége
A dû tous ses honneurs, ses légitimes droits ;
Reims, tu reçus de lui l'auguste privilége
De voir sacrer nos rois.

Vivant, de nos aïeux il fut le tendre père,
Il fut leur protecteur au-delà du tombeau.
O France, tu le sais, tu dois à sa prière
Le Dieu-Donné nouveau.

Ses nombreux successeurs ont marché sur ses [traces ;
Des peuples et des rois arbitres révérés,
Par eux, de ces derniers les bienfaits et les [grâces
Nous étaient accordés.

Quel pontife honoré de la pourpre romaine
De tant de monuments orne votre cité ?
Reconnaissez, Rémois, de Charles de Lorraine
La libéralité.

Le pauvre, dans vos murs, n'avait aucun asile,
Ni le jeune chrétien qui se consacre à Dieu ;
Le Tellier, plein d'un zèle à qui tout est facile,

Remplit ce double vœu.

Religion divine, ah ! quelle est ta puissance !
Heureux l'homme qui suit tes inspirations !
C'est par toi qu'il acquiert la sublime science
Des grandes actions.

C'est toi qui dans Milan nous fais voir Borro-
[mée ;
Dans Marseille, Belsunce affrontant les horreurs
D'un fléau dont chacune éprouve, désolée,
Les mortelles rigueurs !

Oui, c'est encor toi seule, aux lieux que l'Ebre
[arrose,
Qui m'offris un évêque, en de funestes jours,
Certain de son trépas, prodiguant à Tortose
Sa vie et ses secours.

Mais quoi ! ne dois-je pas à d'aussi beaux mo-
[dèles
Ajouter Talleyrand qui sut les égaler ?
La mort nous l'a ravi, nos mémoires fidèles
Sauront le conserver.

Leur foi, leur piété, leur zèle, leur constance,
Tous les temps, tous les lieux les trouvèrent
[en lui ;
Comme eux, cherchant le pauvre, il fut de l'in-
Le charitable appui. [digence

Combien de fois, hélas ! sur la rive étrangère,
De *Louis*, de *Thérèse*, ardent imitateur,
Il fut de nos Français expirant de misère
L'ange libérateur !

Rémois, vous espériez, à son retour en
[France,
Revoir votre pontife à vos vœux accordé ;
A d'illustres désirs sa longue résistance
Avec peine a cédé.

La distance des lieux, de son amour extrême,
Vain obstacle, jamais n'a pu nous séparer.
Nous étions tout pour lui; sa volonté suprême
A dû nous le prouver.

Déjà, depuis longtemps, fidèle à sa promesse,
Il nous avait fait choix d'un Talleyrand nouveau ;
A ce noble héritier de toute sa tendresse
Il lègue son anneau.

C'est Coucy... Près de nous il reçut la nais-
[sance
De ces preux dont le nom a jeté tant d'éclat,
Et parmi nous il a commencé dès l'enfance
Un saint apostolat.

Ah ! qu'il ressemble bien à son heureux mo-
[dèle !
L'âme de Talleyrand respire dans ses traits ;
Nous l'attendons encore, et déjà de son zèle
Nous goûtons les bienfaits.

Le premier de ses dons passe notre espérance;
Coucy du saint pontife obtient pour nous le
[cœur :
Reçois, peuple, reçois avec reconnaissance
Cette insigne faveur.

Au-devant de Coucy volez, foule pieuse !
Allez lui témoigner un tendre empressement.

Je le vois s'attendrir... Son âme généreuse
Bénira ce moment.

Ministres du Très-Haut, vous dont la vigilance
Garda le feu sacré, le conserva pour nous,
Celui dont votre amour devança la présence
Vient au milieu de vous.

Répète nos transports, auguste basilique !
Tu vas revoir tes jours de fête et de bonheur :
Pour ne le perdre plus, sous ton noble portique
Reçois l'oint du Seigneur (1).

(1) J.-L. Grassière. — Collect. de M. l'abbé Cerf.

CANTIQUE POUR LE ROI,

A L'USAGE DES MISSIONS DE FRANCE.

(1822.)

Venez, Français; le Dieu dont la puis-
Fait triompher et le trône et la foi, [sance
Veut aujourd'hui qu'on chante dans la France :
Gloire au Très-Haut! vive notre bon roi!

Vive la France!
Vive le roi!
Toujours en France
Les Bourbons et la foi!

Lorsque l'impie, exerçant sa vengeance,
Faisait régner la terreur et l'effroi;
Quand tout semblait perdu pour notre France,
Nous espérions toujours en notre roi.
Vive la France! etc.

Il est à nous, ce gage d'alliance
Du vieil honneur et de l'antique foi;
Tout cœur Français redit en sa présence :
—Vivre et mourir pour son Dieu, pour son roi.
Vive la France! etc.

Honneur, louange, amour, reconnaissance
Pour tes bienfaits, grand Dieu; car c'est à toi
Que nous devons le salut de la France,
Que nous devons le retour de son roi.
Vive la France! etc.

Oui, sa bonté retrace ta clémence;
Par son exemple il nous ramène à toi;
C'est rendre gloire à ton nom dans la France,
Que de bénir le nom d'un si bon roi.
Vive la France! etc.

Reine des cieux, protége l'héritage
Que les Bourbons ont soumis à ta loi!
Montre-toi mère, achève ton ouvrage;
Daigne veiller sur la France et son roi.
Vive la France! etc.

De tes enfants exauçant la prière,
Déjà sur nous tu répands tes bienfaits,
Et de nos lis soutenant la bannière,
Promets la gloire aux Bourbons, aux Français.
Vive la France! etc.

Peuple français, sois un peuple de frères;
Que tous les cœurs soient unis à jamais.
Notre Louis est le meilleur des pères:
Vive Louis et la France et la paix!

Vive la France!
Vive le roi!
Toujours en France
Les Bourbons et la foi (1)!

(1) Collection de M. P. Dubois. — *Recueil de cantiques choisis à l'usage du diocèse de Reims.* — Delaunois, 1822. — Avec la branche aînée de la maison de Bourbon était revenue la paix. Le travail et l'industrie prospérèrent en Champagne; ouvriers et maîtres, rémunérés convenablement de leurs peines, vivaient en bonne intelligence. Il n'en fut pas toujours ainsi : après la révolution de Juillet, des idées nouvelles, des systèmes économiques, que notre plan

LE SACRE DE CHARLES X.

(1825.)

Viv' le roi! viv' le roi!
Ce cri réveille
L'oreille.
Viv' le roi! viv' le roi!
C'est à sa santé que j' boi.

Vill' de Reims, réjouis-toi
D' la présence d' not' bon roi.
L' vingt-neuf Mai, sans plus tarder,
Charles dix sera sacré.—Viv', etc.

nous interdit d'examiner, se fireut jour, et en 1834, on entendit dans les rues de Reims ces violents couplets :

Allons, fileurs, prenons courage,
L'heure de la vengeance est arrivée.
Brisons les fers de l'esclavage
Auxquels on veut nous livrer.....
Rallions-nous, classe ouvrière,
De l'honneur suivons le sentier ;
Il faut briser les grands métiers,
Réduisons-les tous en poussière.

Sur vos gardes, fileurs,
Prenons de l'action ;
Marchons, marchons,
Plutôt la mort que la diminution !

Depuis dix années tout entières
Que notre état s'est propagé,
Hélas ! combien avons-nous souffert !

Quand il célèbre un Bourbon,
Un couplet est toujours bon;
La gaîté n'a plus de frein,
Quand on entend ce refrain.—Viv', etc.

Les bons drilles vont chanter,

Maintenant, que pouvons-nous manger ?
Il nous faudra manger des pierres.
..... Que cela est malheureux !
Mourir, l'on serait plus heureux,
Vivre en pareille misère.
Sur vos gardes, fileurs, etc., etc.

Il faut braver leur arrogance,
Combattre pour nos intérêts;
Il faut braver leur insolence,
A mourir soyons toujours prêts.
C'est en mordant la poussière
Que nous pourrons redire encor :
Qui parmi nous craindra la mort,
Pour le bonheur de leurs frères ?
Sur vos gardes, fileurs, etc., etc.

Nous l'avons vu, la fois dernière,
Avec leurs compliments flatteurs;
Ils ont calmé la ville entière
En nous prêchant notre bonheur.....
Maintenant, voyant l'hiver,
Ils s'assemblent pour nous punir;
Ils veulent nous anéantir.
Les voyez-vous lancer leur tonnerre ?.. (*Les tarifs.*)
Sur vos gardes, fileurs, etc., etc.

Tremblez, filateurs téméraires,
L'ouvrier revendique ses droits.
Ils ont su braver la misère,
Ils sauront respecter les lois....
Courbez vos fronts dans la poussière,
Vils bourreaux de la liberté,
Et craignez que l'égalité
Ne vienne régner sur la terre.
Sur vos gardes, fileurs, etc., etc.

Les fillettes vont sauter;
Les canons vont détonner,
Les buveurs vont entonner : —Viv', etc.

J' gag'rais tout c' que j'ai vaillant
Qu'aux quatr' coins d' Reims maintenant,
On chant'ra dans tous les rangs,
Chez les p'tits comm' chez les grands :—
[Viv', etc.

Si j'étais maire ou préfet,
Mon discours s'rait bientôt fait :
Au-d'vant d' Charles dix j'irais,
Et tout bonn'ment j' lui dirais : —Viv'.

Tous les ans, à pareil jour,
Animés d'un même amour,
Le vieillar marmotera
Et l'enfant bégayera :—Viv', etc.

Si nous avons vu souvent
Nos grenadiers en avant,
C'est qu' ces brav's n'oubliaient pas
D' chanter pour se mettre au pas : —
[Viv', etc.

Je croirai de bonne foi
Que vous aimez not' bon roi,
Qu' vous voulez l'honneur de tous,
Quand vous chant'rez avec nous : —
[Viv', etc. (1).

(1) Reims.—Le sacre de Charles X fut chanté sur tous les tons et dans toutes les provinces ; pas un poète de valeur qui n'ait taillé sa plume à cette occasion : n'en exceptons pas M. J.-P. de Béranger. On a réuni dans un volume intitulé *Cou-*

CHARLES X AU SACRE.

(1825.)

Son port majestueux sur la foule s'élève ;
L'or fait étinceler le pommeau de son glaive.
Flottante à son côté, son écharpe à longs plis
Balaie, en retombant, les marches du parvis.
De longs éperons d'or embrassent sa chaussure
Et sur l'écu royal qui couvre son armure,
Du sanctuaire en feu tout l'éclat reflété
Jette au loin sur ses pas des gerbes de clarté.

ronne poétique de Charles X, un assez grand nombre de ces poésies de fête. Parmi les noms de leurs auteurs, nous trouvons : MM. Ancelot, d'Anglemont, Arnal, l'acteur comique, Baour-Lormian, Brazier, Carmouche, de Chazet, de Courcy, Dartois, Désaugiers, Mlle Delphine Gay, depuis Mme de Girardin, la Muse de la patrie ; MM. Gentil, Al. Giraud, Simon Jacob, Langlé, de Lamartine, de Marcellus, Mély-Janin, Merle, Ourry, de Piis, de Ségur, Soumet ; Mme Tastu ; MM. Théaulon, de Valory, et encore M. Victor Hugo, qui depuis... ; mais alors il était royaliste et n'en était pas réduit *à mettre son admiration où personne ne voudrait mettre ses pieds*. Qu'on nous permette de rappeler le début de la belle ode que sa jeune muse lui dicta : ne l'a-t-on pas trop oubliée ?

L'orgueil depuis trente ans est l'erreur de la terre.
C'est lui qui sous les droits étouffa le devoir ;
C'est lui qui dépouilla de son divin mystère
Le sanctuaire du pouvoir.
L'orgueil enfanta seul nos fureurs téméraires,
Et ces lois dont tant de nos frères
Ont subi l'arrêt criminel,

De son casque superbe il lève la visière :
Son panache éclatant flotte et penche en arrière
Et laisse contempler au regard enchanté
D'un front mâle et serein la douce dignité.
Comme un sommet battu des coups de la tem-
[pête,
Dont les neiges d'automne ont parsemé le faîte,
Avant les jours d'hiver, déjà ses cheveux blancs
Ont empreint sur le front la sainteté des ans,
Et leur boucle d'argent, qui s'échappe avec grâce,
A son panache blanc se confond et s'enlace.

Son œil superbe et doux brille d'un sombre
[azur ;
Son regard élevé, mais franc, sincère et pur,
Lançant sous sa visière un long rayon de
[flamme,

Et ces règnes sanglants, et ces hideuses fêtes,
Où, sur un échafaud se proclamant prophètes,
Des bourreaux créaient l'Eternel !

Voici les derniers vers de ce chant magnifique :

O Dieu ! garde à jamais ce roi qu'un peuple adore !
Romps de ses ennemis les flèches et les dards,
Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars !
Charles, comme au Sina, t'a pu voir face à face !
Du moins qu'un long bonheur efface
Ses bien longues adversités.
Qu'ici-bas des élus il ait l'habit de fête.
Prête à son front royal deux rayons de ta tête ;
Mets deux anges à ses côtés !

Cinq ans plus tard, le roi du poète partait pour l'exil, et maintenant, le poète du roi Charles X écrit ses dernières lignes, peut-être, sur la terre étrangère, et répétons avec lui :

L'orgueil depuis trente ans est l'erreur de la terre.
C'est lui qui sous les droits étouffa le devoir ; etc.

Semble, à chaque coup d'œil, communiquer
[son âme.
Dans ce regard sévère et clément à la fois,
La nature, avant l'homme, avait écrit ses droits.
Il semble accoutumé, dès sa première aurore,
A regarder d'en haut un peuple qui l'implore.
Sa bouche, que relève une mâle fierté,
Imprime à son visage un air de majesté;
Mais sa lèvre entr'ouverte, où la grâce respire,
Tempère à chaque instant l'effroi par un sou-
[rire,
Et cette main, qu'il ouvre et qu'il tend comme
[Henri,
Tout annonce le roi! La nef tremble à ce cri (1).

(1) A. de Lamartine.—*Le Chant du sacre, ou la Veille des armes.* — *Journal des Débats.*

LA CHANSON DU BANQUET DU SACRE.

(1825.)

Durant la pompe solennelle
Qui vient de briller à nos yeux,
Pour toi, Charle, un peuple fidèle
En silence invoquait les cieux.
Du temple la majesté sainte
Arrêtait nos élans d'amour;
Mais permets-nous, dans cette enceinte,
De chanter notre plus beau jour.

Tu n'as pas perdu la mémoire
De ces murs choisis par nos rois;
Tu nous as rendu notre gloire;
Tu nous as rendu tous nos droits.
Les meilleurs de ta noble race
A nos autels furent sacrés;
Ton nom devait trouver sa place
Après tous ces noms adorés.

Chacun, dans l'ardente allégresse
Qu'inspire ton aspect chéri,
Pour mieux te contempler, s'empresse,
Comme on faisait autour d'Henri.
Promets-nous encore un voyage
Au sein de ces murs triomphants;

Et, si nous t'aimons sans partage,
Partage-toi pour tes enfants.

Et nous, qui gardons ta personne,
Citoyens plutôt que guerriers,
Pour les champs lointains de Bellone,
Nous ne quittons point nos foyers.
Nous sourions quand on nous parle
De cette gloire des combats ;
Mais, s'il fallait mourir pour Charle,
Demain nous serions tous soldats (1).

(1) Reims. — Le sacre de Charles X fut salué par les Muses de Champagne. MM. Jacob, Fleury, Grassière, Permelet, d'autres encore, rimèrent, à cette occasion, de joyeux couplets, chansons d'entente cordiale, rondes royalistes. Elles sont encore trop présentes à la mémoire de nos concitoyens ; nous n'avons pas besoin de les rappeler ici. Un jour, quand les temps auront fui, quelque bibliophile à venir recueillera les œuvres des ménestrels de mon temps: que les dieux lui soient propices ! Et si jamais les ruines d'un de nos volumes, usé par les siècles, rongé par les vers, lui tombent entre les mains ; s'il cherche à savoir quel fut celui qui le précéda ; s'il retrouve la pierre où sera le nom du vieux bibliophile, qu'il y écrive ces mots :

Et ego pastor in Arcadia fui.

LES PORTRAITS DE FAMILLE.

(1825.)

Des rois dont son auguste enceinte (1)
Vit bénir le sceptre et les droits,
J'ai vu Reims, dans la fête sainte,
Entourer le meilleur des rois.
Charles, autour de ton image,
Ainsi ces monarques fameux
Semblaient unir à notre hommage
Celui de tes nobles aïeux.

Ici, de son culte profane
En abjurant la fausseté,
Du vrai Dieu devant un organe,
Clovis inclina sa fierté.
Aux pieds de ce Dieu qu'il révère
A son tour Charles vient prier;
Devant le maître de la terre
Il est fier de s'humilier.

Divin Louis, dont on adore

(1) Ourry.—On sait que les portraits des rois les plus illustres, parmi ceux qui ont été couronnés à Reims, y avaient été placés dans la grande salle du banquet royal, avec celui de S. M. Charles X. On y distinguait surtout ceux de Clovis, Louis IX, Philippe de Valois, Charles V, Charles VII, Louis XII, François Ier et Louis XIV.

La franchise et la piété,
Un de tes descendans encore
A de ces vertus hérité.
Et, dans cette fête chérie,
Un roi juste et religieux
De nouveau montre à ma patrie
Un prince adopté par les cieux.

Philippe (1), jadis à ton trône
En soumettant le Dauphiné,
A l'héritier de la couronne,
Par toi le titre en fut donné.
La France adopte ce principe,
Consacré par son souverain,
Et bénit un autre Philippe (2)
Pour le don d'un autre dauphin.

Voilà ce Charles, dit le Sage,
Qui, dans nos climats, autrefois,
Aux sciences sut rendre hommage
Et dicter les plus justes lois.
Des noms, des faits la ressemblance
Nous permet de dire, je crois,
Que, par Charles dix, à la France
Charles cinq est rendu deux fois.

Et toi, qu'une vierge immortelle,
Sauvant l'État par ses hauts faits,
Fit, dans cette cité fidelle,
Couronner, malgré les Anglais,
Charles sept, d'un sort plus prospère
Notre Charles jouit en paix ;

(1) Philippe de Valois.
(2) Second nom de baptême de Charles X.

Et, pour lui, je vois l'Angleterre
Qui s'unit aux vœux des Français.

Prince adoré, roi populaire,
Louis douze, on sait que toujours
De ton peuple tu fus le père,
Tu rendis heureux tous ses jours.
Un même espoir à nos yeux brille,
Quand Charles devient notre appui,
Louis, et ta grande famille
Retrouve son père aujourd'hui.

De l'héritier de ta couronne
Sois fier aussi, François premier ;
Et vois, de nouveau, sur ton trône
Se placer un roi-chevalier.
Comme toi, ce prince qu'on aime
Fut éprouvé par le malheur ;
Loin de nous, Charles sut de même
Conserver l'espoir et l'honneur.

De l'Europe longtemps arbitre,
Noble et généreux conquérant,
Louis quatorze, à plus d'un titre,
Tu méritas le nom de Grand.
Mais ton partage dans l'histoire,
Charles, sera-t-il moins flatteur ?
A Louis nous dûmes la gloire,
Et nous te devrons le bonheur.

Avec regret si notre France,
Parmi ces souverains chéris,
N'a pu, dans cette circonstance,
Placer le meilleur des Henris (1) ;

(1) Henri IV fut sacré à Chartres, Reims étant encore occupé par des troupes ennemies.

Par une heureuse ressemblance
Un portrait au sien suppléra.
Henri quatre, de ton absence
Charles dix nous consolera.

VERS

MIS AU BAS DU

PORTRAIT DE CHARLES X.

(1825.)

Sa bouche dit toujours, d'accord avec son
[cœur,
Le mot qui réjouit ou la mot qui console ;
Son regard promet le bonheur,
Et son règne tiendra parole.

INSCRIPTIONS

Placées à l'entrée du bazar établi au boulingrin en dehors de la porte Neuve de Reims, lors de la visite de S. M. Charles X.

(1825.)

Du commerce et des arts qu'il a fait pros-
[pérer,
Charles vient visiter le muséum champêtre,
Comme l'on aime à respirer
Le parfum des fruits qu'on fait naître.

Du travail le brillant génie
Offre partout à vos regards
Les trésors variés du commerce et des arts :
C'est le bouquet de l'industrie (1).

(1) Quand la Providence me conduisit à Reims, en 1838, on n'avait pas encore oublié les mots gracieux que le nouveau roi sut adresser à chacun, quand il vint visiter le bazar élevé dans nos promenades ; et plus d'une famille garde encore doux souvenir des aimables propos tenus par ce prince aux personnes qui représentaient l'industrie rémoise. La mienne est du nombre.

LA RONDE DE MAI.

(1825.)

Mois de Mai,
Mois si gai,
Je te donne
La couronne.
Ah ! pour nous sois toujours
Le vrai mois des amours !

A ta voix, la fleurette
Vient s' mêler au gazon ;
A ta voix, l' jeun' garçon
Vient s' mêler à la fillette.—Mois, etc.

Par tes métamorphoses
Tous les sens sont ravis ;
Tu nous rendis les lis :
Ça vaut encor mieux qu' les roses.—Mois.

C'est à toi que Pomone
Doit son dernier essor,
Notre âme, son ressort,
Et le doux plaisir, son trône.—Mois, etc.

Mais, pour doubler encore
L' bien qu' tu t' plais à donner,
Tu voulus couronner
Le roi que la France honore.—Mois, etc.

Au moment où je parle,
Mois charmant, tu n'es plus :
Mais dans nos cœurs émus
Tu vivras autant que Charle. — Mois, etc.

Dans un an, tu vas r'faire
Régner tes douces lois :
Puiss' Charles voir cent fois
Ton heureux anniversaire ! — Mois, etc. (1).

(1) Le chevalier GENTIL.

LE CANTIQUE DU PAUVRE D'ESPRIT.

(1825.)

D'aussi bon cœur, quoique moins bien
Qu'un docte académicien
Tout pauvre d'esprit chantera :
Alleluia !

Vous allez dire que je ris;
Mais Paris n'est plus dans Paris :
C'est à Reims qu'en esprit il va,
Alleluia!

Esprit saint, bénis Charles dix!
Bénis sa famille et nos lis !
La France en chœur te bénira,
Alleluia!

Malgré le zèle et les efforts
D'une centaine d'esprits forts,
La tour de Babel croulera,
Alleluia !

De l'antique et sainte cité,
Grâce à l'esprit de vérité,
Le temple se relèvera,
Alleluia!

Fidélité, respect, amour,
Sont les mots d'ordre qu'en ce jour
L'esprit de paix nous transmettra,
Alleluia !

Qu'on dira l'esprit de parti ?
Mes amis, s'il n'est pas parti,
C'est aujourd'hui qu'il partira.
Alleluia !

A l'esprit d'opposition
L'esprit de modération,
Dans les journaux, succèdera,
Alleluia !

Que si la presse en gémit moins,
A nos plaisirs, à nos besoins
Le bon esprit seul suffira :
Alleluia !

Aux calembours sur le pouvoir,
Sur la vieillesse et le savoir
Le bel esprit renoncera,
Alleluia !

Au droit des gens, au droit des rois,
Au droit divin (comme autrefois)
L'esprit public se bornera,
Alleluia !

A l'agiotage maudit,
Qui tend à miner le crédit,
L'esprit d'ordre remédiera,
Alleluia !

De franchise et d'urbanité

L'esprit, dit de société,
A neuf se recomposera,
Alleluia !

De l'olivier jusqu'au laurier,
Quand il faudra, l'esprit guerrier,
Tambour battant, s'élancera,
Alleluia !

Reprenons cet esprit joyeux
Qui distinguait nos bons aïeux ;
Plus d'un voisin nous l'enviera,
Alleluia !

Si l'esprit malin, dans son spleen (1),
Murmure un ironique *amen*,
Notre canon lui répondra,
Alleluia !

Le retour des Bourbons chéris
Doit nous faire croire aux esprits,
Puisqu'Henri-quatre est toujours là,
Alleluia !

Puissent les esprits bienheureux
Du haut du ciel veiller sur eux
Tant que le monde existera !
Alleluia (2) !

(1) L'Angleterre.

(2) Le chevalier de Pius. — Ce joyeux chansonnier a remanié son septième couplet en demandant, un jour, dans un salon : — Savez-vous pourquoi il reste si peu de gaîté en France ? — C'est qu'il y a trop d'esprit de parti.

L'OMBRE DE JEANNE D'ARC A REIMS.

Chant guerrier.

(1825.)

L'heure a sonné; partout sur son chemin,
Charles bénit la foule qui l'assiége :
Le casque en tête et l'étendard en main,
Jeanne paraît au milieu du cortége !...
A son aspect, le monarque chrétien
Daigne sourire avec reconnaissance :
—Rien n'est changé, dit Jeanne; ah ! je vois [bien
Que les bons rois ne meurent pas en France.

Elle sourit de joie et de bonheur
En revoyant l'antique cathédrale;
Jeanne est charmée et sent battre son cœur
En contemplant cette pompe royale.
—Des temps passés, ici, je me souvien !
Que de splendeur ! que de magnificence !
Rien n'est changé, dit Jeanne; ah ! je vois [bien
Que les beaux-arts ne meurent pas en France.

— Qu'avec orgueil tu dois revoir ici,
Près de leur roi, tous ces sujets fidèles;
Ces Latrémouille et ces Montmorency !

Aux cœurs français ils servent de modèles ;
De Charle ils sont la gloire et le soutien ;
De son exil ils ont subi la chance.
— Rien n'est changé, dit Jeanne ; ah ! je vois [bien
Que les grands noms ne meurent pas en [France.

—Mais qui sont donc les braves que voilà ?
Ils sont couverts de nouvelles armures.
— C'est Reggio, Moncey, d'Albuféra,
Dont les lauriers te cachent les blessures.
Leurs noms fameux brillent, comme le tien,
Sans les devoir aux droits de la naissance !
—Rien n'est changé, dit Jeanne ; ah ! je vois [bien
Que les héros ne meurent pas en France.

A ce moment, le roi s'est incliné,
Et le saint chrême a coulé sur sa tête ;
Jeanne à genoux, et le front prosterné,
Se croit encore aux jours de sa conquête !...
Sur le bûcher qui la reçut jadis,
Comme une flamme elle s'élance,
En s'écriant : — Dieu garde Charles dix !
Le cri de Jeanne est celui de la France (1).

(1) Brazier.

L'ELOQUENCE DU CŒUR.

(1825.)

Viv' le roi !
Viv' le roi !
C'est le cri cher à la France.
Viv' le roi !
Viv' le roi !
V'là mon éloquence
A moi.

En fait d'amis, de discours,
Les meilleurs sont les plus courts ;
Faut-il chercher tant d' façons
Pour bien chanter nos Bourbons ?
Viv' le roi !
Viv' le roi !
Ce mot doit suffir', je pense.
Viv' le roi !
Viv' le roi !
V'là mon éloquence
A moi.

Le mair' de notre hameau
Cherchait un discours bien beau ;
Moi, j' lui dis : — Monsieur Durand,
Fait's-nous crier simplement :

Viv' le roi !
Viv' le roi !
C'mot-là vient sans qu'on y pense.
Viv' le roi !
Viv' le roi !
V'là d' l'éloquence
D'bon aloi.

Quand l' tonnerre et ses éclats
D'un vaisseau brisent les mâts,
Bravant la fureur des flots,
Que disent nos matelots ?
Viv' le roi !
Viv' le roi !
C' cri-là leur rend l'espérance.
Viv' le roi !
Viv' le roi !
C' mot dissipe leur effroi.

Quand j' vois un Français boudeur,
J' lui mets la main sur mon cœur,
Et j' lui dis avec émoi :
— Mon ami, crie avec moi :
Viv' le roi !
Viv' le roi !
Nous voilà d'intelligence.
Viv' le roi !
Viv' le roi !
V'là mon éloquence
A moi.

Dans l'asile d' la douleur
Voyez c' roi consolateur :
Ses mots heureux, sa bonté
Ont ramené la santé.

Viv' le roi !
Viv' le roi !
Pour guérir les maux d' la France,
Chacun pense
Avec moi
Qu' c'est l' vrai moyen, sur ma foi.

Ces traits où la majesté
S'adoucit par la bonté,
Offrent bien à l'œil ravi
Le portrait d'un roi chéri.
Le sculpteur
Dans son cœur
A trouvé la ressemblance ;
Bonne foi,
Franc aloi :
V'là c' qu'il faut pour peindre un roi.

Joyeux prêtres de Bacchus,
Francs desservans de Momus,
Consacrez à nos Bourbons
Vos lyres et vos flacons.
Si parfois
De vos voix,
Le vin trouble l'harmonie,
Quand on crie :
Viv' le roi !
Les cœurs sont d'accord, ma foi (1) !

(1) Amédée Tourrem.

LA COURONNE.

(1825.)

Rien ne manque plus à nos vœux :
Charles dix a mis sur sa tête
La couronne de ses aïeux ;
Est-il pour nous plus belle fête ?
De myrtes, de roses, de lis
Couvrons tous les degrés du trône ;
Et que le fils de saint Louis
N'ait que des fleurs dans sa couronne.

Soutenons tous, du même effort,
Le règne brillant qui commence :
Soyons unis, soyons d'accord,
Nous ferons prospérer la France.
Charle approuvera nos succès ;
Car son âme, sensible et bonne,
Voit dans l'union des Français
Le seul bonheur de sa couronne.

Artistes, prenez vos pinceaux,
Immortalisez votre toile :
Vous, commerçans, que vos vaisseaux
Voguent partout à pleine voile :
Charles vous suit de ses regards ;
Il sait voir, du haut de son trône,
Dans le commerce et les beaux-arts,
Les attributs de sa couronne.

Vous, vaillans guerriers d'Austerlitz,
Cités pour votre noble audace;
Vous, jeunes héros de Cadix,
Près du roi prenez votre place.
Charle estime tous ses guerriers;
Malgré l'éclat qui l'environne,
Il sait trouver, dans leurs lauriers,
Les vrais fleurons de sa couronne.

Vous, laboureurs, en vos guérets
Mettez toujours votre espérance;
Et par vos travaux forcez-les
A fixer chez vous l'abondance.
Charles secondera vos vœux;
Quelque éclat que son rang lui donne,
Il voit, dans des épis nombreux,
Les sûrs trésors de sa couronne.

Vous, Mesdames, par vos vertus,
Cherchez toujours à nous séduire :
Vos droits partout sont reconnus;
Charle est soumis à votre empire.
Des femmes il sent tout le prix,
A leurs grâces il s'abandonne;
Les Françaises, pour Charles dix,
Sont les roses de sa couronne (1).

(1) Gersin.

A S. M CHARLES X

LES FRANÇAIS RECONNAISSANTS.

(1825.)

L'AUTEUR.

On a tout dit et tout chanté :
Plus rien de nouveau sur la terre,
Et le pauvre auteur tourmenté
Se trouve réduit à se taire.
Mais pour chanter du souverain
Cette bonté que rien n'efface,
Je me sens inspiré soudain,
Et c'est au roi que j'en rends grâce.

LE MARCHAND PROPRIÉTAIRE A REIMS.

Mon commerce allait assez mal
Et ma maison restait vacante ;
Mais arriv' le cortég' royal,
Et tout vient combler mon attente :
Chez moi tout s' paie et se ren
Il ne m' reste plus une place,
En moins de rien, on m'enric
Et c'est au roi que j'en rends

LA JEUNE FILLE.

Le préfet du département,
Sachant que j' suis honnête et sage,
M'a dit : — Le roi, dans ce moment,
S'occupe de vot' mariage.
Sur son bon cœur il n'est qu'un cri,
Et l' bien qu'il fait est efficace ;
I' m' donne un' dot, plus un mari,
Et c'est au roi que j'en rends grâce.

LE PRISONNIER POUR DETTES.

Triste victime d'usuriers,
Séparé d'un' famill' chérie,
Par ces avides créanciers
Je fus mis à Saint'-Pélagie ;
Mais jugez d' ma félicité,
On pai' mes créanciers en masse,
On m'rend enfin ma liberté,
Et c'est au roi que j'en rends grâce.

LE CONSCRIT RÉFRACTAIRE.

Hélas ! dans un moment d'erreur,
Insensible à la renommée,
J' fus sourd à la voix de l'honneur,
Et ne rejoignis pas l'armée.
Mon pardon, qu'on vient d' m'annoncer,
Au rang des Français me replace ;
Ma mère, j' pourrai t'embrasser,
Et c'est au roi que j'en rends grâce.

L'ÉPICURIEN.

Comme ses augustes aïeux,
Ayant fait bénir sa couronne,
Charles dit : — Au plaisir je veux

Que chaque Français s'abandonne.
Applaudissant un tel discours,
Sans craindre que je ne me lasse,
J' boirai, j' dans'rai pendant huit jours,
Et c'est au roi que j'en rends grâce (1).

(1) Coupart, chef du bureau des théâtres. — Si les chansonniers furent partout inspirés à l'occasion du sacre, les auteurs dramatiques ne le furent pas moins. — A cette occasion, on joua le *Bourgeois de Reims*, par MM. Menessier et Saint-Georges ; — *la Clémence de David*, par M. D. Arnaud ; — *la Couronne de fleurs*, par MM. Viol, Gersain et Gabriel ; — *la Route de Reims*, par MM. Lafillard, Domergue et Gombault ; — *les douze Travaux d'Hercule*, par le chevalier de Piis ; — *l'Entrée à Reims*, par MM. Jaquelin, Coupart et Overnay ; — *Fenêtres à louer*, par MM. Désaugiers et Gentil : — *l'Heureux Jour, ou une Halte de cavalerie*, par M. Saint-Hilaire ; — *Louis XII, ou la Route de Reims*, par MM. de Saint-Georges et Lauréal ; — *Pharamond*, par MM. Ancelot, Guiraud et Soumet ; — *le Voyage à Reims*, par MM. Jouslin de la Salle et Crosnier. — Quelques-unes de ces pièces de circonstance ont du mérite ; on y trouve de l'esprit et du patriotisme. Plusieurs d'entre elles sont déjà difficiles à rencontrer.

JEANNE D'ARC A CHARLES VII.

(1825.)

L'avais promis, êtes sacré, beau sire,
De vos malheurs perdez le souvenir ;
Sur votre front, où majesté respire,
Est le signal du plus doux avenir.
O Providence,
Exauce-moi ;
Bénis la France
Et protége son roi !

Entendez-vous cette heureuse Champagne
En cris d'amour exprimer son émoi ?
Partout, partout le bonheur accompagne
Le bon Français qui contemple son roi.
O Providence, etc.

Ecoutez-moi, c'est Jeanne qui vous parle,
De tant d'amour ne soyez point surpris ;
L'amour sera compagnon du roi Charle ;
Le trouverez encore dans Paris.
O Providence, etc.

A cet autel, où reçûtes le chrême
Qui fut aux cieux préparé pour Clovis,

Cent rois viendront quérir, comme vous-
[même,
Le don sacré qui renforce les lis.
O Providence, etc.

Un roi viendra, donnant douce espérance,
Qui, comme vous, Charles sera nommé,
Et, pour le bien qu'il doit faire à la France,
De tout Français sera le bien-aimé !
O Providence, etc. (1).

(1) C.-J. Rougemaitre.

CHANT

SUR LE SACRE DE S. M. CHARLES X.

(1825.)

A pas pressés, quels flots tumultueux
Du temple saint inondent les portiques !
Quels doux accords, quels chants harmonieux,
Font du Très-Haut retentir les cantiques !
Le roi de France, au nom de l'Eternel,
Est proclamé par la terre et le ciel.

Dieu l'a voulu ! pour qu'à sa majesté,
Dans un Bourbon, notre amour rende hom-
[mage,
Au cœur de Charle il grave sa bonté,
Au front de Charle il empreint son image.
Le roi de France, au nom de l'Eternel,
Est proclamé par la terre et le ciel.

Le bronze tonne..... ô spectacle nouveau !
Charle, oubliant l'éclat qui le décore,
Devant la tiare abaisse son bandeau ;
Ce roi chrétien paraît plus grand encore....
Le roi de France, au nom de l'Eternel,
Est proclamé par la terre et le ciel.

Humble mortel et prince généreux,
Il ne demande au Dieu de la patrie
Que les vertus qui doivent rendre heureux
Le peuple cher que sa main lui confie.
Le roi de France, au nom de l'Eternel,

Est proclamé par la terre et le ciel.

Il a juré de combattre à la fois
Les ennemis des autels et des trônes,
Il a juré de protéger les lois
Du Dieu qui donne et reprend les couronnes.
Le roi de France, au nom de l'Eternel,
Est proclamé par la terre et le ciel.

Charle est béni.... Soudain les harpes d'or
Ont retenti sur sa tête sacrée,
Et mille oiseaux, dans leur joyeux essor,
Vont répéter à la voûte azurée :
Le roi de France, au nom de l'Eternel,
Est proclamé par la terre et le ciel (1).

(1) Désaugiers.

LE ROI
NE MEURT PAS EN FRANCE.
(1825.)

—Le roi n'est plus... Vive le roi!
Ces mots retentissent encore;
Au monarque aimé, sans effroi,
Succède un prince qu'on adore.
La monarchie a conservé
Ce vieil adage d'espérance,
Et Charles nous a bien prouvé
Que le roi ne meurt pas en France.

Français galant, preux chevalier,
Toujours brûlant de nobles flammes,
Jadis on vit François premier
Tout à l'honneur et tout aux dames;
Par Mars et l'Amour élevé,
Partout il montra sa vaillance...
Français, Charles nous a prouvé
Que le roi ne meurt pas en France.

Des Français connaissant la foi,
Henri, s'éloignant de ses gardes,
Disait: —Entre mon peuple et moi
Je ne veux point de hallebardes.
Ce bon roi s'était réservé
Le droit d'adoucir la souffrance!...
Français, Charles nous a prouvé
Que le roi ne meurt pas en France.

Louis le Grand, ce fils de Mars,
Faisait jaillir du rang suprême,
Sur la couronne des beaux-arts,
Tout l'éclat de son diadème;
Aux lettres était réservé
Son noble appui pour récompense...
Français, Charles nous a prouvé
Que le roi ne meurt pas en France.

Dans tous les temps, chez nous, le roi
Donna l'exemple du courage :
Ivry, Bovines, Fontenoi
Sont un glorieux héritage.
Et si jamais on menaçait
Notre sol, notre indépendance,
Français, Charles nous prouverait
Que le roi ne meurt pas en France (1).

(1) Merle et de Courcy.—Nous avons dit qu'on avait édité un volume intitulé : *Couronne poétique de Charles X*, composé de poésies écrites en l'honneur du sacre : on en ferait facilement au moins un second, en réunissant tout ce dont le premier ne dit mot. A voir cette explosion de refrains royalistes, on pourrait croire que la nation entière n'avait plus qu'un Dieu, un roi, une loi ; il n'en n'était rien. Pendant que la chanson du sacre répétait tout haut et sur tous les tons : Vive le roi ! le libéralisme disait tout bas les chansons de M. J.-P. de Béranger. A l'époque dont nous nous occupons, il écrivit, entre autres, la chanson qui a pour titre : *le Sacre de Charles le Simple*. Chacun la sait. Chacun devine ce que nous pourrions lui répondre. La lutte entamée aux journées des 5 et 6 Octobre 1791 avait recommencé en 1815, pour finir en 1830, comme elle avait fini en 1792. M. J.-P. de Béranger était un des vainqueurs.—Il survécut à la chute des Bourbons, à la chute des triomphateurs de 1830, à celle des héros de 1848. Il avait semé la révolution : il en fit belle récolte. Etait-ce là ce qu'il voulait ? Quand le poète fut parti de ce monde pour aller... il ne savait où, le vieux libéralisme, les preux de nos guerres civiles lui firent

L'ENTRÉE DE CHARLES X A TROYES.

(1828.)

La cloche sonne, et déjà l'allégresse
Fait retentir l'écho de la cité;
Partout on court, on s'agite, on se presse,
Vive le roi ! partout est répété.
Le roi le sait, on le chérit à Troye :
Quinze ans plus tôt, combien il fut fêté !
Nous n'aurons pas aujourd'hui moins de joie
Le souvenir d'un beau jour est resté.
Tous les dons de l'esprit, un air de bienveil-
[lance,
Une noble franchise unie à la vaillance,
De son règne annonçaient l'éclat et la bonté.
Si le sceptre qu'il tient d'une main sage et ferme
Ne laisse plus de crainte aux amis de la paix ;
Aux excès des partis s'il a su mettre un terme,
Si les arts, l'industrie, ont fait tant de progrès,
La plus solide gloire est celle des bienfaits.

de splendides funérailles. On prétend (ceci est entre nous) que la Liberté suivit le cortége, et, passant devant la tombe, aurait dit au poète, le sourire sur les lèvres :

Tout compté, je ne vous dois rien.
Bon ange, adieu ; portez-vous bien!

Tous les cœurs sont unis dans un amour ex-
[trême
Pour un roi bienfaisant qui veut nous rendre
[heureux.
Qu'il conserve longtemps la puissance suprême :
Un bon roi sur la terre est un présent des
[cieux (1).

(1) Le Dr Voitheir. — Collect. de M. A. Socard. — Charles X partit pour l'Alsace le 1er Septembre. Sa première station fut à Meaux ; il put lire sur les portes de la ville ces vers historiques :

Henricum prima agnovi, legemque recepi :
Est mihi nunc eadem quæ fuit illa fides.

Arrivé dans les murs de Châlons, le roi se souvint de l'affection que les habitants de cette ville n'avaient cessé de porter au Béarnais. — « Mon bonheur, dit-il au maire, M. Garinet, celui auquel j'attache le plus de prix, c'est d'être aimé de mes sujets en les rendant heureux. » Il visita l'École royale des Arts-et-Métiers, dont l'entrée portait cette légende :

Pro rege omnes et omnia.

Dans toute l'Alsace, le voyage du prince ne fut qu'un triomphe ; partout on avait écrit ces mots :

Vive le roi longtemps !
Vivent les Bourbons toujours !

Enfin Charles X revint vers Paris. Il ne put s'arrêter à Vaucouleurs, en dépit de ces quatre mots illustrant un arc de verdure et de fleurs :

Sta, rex, nusquam carior.

A Troyes, le conseil municipal lui présenta, suivant le vieil usage, les vins d'honneur. A Provins, toujours suivant la coutume, des jeunes filles vêtues de blanc offraient au monarque une corbeille de roses. Et bientôt, le roi, rentrant dans Paris, disait aux membres du conseil municipal de la grande ville :

« Je suis bien aise de vous revoir, Messieurs, de revoir

CHARLES X A TROYES.

(1828.)

Qu'elle est chère à nos cœurs, ta présence
[sacrée !
Ah ! sire, ce beau jour rappelle à ma pensée
Celui non moins heureux où, digne précurseur
D'un roi si désiré, d'un roi législateur,
Tu parus dans nos murs, tu vins sécher nos
[larmes
Et suspendre le cours de nos longues alarmes.
Comme chacun alors se pressait sur tes pas !
Que ton sourire affable avait pour nous d'appas !
Comme on était avide et de voir et d'entendre
Ce bon Français de plus qu'un Dieu daignait
[nous rendre !
Mille fois répétés, nos chants, nos cris d'a-
[mour
Célébraient à l'envi ton fortuné retour ;
On était dans l'ivresse, et notre belle France,

cette capitale, qui m'a rendu de si importants services et donné tant de marques d'affection et d'amour. Ces souvenirs ne s'effaceront pas de mon cœur. Croyez bien qu'ils me sont trop chers pour que je les oublie jamais. »

Et deux ans plus tard, ses petits enfants, innocents de fautes qu'ils n'avaient même pu comprendre, victimes de haines aussi stupides qu'injustes, assis sur une rive étrangère, se rappelaient les beaux jours passés sous le ciel de la patrie, et disaient ensemble :

Mon pays sera mes amours
Toujours.

En recouvrant ses lis, fêtait sa délivrance.
Sire, rien n'a changé; maintenant, comme [alors,
Même zèle partout, partout mêmes transports.
Eh! seraient-ils moins vifs, quand ta sollicitude
A combler tous nos vœux fait sa plus douce [étude;
Quand des amis constants du trône et de l'autel
Font bénir tous les jours ton sceptre paternel?
Sire, ils sont sous tes yeux, ces amis si fidèles,
Nos chefs pour te servir, pour t'aimer nos [modèles!
Ici, de Fénelon c'est le vivant portrait;
Des Hons a sa candeur, ses vertus trait pour trait;
Prélat chéri du ciel, prélat plein d'indulgence,
Sans altérer la foi prêchant la tolérance!
Là, du département brille le magistrat,
Sage, intègre, zélé, digne appui de l'Etat;
Son active bonté, féconde en sacrifices,
Met dans tous ses devoirs ses plus chères délices.
Et Guyon de nos preux est l'exemple et [l'honneur;
Du chevalier français il a la noble ardeur :
Fier amant de la gloire et de la monarchie,
Son cœur est à son roi, son bras à sa patrie.
Là, de notre cité vois le chef et l'ami;
Obligeant envers tous, de tous il est chéri :
Défenseur en tous temps des droits du diadème,
Son cri sera toujours : — Vive le roi quand [même (1)!

(1) H. H., le 17 Septembre 1828. — Collect. de M. A. Socard.

TABLE

DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE.

A

Alma, t. I, 296.
Alsace, t. V, 252.
Amiens, t. I, 28;—t. V, 42.
Andelot, t. II, 141;— t. IV, 239; — t. V, 26.
Andin, t. I, 151.
Ardennes, t. I, 92, 100, 150, 203, 231, 234; — t. II, 38, 44, 50, 52, 53, 59, 74, 162, 182, 217, 219, 238, 242, 254; — t. III, 20, 53, 55, 57, 62, 66, 262, 264; — t. IV, 185, 217, 222; — t. V, 96, 98, 111, 122.
Arelles, t. V, 45.
Argier, t. I, 29.
Attigny, t. I, 157 ;— t. III, 64.
Aube, t. I, 250.
Autreville, t. I, 240, 295; — t. II, 157.
Auve, t. I, 289.
Auxerre, t. II, 279, 283, 285 ; — t. V, 56.
Avenay, t. IV, préf. 22 ; — t. V, 43.
Avirey, t. V, 45.
Avize, t. V, 43.
Ay, t. IV, 87, 93 ; — t. V, 47.
Azon, t. I, 122 ;— t. II, 67.

B

Balnot, t. V, 45.
Balon, t. I, 296.
Bar, t. IV, 71.
Bar-le-Duc, t. I, 22, 269 ; — t. V, 68.
Bar-sur-Aube, t. V, 44.
Barrois, t. I, 36.
Bassigny, t. V, 62.
Beauclair, t. I. 295.
Beaufort, t. I, 295.
Beaumont, t. I, 295.
Beaumont-en-Argonne , t. IV, 94.
Beaumont-sur-Oise , t. V, 45.
Beauté-sur-Marne, t. III, 176.
Beauvais, t. V, 45.
Beine, t. I, 279.
Belval, t. I, 296.
Berru, t. IV, 10.
Betheny, t. I. 279.
Bierne, t. V, 62.
Bignipont, t. I, 286.
Blandy, t. II, 80 ; — t. IV, 63.

Blessonville, t. I, 241.
Blin (Saint-), t. V, 62.
Bologne, t. I, 105.
Bouillon, t. III, 79.
Bourget, t. II, 218.
Bourguignon, t. V, 45.
Bouvines, t. III, 112, 116, 117; — t. V, 250.
Braine, t. V, 46.
Braux-Sainte-Cohière, t. I, 290.
Braux-Saint-Remy, t. I, 289.
Bray, t. V, 58.
Brennes, t. II, 212.
Brice (Saint-), t. I, 279.
Bricon, t. I, 240.
Brie, t. I. 141, 144, 145, 147, 148; — t. II, 13, 15, 80, 130; — t. V, 42, 46, 173.
Brie-Comte-Robert, t. V, 46.
Brottes, t. I, 241.
Brouennes, t. I, 296.
Buxières, t. I, 239.

C

Cambrai, t. V, 46.
Carignan, t. I, 296.
Cassine (La), t. I, 296.
Celles, t. V, 45.
Cernay, t. V, 60.
Cervisy, t. I, 298.
Cesse, t. I, 295.
Chalendray, t. V, 62.
Châlons-sur-Marne, t. I, 21, 45, 71, 192, 194, 207, 209, 236; — t. II, 16, 166, 262; — t. IV, 12, 60, 95, 118, 154, 226; — t. V, 47, 73, 136, 143, 147, 154, 161, 176, 186, 188, 191, 252.
Champagne et Champenois, t. I, 186, 249; — t. II, 3, 4, 6, 7, 9, 119, 215, 273, 288; — t. III, 48, 50, 102, 105, 117, 123, 125, 128, 130, 132, 134, 139, 145, 149, 155, 159, 166, 167, 178, 190, 192, 195, 247; — t. IV, 32, 133, 203, 242; — t. V, 35, 42, 43, 104, 106, 108, 109, 166, 169, 171, 245.
Champigny, t. I, 279.
Chapelle (La), t. I, 289.
Charlemont, t. IV, 207.
Charleville, t. I, 296; — t. II, 47, 136; — t. V, 48.
Charmois, t. I, 295.
Chassigny, t. V, 62.
Château-Thierry, t. IV, 95; — t. V, 48.
Château-Vilain, t. I, 241.
Châtillon, t. I, 289; — t. IV, préf. 19.
Chatrice, t. I, 288.
Chaudefontaine, t. V, 64.
Chaumont, t. I, 36, 105, 169, 239; — t. II, 16, 157, 190, 282; — t. V, 62.
Chauvancy, t. I, 295.
Chelles, t. I, 101; — t. V, 174.
Choiseuil, t. V, 62.
Choisy, t. V, 174.
Clairvaux, t. I, 103, 178; — t. III, 83, 87.
Colombey, t. V, 62.
Commercy, t. V, 68.
Condé-en-Brie, t. V, 46.
Corbeil, t. V, 49.
Cormicy, t. V, 60.
Cormontreuil, t. I, 279; — t. II, 48; — t. V, 29.
Côte-Paulin, t. I, 241.
Coulommiers, t. V, 49, 174.
Courtemont, t. V, 64.
Cramant, t. V, 43.
Crécy, t. III, 158.
Crécy-en-Brie, t. II, 88; — t. V, 49, 174.
Croisette (La), t. V, 47.

D

Daigny, t. II, 176.
Dampierre, t. I, 290.
Dampierre-le-Château, t. I, 288.
Daucourt, t. I. 289.
Denis (Saint-), t. V, 61.
Dizier (Saint-), t. V, 61.
Dommartin, t. I, 288.
Dommartin-la-Planchette, t. I, 290.
Donnemarie, t. V, 59.
Donremy, t. I, 113 ; — t. III, 210, 220, 240, 244, 246.
Dormans, t, III, 185 ; — t. V, 50.
Doucon, t. I, 295.
Dun, t. I, 295.

E

Elise, t. I. 289.
Enfligneix, t. I, 239.
Epernay, t. IV, 91, 235 ;— t. V, 50.
Epine (L'), t. III, 187.
Epineuil, t. I, 135;—t. IV, 11.
Essoyes, t. II, 183.
Etampes, t. V, 51.
Evres, t. V, 63.

F

Fère-en-Tardenois, t. V, 51.
Felcourt, t. I, 289.
Féricy, t. V, 174.
Ferté (La), t. I, 296.
Ferté-Gaucher (La), t. V, 52.
Ferté-Milon (La), t. IV, 229; —t. V, 42.
Ferté-sous-Jouarre (La), t. V, 52, 90.
Fismes, t. IV, 147 ;— t. V, 46.
Flamboin, t. II, 172.
Florent, t. I, 287 ; — t. V, 63.
Foicy, t. I, 204.
Fontaines, t. I, 295.
Fontenoi, t. V, 250.
Francs, t. I, 296.

G

Gespunsart, t. I, 89 ;—t. II, 40, 59.
Givet, t. I, 114 ;—t. II, 246; —t. V, 111.
Givry, t. II, 208.
Gizaucourt, t. I, 289 ;—t. V, 64.
Gouaix, t. II, 44, 49, 71,

76, 77, 79, 276 ;—t. V, 59.
Goulvant, t. I, 273.
Grancey, t. II, 149.
Grand, t. I, 105.
Grandpré, t. V, 100.
Grange-aux-Bois (La), t. I, 287 ;—t. V, 63.
Guignes-en-Brie, t. V, 51.

H

Halle, t. I, 295.
Han, t. I, 296.
Hans, t. I, 290.
Héricy, t. V, 174.
Herpont, t. I, 289.
Hubert (Saint-), t. I, 150 ; —t. III, 44.

I

Imécourt, t. I, 295.
Inor, t. I, 295.
Ivoix, t. I. 224.
Ivry, t. V, 250.

J

Jametz, t. I, 296.
Jarillard, t. I, 299.
Jauvinas, t. I, 285.
Jean (Saint-), t. I, 299.
Joigny, t. II, 106.
Joinville, t. V, 65.
Jonchery. t. I, 239.
Jully-le-Châtel, t. V, 45.
Juvigny, t. I, 296.

L

Lagny, t. IV, 90; — t. V, 53, 174.
Lamoncelle, t II, 96.
Lamouilly, t. I, 296.
Landre, t. I, 295.
Landzécourt, t. I, 296.
Langres, t. I, 36, 104, 129, 131, 253;—t. II, 17, 227; —t. III, 14, 248;—t. IV. 95, 195 ;—t. V, 62.
Laon, t. I, 35, 170 ;—t. IV, 135 ;—t. V, 64.
Laurent (Saint-), t. I, 196.
Léonard (Saint-), t. I, 279.
Lépange, t. V, 68.
Létanne, t. I, 295;-t. II, 183.
Liesse (Notre-Dame-de-), t. III, 92.
Ligny, t. V, 68.
Lorraine, t. II, 188— t. III, 212.
Loupy, t. I, 296.
Louvois, t. IV, 194, 215, 216, 224, 230.
Lucetaines, t. V, 59.
Ludes, t. II, 277, 278.
Lune (Le camp de la), t. V, 102.
Lusy, t. I, 295.
Luzancy, t. V, 174.
Lyon, t. I, 295.

M

Mafrécourt, t. I, 289.
Magnant, t. V, 45.
Magny, t. V, 54.
Mantes, t. V, 54.
Marc (Saint-), t. I, 289.
Mareuil, t. III, 112;—t. V, 43.
Margny, t. I, 296.
Margut, t. I, 296.
Martigny, t. V, 62.
Martin (Saint-), t. I, 299, 300.
Martincourt, t. I, 296.
Maujouy, t. I, 289.
Maupertuis, t. I, 289.
Meaux, t. I, 143 ;— t. III, 43, 71, 164;—t. IV, 116, 228 ;— t. V, 38, 40, 54, 174, 252.
Melun, t. III, 204, 208 ; — t. V, 55, 153.
Menehould (Sainte-), t. I, 265, 285 ;—t. II, 60 ;— t. IV, 95, 157 ; — t. V, 62, 91, 110.
Mercy, t. V, 62.
Mesnil (Le). t. V, 53.
Messy, t. V, 174.
Metz, t. V, 68.
Meulan, t. V, 55.
Mézières, t. I, 295 ;—t II, 214 ;—t. III, 267, 270, 273, 276, 279;—t. IV, 44, 51 ; — t. V, 56.
Mihiel (Saint-), t. V, 68.
Milly, t. I, 295.
Mirecourt, t. V, 68.
Moiremont, t. I, 265 ;—t. II, 45.
Mont, t. V, 58.
Montdidier, t. V, 56.
Mont-Dieu, t. I, 296.
Montereau, t. III, 197, 238; —t. IV, 225 ;—t. V, 56, 173, 174.
Montfaucon, t. I, 296.
Monthermé, t. III, 292.
Montigny, t. I, 295.
Montils-les-Granges, t. I, 289
Montmédy, t. I, 296.
Montsaon, t. I, 240.
Mormant, t. V, 174.
Morvan, t. II, 257.
Mouza, t. I, 295.
Mouzon, t. I, 296 ;—t. II. 200 ; — t. III, 266.
Mysy, t. V, 174.

N

Nausson, t. I, 279.
Nepvan, t. I, 296.
Nesles, t. V, 174.
Neufchâteau, t. V, 68.
Neuilly-l'Evêque, t. V, 62.
Neuville, t. V, 45.
Neuville (La), t. I, 295.
Neuvizy, t. V, 11.
Nogent, t. II. 279.
Nogent-sur-Seine, t. I, 37 ; —t. II, 94 ;—t. III, 99.
Nouard, t. I, 296.

O

Orges, t. I, 241.
Orquevaux, t. V, 62.
Orval, t. II, 296.

P

Paillet, t. II, 12.
Pailly, t. II, 212.
Paraclet, t. III, 99.
Paris, t. IV, préf. 15; — t. V, 57, 169, 176.
Passavant, t. V, 63.
Peigney, t. I, 272.
Péronne, t. III, 281, 283, 288.
Perthois, t. I, 36, 276; — t. II, 66.
Piat, t. II, 264.
Plagnicourt, t. I, 289.
Planches (Les), t. I, 290.
Plombières, t. V, 68.
Pont, t. I, 291; — t. V, 64.
Pont-Sainte-Maxence, t. V, 58.
Pont-sur-Yonne, t. II, 230; — t. V, 56.
Pontigny, t. I, 183.
Pontoise, t. V, 59.
Pouillon, t. III, 150.
Pouilly, t. I, 295.
Prèze, t. I, 299.
Provins, t. I, 66, 168, 211; — t. II, 68, 69; — t. III, 10, 77, 174, 180; — t. V, 32, 58, 80, 174, 252.

Q

Quentin (Saint-), t V, 64.
Quincy, t. V, 174.

R

Rambervillers, t. V, 68.
Raon-l'Etape, t. V, 68.
Rapsécourt, t. I, 289.
Raucourt, t. II, 100.
Reims, t. I, 44, 50, 93, 112, 160, 164, 198, 199, 214, 225, 278; — t. II, 19, 22, 23, 26, 28, 81, 216, 231; — t. III, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 17, 22, 32, 33, 36, 37, 40, 51, 66, 68, 71, 73, 74, 76, 104, 119, 120, 162, 169, 182, 183, 212, 219, 221, 222, 249, 250, 252, 261, 292; — t. IV, 3, 5, 6, 8, 9, 15, 16, 17, 30, 34, 43, 50, 54, 56, 66, 76, 77, 81, 84, 85, 97, 104, 108, 112, 114, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 141, 143, 148, 151, 153, 159, 167, 177, 178, 179, 180, 196, 204, 245, 249, 256; — t. V, 20, 27, 34, 59, 69, 73, 75, 78, 83, 92, 112, 119, 124, 126, 134, 139, 140, 148, 157, 163, 181, 193, 195, 199, 200, 203, 205, 207, 209, 215, 216, 223, 224, 228, 232, 235, 242.
Remiremont, t. V, 68.
Remoiville, t. I, 295.
Rethel, t. II, 63, 159, 180, 228; — t. IV, 170, 171; — t. V, 60.
Revin, t. II, 184, 243.
Richebourg, t. I, 240.
Ricey, t. V, 45.
Rocroy, t. IV, 164, 166.
Romagne, t. I, 296.
Rosoy-en-Brie, t. V, 60.
Rousseux, t. V, 68.
Ruaux, t. V, 68.

S

Saacy, t. V, 174.
Sarcicourt, t. I, 239.
Sassay, t. I, 295.
Saulmory, t. I, 295.
Sedan, t. I, 296 ; — t. II, 164 ; — t. III, 264, 286 ; —t. IV, 39, 42, 136, 140, 143, 163, 168, 176, 197. 201 ;—t. V, 114.
Selles, t. II, 64.
Semilly, t. V, 62.
Senlis, t. V, 64.
Sens, t. I. 29, 49, 51, 58, 80, 83, 84, 85, 94, 116, 117, 121, 149 ;— t. II, 32, 51, 67, 162 ;—t. IV, 28, 112 ;—t. V, 56.
Sermaize, t. V, 130.
Sézanne, t. V, 65, 142, 152, 156.
Sillery, t. I, 279;—t. V, 165.
Soissons, t. I, 128;—t. II, 185 ;—t. V, 65.
Somme-Bionne, t. I. 290.
Sommepy, t. IV, 170 ;— t. V, 64.
Soudron, t. II, 152.
Suippes, t. II, 266.

T

Tailly, t. I, 296.
Taissy, t. I, 219 ;—t. V, 60.
Thivet, t. V, 62.
Thorigny, t. V, 174.
Tinqueux, t. I, 279.
Tonnerre, t. II, 260, 264, 270 ;—t. IV, 105 ; — t. V, 132, 146.
Torcy, t. V, 174.
Toul, t. V, 68.
Trevois (les), t. I, 299.
Triaucourt, t. I, 292;—t. V. 63.
Trois-Puits, t. II, 109.
Troyes, t. I, 16, 65, 176, 183, 204, 216, 221, 256, 298, 302 ; — t. III, 202, 260, 289 ;—t. IV. 35, 61, 67, 162, 173, 232, 234, 251, 252 ;—t. V, 3, 14, 17, 36, 66, 251, 253.

V

Valdelancourt, t. I, 240.
Valmy, t. I. 290 ;— t. IV, 64 ; — t. V, 104, 106, 108, 109.
Vandy, t. V, 63.
Varennes, t. I, 296 ; — t. V, 62, 85, 89.
Varimont, t. I, 288.
Vassy, t. IV, 20, 25, 28, 29 ;—t. V, 61.
Vaucouleurs, t. III, 210; — t. V, 252.
Vaux-en-Brie, t. IV, 187, 189.
Verdun, t. V, 68.
Vermand, t. V, 64.
Vermandois, t. I, 1, 201;— t. II, 87, 126; —t. V, 64.
Verrières, t. I, 287, 288 ; — t. V. 64.
Vertus, t. II, 34; —t. III, 184 ; —t. V, 66, 184.
Villé, t. I, 295.
Villefranche, t. I, 295.

Villenauxe, t. V, 67.
Villeroy, t. I, 288.
Villers, t. II, 192.
Villers-Allerand, t. V, 60.
Villiers, t. I, 240.
Villy, t. II, 156.
Vimpelles, t. V, 59.
Vitry-le-Brûlé, t. V, 67.
Vitry-le-François, t. V, 67.
Voilemont, t. I, 289.
Vosges, t. I, 36.

W

Wallon (le pays), t. II, 221.
Wiseppe, t. I, 295.

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

Pages

Préface v

TROISIÈME PARTIE.

CHANTS HISTORIQUES (1750-1829).

La Complainte des rats de cave à Troyes (1742-1750) 3
La Complainte de Notre-Dame de Neuvizy (1752) 11
Le Cantique des Bonnes Gens (1755) 14
Les Ecreignes champenoises. — *Regi et Patriæ* (1757) 17
L'Inauguration de la statue de Louis XV à Reims (1765) 20
La nouvelle Bourbonnaise (1768) 22
La petite Vérole en Champagne (1770) . . . 25
A Marie-Antoinette, dauphine, lors de son passage à Reims, le 12 Mai 1770 27
Chanson des habitants de Cormontreuil (12 Mai 1770) 29
La Chanson des arquebusiers de Provins (1773). 32

Pages

A la Reine, la veille du sacre de Louis XVI (Juin 1775) 34
La Chanson des Bonnes Gens de Champagne au sacre de Louis XVI (Juin 1775) 35
La Complainte du braconnier (1777) 36
La Chanson des arquebusiers de Meaux, lors du prix provincial de l'arquebuse royale de France, rendu dans cette ville le 6 Septembre 1778 et jours suivants (1778). 38
Les Chants du prix de l'arquebuse. — Meaux (1778) 40
Les Dictons de Champagne et de Brie (1778) . 42
Complainte de la Grande-Jeannette (1785) . . 69
La Chanson de la fédération à Châlons-sur-Marne (17 Juin 1790). 73
La Chanson de la fédération à Reims (14 Juillet 1790). 75
La Chanson de la fraternité (Reims, 23 Juillet 1790). 78
La Crespinette de Provins (2 Novembre 1790) . 80
Le Souper manqué (Reims, 1790) 83
Le Voyage de Varennes, pot-pourri (Juin 1791). 85
Les Royalistes à Varennes (Juin 1791) 89
Louis XVI à La Ferté-sous-Jouarre (24 Juin 1791) 90
Drouet, maître de poste à Sainte-Menehould (22 Juin 1791) 91
La Complainte de la Terreur à Reims (Septembre 1792) 92
Manifeste des émigrés au moment d'entrer en Champagne (Septembre 1792). 96
Chanson des émigrés de l'armée des Ardennes (Septembre 1792) 98

Pages

La Chanson des émigrés bourgeois 99
La Ronde du camp de Grandpré (Septembre 1792) 100
Une Romance du camp de la Lune (Septembre 1792) 102
La Déconvenue de l'armée prussienne en Champagne.—Gaîté patriotique (Septembre 1792). 104
Les Capucinades du roi de Prusse et de Brunswick (Septembre 1792) 106
Du Danger de manger des raisins de Champagne (Septembre 1792) 108
La Coalition des rois. — Pot-pourri (1792). . 109
Dumouriez à Sainte-Menehould (Septembre 1792) 110
A la Frontière des Ardennes, après Valmy (1793) 111
Chansons patriotiques imprimées par arrêté de la Société populaire de la commune de Reims, et distribuées par elle aux braves sans-culottes et aux aimables citoyennes qui fréquentent ses séances 112
Les Litanies des saints. — Cantique spirituel. 114
Hymne patriotique pour les jeunes républicains qui viennent réciter les *Droits de l'homme* à l'école de la Raison (1793) 119
Le Régiment des Ardennaises (1793). 122
Les Muscadins à Reims. Germinal an II (printemps de 1793). 124
Couplets pour l'inauguration de la pyramide élevée à Reims, sur la place Nationale, le 10 Août, l'an deuxième de la république française, une et indivisible (10 Août 1793). . 126
L'Anniversaire du 10 Août à Sermaize (23 Thermidor an II). 130
L'Autel de la patrie à Tonnerre (1793). . . . 132

Pages

La Ronde de la sanction du brandon (Juin 1794). 134
L'Inauguration du temple de la Raison à Châlons-sur-Marne (1794). 136
Le Cantique de la Messe des Sans-Culottes (1794). 139
La Messe de la Raison à Reims.—Culte décadaire (1794). 140
Ordre du jour d'une décade en 1794. . . . 142
L'Anniversaire de la mort du tyran, ou la Campagne républicaine.—Couplets chantés à Châlons-sur-Marne, le 21 Janvier 1794, style esclave (2 Pluviôse an II). 143
Le Réveil des Tonnerrois (Août 1794). . . 146
La Chanson des culottes (1794). 147
La Réaction royaliste (1795). 148
Aux Electeurs de l'an VII du département de la Marne. 151
Epitaphe de nos trois premières constitutions impérissables (an VIII). 152
La Chanson des conscrits de Seine-et-Marne (an VIII). 153
Un Dieu nouveau. 156
Vers à mettre au bas du portrait du premier consul (an VIII). . . . . *Ibid.*
Cantique sur le rétablissement du culte catholique à Reims. 157
Chanson populaire adressée aux jeunes filles de Châlons-sur-Marne dotées à l'occasion du mariage de Marie-Louise (1811). 161
La Chanson des jardiniers au passage de Marie-Louise à Reims (1811). 163
Pourquoi les Cosaques vinrent en Champagne (1813). 166

Pages

Les Cosaques en Champagne (1814). . . . 169
Le Chant des paysans de Champagne (1814). . 171
Les Moissonneurs de la Brie.—Bataille de Montereau (1814). 173
La Campagne de 1814.—Châlons-sur-Marne. 176
Les Russes en garnison à Reims (1814). . . 181
Le Camp de Vertus (1814). 184
La Fête de saint Louis à Châlons-sur-Marne (1814). 186
Resurrexit Napoleo.—Châlons-sur-Marne (Mars 1815). 188
La Fête de Louis XVIII à Châlons-sur-Marne (le 25 Août 1815). 191
Le Buste de Louis XVIII placé dans le corps-de-garde de la garde nationale de Reims (6 Mars 1816). 193
La Garde rémoise (1817). 195
Couplets impromptus sur le départ des alliés (1818). 197
Le Rétablissement de la statue de S. M. Louis XV sur la place Royale de Reims (25 Août 1819). 200
Les Miliciens de la croix, à Reims (1820-1821). 203
Cantique d'adieux, adressé à MM. les missionnaires par le chœur des dames de la cathédrale de Reims (25 Février 1821). 205
Adieux chantés par le chœur des hommes (1821). 207
Stances sur la restauration de la métropole de Reims (1822). 209
Cantique pour le roi, à l'usage des missions de France (1822). 214
Le Sacre de Charles X (1825). 216
Charles X au sacre (1825). 219

Pages
La Chanson du banquet du sacre (1825). . . 222
Les Portraits de famille (1825). 224
Vers mis au bas du portrait de Charles X (1825). 228
Inscriptions placées à l'entrée du bazar établi au boulingrin en dehors de la porte Neuve de Reims, lors de la visite de S. M. Charles X. *Ibid.*
La Ronde de Mai (1825). 230
Le Cantique du pauvre d'esprit (1825). . . 232
L'Ombre de Jeanne d'Arc à Reims. — Chant guerrier (1825). 235
L'Eloquence du cœur (1825). 237
La Couronne (1825). 240
A S. M. Charles X les Français reconnaissants (1825). 242
Jeanne d'Arc à Charles VII (1825). 245
Chant sur le sacre de S. M. Charles X (1825). 247
Le Roi ne meurt pas en France (1825). . . 249
L'Entrée de Charles X à Troyes (1828). . 251
Charles X à Troyes (1828). 253
Table des noms de lieux cités dans le *Romancero de Champagne*. 255

Reims, Imprimerie de P. DUBOIS, rue de l'Arbalète, 9.